

**Association de formation psychanalytique  
et de recherche freudienne**

## **Supplément au Courrier** **Janvier 2021**

### **Textes du colloque "Les effets paradoxaux du Covid19"**

Des effets du Covid sur la pratique analytique en ses divers lieux .....	3
De <i>La Peste</i> au Covid 19, l'inconscient reste à l'œuvre .....	9
Paradoxe et Covid .....	13
Images dans la cure .....	15
La condition pandémique à l'épreuve de la psychanalyse .....	19
Les paradoxes du Covid .....	24
Le Covid-19 et le réel .....	27

### **Textes de l'hommage à Moustapha Safouan**

Christian Hoffmann .....	31
Elisabeth Leybold .....	33
Daniel Bordigoni .....	34
Catherine Millot .....	35
Marie-Jo Schmitt .....	37
Guy Sapriel .....	41
Patrick Landman .....	44
Alain Vanier .....	45
Roland Chemama .....	47
Joel Birman .....	49
Luigi Burzotta .....	50
Claus-Dieter Rath .....	53
Thierry Sauze .....	55
Jalil Bennani .....	56
Farid Merini .....	57
Nadia Jamaï .....	58
Zhengjie Luo .....	59
Chunqiang Yang .....	60
Extrait d'une lettre de François Wahl à Moustapha Safouan .....	61



Colloque

## Les effets paradoxaux du Covid19

**Samedi 21 novembre 2020**

Espace analytique

Par Zoom

PROGRAMME

### **Samedi matin**

Président : **Olivier Douville**

**Marielle David**

**Frédéric de Rivoyre**

**Judith Toledano-Weinberg**

**Paul-Laurent Assoun**

### **Samedi après-midi**

Président : **Alain Vanier**

Discutante : **Sarah Stern**

**Didier Lauru**

**Marc Strauss**

**Arlette Costecalde**

**Jean-Claude Aguerre**

Conclusion : **Pierre Marie**

## Des effets du Covid sur la pratique analytique en ses divers lieux

Olivier Douville

Samedi 14 mars 2020, nous voilà C.O.N.F.I.N.É.S, plus tard nous serons masqués.

La nouvelle tombe rudement.

Au plus haut sommet de l'État, le mot « guerre » est diffusé à grand bruit. Le 16 mars 2020, le président Macron affirme avec emphase :

*« Nous sommes en guerre, en guerre sanitaire, certes. Nous ne luttons ni contre une armée, ni contre une autre nation, mais l'ennemi est là, invisible, insaisissable, et qui progresse. Et cela requiert notre mobilisation générale. Oui, nous sommes en guerre. »*

« Guerre ! » Un tel mot fige et intime, il est viral. Il est surtout faux, car pour ce qu'il en est de la politique internationale, oui, la France est en guerre, mais le plus souvent ce terme de guerre est masqué par d'autres vocables (intervention « chirurgicale », opération de « sécurisation », etc.). Mettre en avant un vocabulaire guerrier c'est ouvrir la porte à la nécessité d'une union nationale sacrée autour de principes de sécurité dont, et c'est le moins que l'on puisse en dire, les cohérences d'énonciation furent erratiques.

Être confinés, c'est se retrouver dans un moment trop réel et unimaginable ; nous apprendrons assez vite qu'il dépassera les bornes d'une simple parenthèse et nous craignons aujourd'hui qu'il puisse revenir<sup>(1)</sup> et le sentiment de libre circulation du Covid-19 provoque des inquiétudes considérables dans la population.

En haut lieu, on temporise, la télé du soir vomit son lot de chiffres, on passe des taux de la Bourse au comptage de morts anonymes qui lui, persiste à ne point fléchir et redémarre à la hausse.

Il me convient de préciser quelques points à propos du confinement. Un individualisme bien musclé verra dans le confinement une privation de liberté. C'est une proposition tellement évidente que je m'étonne encore qu'elle ait été tant clamée. Et, bien assurément, devons-nous, en tant que citoyens aussi soucieux de nos devoirs que de nos droits fondamentaux, veiller à ce que les mesures d'urgence sanitaire ne s'amplifient guère et surtout ne pérennisent point en intense système de flicage de la population ? La nécessité de la sécurité et de la protection ne saurait donner la main à la moindre gourmandise pour la servitude volontaire.

L'obligation de cohésion nationale est d'autant plus prescrite comme une vertu morale que l'idéologie qui la porte et la fabrication de subjectivité disciplinaire qu'elle comporte pourraient être sévèrement contrariées par l'accumulation de drames humains consécutifs à des morts considérées par les proches comme évitables.

Mais le confinement fut aussi une façon de faire retour sur ce qui fait le sel de notre vie, notre solitude peuplée d'intime, notre vie sociale marquée aussi bien par le souci de soi que par le souci de l'autre.

Le lyrisme ici ne peut être de mise. Je ne tiens pas à m'attarder sur les sottises que les amoureux du chagrin et les amants de la pénitence ont pu déblatérer à gros bouillons sur le retour d'une nature triomphale et vengeresse, nous donnant des leçons écologiques. Selon ces belles âmes, la Covid régnerait en nous punissant des crimes commis contre l'ordre écologique du monde. Il y a tout le gros sel du comique de répétition dans ce culte de Dame Nature, justicière de ce Monde. La Nature est aussi ce que l'on en fait, politiquement. Et tant que l'accès à l'eau potable sera une source d'enrichissement abject, ce culte de la Nature ne sera que le slogan commode vigoureusement braillé dans un monde désolant où l'on veut manger sain, mais souvent à la condition de penser court. Or, ce ne seront pas quelques aménagements potagers du capitalisme vert qui rendront inutiles les luttes politiques décisives pour que le patrimoine dit « naturel » ne soit pas pillé, avec l'effet immédiat de faire crever de faim ou de soif, ou les deux, des millions d'humains. Face à cela, se réjouir de voir des canetons en goguette au Champ-de-Mars, ou une loutre faire et trempette et risette en bord de Marne, me semble quelque peu dérisoire.

Des sujets sans domicile, sans accueil sont devenus invisibles. De fait ils étaient parqués, connaissant toutes les difficultés insondables pour trouver à manger et à boire, pour se soigner, car telles étaient hélas les caractéristiques de leur parcours de combattant dans l'inhospitalité de nos mondes dits sociaux.

Oui, toute cette période Covid, dont nous ne sommes pas encore sortis, a produit l'invisibilité des plus vulnérables, de ceux qui ne sont emblèmes de rien, qui ne sont pas même emblèmes de ces figures rentables des credos identitaires : le paria ou la victime

(1) Septembre 2020.

des empilements de violence historiques. Parqués, tenus pour rien, réduits à une indigence plus drastique encore, ils furent les oubliés, les forclos de cet imbécile credo nationaliste d'une nation toute droite, résistante à un virus, dans une logique guerrière.

L'incohérence dans les communications gouvernementales, le débat scientifique devenu spectacle, le vocabulaire en vogue et les mesures prises sans cohérence créent un climat de menace. Est-ce pour autant que nous avons eu un afflux sans précédent de patients en vive souffrance psychique dans nos services de psychiatrie ? Il n'en est rien et ce constat surprenant appelle quelques commentaires. Mais déjà ce qui pourrait être un axiome : plus le collectif soignant invente des modalités institutionnelles de vivre ensemble faisant large place à la parole des « internés », plus la créativité psychique est non seulement préservée mais plus encore stimulée.

## Dans l'asile psychiatrique

Parlons d'abord de ce redoutable asile psychiatrique de Ville-Évrard, bien patiné en âge, élargi par les politiques de secteur et, depuis quelques années, garni de la rallonge sanitaire qu'apportent les quelques équipes « psychiatrie et précarité ». Si le télétravail fut de mise, au point de passer pour la valeur refuge, il ne saurait trop se généraliser. Il y a toujours des urgences, des patients très régressés, etc. Mais avant de parler clinique, mentionnons les effets délétères de l'imaginaire « guerrier » sur les liens de travail. Des clivages farouches apparaissent entre soignants et que la peur de la contamination rend tranchants. Les vocabulaires guerriers ont infecté les médiations institutionnelles et ont pu nuire aux solidarités professionnelles. Ceux qui ne viennent plus faire leur besogne dans les locaux hospitaliers et travaillent chez eux, par téléphone, eurent bien mauvaise presse. N'auraient-ils été que des lâches, des « planqués de l'arrière » alors que les braves et vaillants qui franchissaient le seuil de l'hôpital se virent hissés au rang de bons soldats et de héros du jour ? Les psychologues patinèrent bien davantage que d'autres corps de métier.

Quant aux personnes hospitalisées depuis longtemps, ces caryatides de nos services que le fade terme de « chroniques » désigne et stigmatise, ils n'ont pas tous souffert du confinement. Et certains, hospitalisés à Ville-Évrard, furent pris dans une dynamique sanitaire collective. Tous les soignants, au bout de trois semaines de flou, revêtirent une blouse, avec masque et charlotte sur la tête, et la parole se libéra. Les patients eurent le sentiment de participer à une dynamique soignante, se sentirent liés à une communauté de condition sanitaire, participant à un fond d'angoisse et d'espoir commun, chacun gardant ses propres latitudes interprétatives ; cette

participation à une communauté soignante que la Covid imposa eut plutôt un effet sédatif sur les symptômes de persécution ou d'indignité que l'on redoutait plutôt de voir flamber, à tort. Ce simple constat pourrait hérisser les faibles théoriciens trop prompts à définir la psychose comme une perte de la réalité et du sens commun. L'affaire est plus complexe, heureusement. Nous avons pourtant été salutairement avertis, autant qu'émerveillés, par les débuts héroïques de la psychothérapie institutionnelle au lendemain des temps atroces de la seconde guerre mondiale, que les délires, qu'ils soient persécutants, mélancoliques ou combinant ces deux polarités, parce qu'ils sont saturés par une rencontre cruelle avec la mort et la destruction, peuvent permettre à certains de nos patients de vivre la catastrophe actuelle et d'y faire face.

Une telle considération est peu compréhensible si on pense trop rapidement que des mots tels « paranoïa », « mélancolie » voire « schizophrénie » ne sont que des diagnostics médicaux sur le modèle de la médecine organique. Or l'état mental de ces personnes hospitalisées, leur symptomatologie même est étroitement dépendante du type de lien social que l'institution soignante met en place. Ne pas considérer la psychose comme un déficit permet une expression plus libre et plus inventive de ces personnes hospitalisées. Pas uniquement invalidant, le délire dans ce qu'il a de tourmenteur peut devenir aussi une façon de ne plus perdre pied dans la réalité.

L'ironie étant ici que la mobilisation solidaire anti-covid nuança et rendit parfois poreuse l'intangible frontière soignant/soigné. Si, en dehors de l'hôpital, des patients viennent par petites touches consulter dans nos dispensaires, autant pour parler que pour vérifier que la vie continue pour nous aussi, leurs paroles ne transpirent pas l'effarement ou l'accablement. On a plus le sentiment que les grands phobiques se voient confortés dans leur narcissisme par cela que leur phobie du toucher a subi une transmutation, l'opacité du trouble s'est décantée et leur phobie acquiert, en de telles circonstances, la luminosité du geste sage et méthodique. J'ajoute là une incise relative à ma pratique privée avec des enfants phobiques. La phobie, étape normale chez l'enfant, plaque tournante avant l'engagement dans une normalité épuisante et terne ou une certaine fantaisie dans l'art de vivre, eut son mot à dire. Comme beaucoup de collègues psychanalystes, j'ai entendu des enfants, âgés de 7 à 10 ans, des petits garçons logiciens en herbe, m'assurer qu'ils avaient eu bien raison avant tout le monde et qu'aujourd'hui les « grands » (*i.e.* les adultes) se rendaient enfin compte de leurs imprudences de naguère. La Covid donna raison aux enfantines phobies du toucher. La réflexion et le dialogue avec ces jeunes doctes, que leur phobie du toucher rendit spécialistes en distanciation sociale, trouva cependant et assez rapidement un point d'essoufflement

narcissique. En effet, si tout le monde agissait comme les petits phobiques le préconisaient pour leur propre usage du lien social, où était passée leur propre originalité d'inventeurs ? C'est que le symptôme phobique est aussi un bricolage logique, créant des grandes partitions dans le monde entre qui rassure, angoisse, diffère, et donnant à l'usager de ce monde cloisonné de la sorte un mode d'emploi dans ses déplacements, ses orientations et ses compagnonnages. Le petit phobique juvénile est souvent fier d'avoir inventé un tel quadrillage et de pouvoir s'y mouvoir. Vint après le triomphe d'avoir eu raison avant tout le monde, la vexation légère d'être par tous copiés. Ce paradoxe plutôt drôle fut une aubaine pour certaines thérapies d'enfants, nous pûmes alors, ces jeunes sujets théoriciens du bricolage « contra-phobique » et moi, nous livrer à des causeries aux logiques imparables et à l'humeur désangoissée portant sur ce qu'est être une exception, un inventeur, etc.

Je reviens aux surprises que me causa la paix ambiante dans les pavillons d'hospitalisation. Pas davantage ne vis-je de grands mélancoliques s'identifier à la Covid-19. L'ambiance d'une catastrophe possible et annoncée s'accordait pourtant assez avec leur propre *Stimmung*.

Ailleurs, les directeurs des hôpitaux de Blain et de Bouguenais confirmèrent que, lors des premiers temps de l'urgence sanitaire, ils n'ont pas noté une augmentation notable des symptômes et des demandes de consultation et d'hospitalisation ; une psychiatre de l'hôpital Saint-Jacques de Nantes fit le même constat<sup>(2)</sup>.

Si les forces de résilience, comme on le dit, ont pu préserver des havres de paix et dissuader certaines dispositions à la paranoïa ou à la mélancolie à faire tout un avec le ravage ou la catastrophe, je sais tout autant que la situation désolante de la psychiatrie a révélé, à qui en aurait encore le besoin, l'état d'effondrement matériel et culturel de la médecine en son ensemble, médecine dont la psychiatrie est le parent pauvre.

## Au cabinet privé

J'en viens maintenant aux patients qui consultèrent et consultent en « privé », ceux que l'on dit « ordinaires » – ou même « psychoses ordinaires » –, alors que rien n'est plus extraordinaire dans notre monde rétréci que d'entreprendre une cure analytique.

J'affirme que ce qui reste important, même dans une existence érodée et cadrée par l'habitude de l'autocontrôle tant encouragée en ces temps de pandémie, ce qui reste important, c'est la surprise !

Oui, cette époque « covidienne » nous a infligé le rappel de notre précarité. Une part en nous de réfléchi, de vrai, d'humain de vrai, d'humain, ne se désole pas de ce rappel. Le besoin d'autrui ne fut pas ravagé par le confinement et s'avéra plus fort que la peur d'autrui. Confinés, oui nous le fûmes, isolés nous ne pouvions ni nous ne saurions trop longuement le rester. Ah ! Que ce terme de distanciation sociale sonne creux, résonne de cette couche phobique qui en un rien de temps se racornit, tranchante, dans le mépris ou la peur d'autrui.

Ce rappel de notre précarité sera-t-il tenu pour une expérience fugace, un mauvais moment ? J'en viens à espérer que non. Revenus à une vie normale, ou tenue pour telle, nous ne serons pas indemnes de ce surgissement dans nos consciences, dans nos rapports à autrui, dans notre lien à notre corps et à ses rythmes, de ce que cela ne va pas de soi d'être vivant. Les idéologies de la vie augmentée, les fantaisies d'immortalité dans les idéologies de post-humanité, reviendront-elles en fanfare ? Il est permis de ne plus s'accommoder d'une seconde phase d'engouement pour de telles stupidités si peu importantes pour qui veut construire sa vie avec dignité et joie.

Quelle place dans les liens sociaux ce type singulier de lien social qu'est la psychanalyse occupe-t-il alors que les impératifs d'urgence valorisent une subjectivité pétrie par l'urgence d'une hyperadaptabilité ? En quoi le dispositif analytique veille-t-il à la survie et au déploiement des imaginaires singuliers ? Telles sont les questions que nous avons rencontrées dans notre exercice, sis dans de nouveaux paradigmes techniques.

Interrompre le suivi d'une cure au motif que les séances ne pourraient se poursuivre qu'en modifiant le cadre, telle a été la transgression par rapport aux principes cardinaux de la technique de la cure. Continuer par le fil de la voix au téléphone n'était pas une transgression. Telle est du moins la position que j'ai décidé d'adopter et de défendre, y compris avec les jeunes praticiens que j'ai en supervision de pratiques et qui sont parfois trop engoncés dans un idéal trop austère de ce qu'est une cure psychanalytique. Il est fort à craindre que le psychanalyste qui refuse de continuer par téléphone les cures des analysants les plus en demande de lien n'en vienne à incarner une figure de toute-puissance que rien ne saurait émouvoir : il rejoindrait alors le panthéon lugubre des tout-puissants, anesthésiés et indifférents.

L'ordinaire de notre travail change vite et surprend. Le fil de la voix tendu au téléphone, voilà bien une drôle d'expérience pour nombre de thérapeutes : inédite. Fatigante.

(2) Ouest France des 3, 4, 5 et 7 avril, puis Ouest France du 12 mai (cité par Michel Normand, « Petite chronique de la psychiatrie au temps de la Covid-19, Journal des Psychologues, octobre 2020, n° 381, p. 72-76.

Fil tendu, le lien ne peut se rompre, mais les silences inquiètent, il faut au « psy » donner signe de vie, tout en évitant le piège de la conversation.

La parole des patients est plus capricante, ou encore va-t-elle droit au but, sans prévenir ; il y a des appels qui sont comme des confessions urgentes, les rituels de début et de fin des séances étant plus réduits, la parole plonge dans la parole. Le silence au téléphone inquiète. La communication ne doit pas être rompue. Les angoisses de mort forment l'arrière-plan, présent, des difficultés à accepter le silence du psychanalyste au téléphone. Nous aussi, j'en ai parlé avec des collègues, avons du mal à rester silencieux. La relation qui se tisse avec le fil de la parole risque parfois de devenir une conversation, en urgence. Les temps s'y prêtent. Au risque que nous oublions une réserve, que nous nous rendions présents, trop présents.

Freud évoquait le téléphone, en 1912, dans ses « Conseils aux médecins... » Lisons-le :

*« En résumé, l'inconscient de l'analyste doit se comporter à l'égard de l'inconscient émergeant du malade comme le récepteur téléphonique à l'égard du volet d'appel. De même que le récepteur retransforme en ondes sonores les vibrations téléphoniques qui émanent des ondes sonores, de même l'inconscient du médecin parvient, à l'aide des dérivés de l'inconscient du malade qui parviennent jusqu'à lui, à reconstituer cet inconscient dont émanent les associations fournies. »*

Ce bref passage évoque deux choses, la situation analytique et l'ambiance. Situation dans laquelle la résonance de ce qui est dit trouve, dans et par l'écoute flottante, son épaisseur d'équivoque polyphonique. Ambiance qui est celle d'une solitude accompagnée, non d'un abandon. Non qu'il fallait délibérément se murer dans une attitude trop distante, comme si de rien n'était. Nous disposions plutôt, dans la situation psychanalytique, de demandes de paroles tout à fait à prendre au sérieux, et à considérer en tant qu'expressions d'une détresse singulière mais en laquelle se reflétait un climat social qui était celui d'être laissé sans répondant et sans protection. Parler, au risque d'obturer le manque et le vide subjectif, ce n'était pas engager un quelconque bavardage, mais rassurer salutairement nos analysants sur cela : que le monde humain restait un monde où la parole était hébergée et vivante.

À rebours d'une opinion trop répandue je n'ai jamais ressenti que la continuation de la situation analytique au téléphone, quand bien même le cadre évidemment diffère, souffrait d'une absence de corps. Plus exactement, c'est un surcroît de corps réduit à la voix qui envahit le champ, et dramatise le silence. Ce n'est pas une absence de corps que j'ai rencontrée,

mais une absence transitoire de liaison entre le regard et la voix. Et souvent la parole se précipite dans la parole, conjurant l'angoisse par une accélération maniaque. C'est ainsi que la conversation téléphonique d'un analysant avec son psychanalyste déplace les coordonnées usuelles de la présence et ces séances où la parole anxieuse cherche à s'assurer de la permanence de la présence de l'analyste attaquent tout de même le travail de l'absence, de la rêverie en séance, de l'errance du regard. Il n'est pas étonnant que, parfois, avec un effet d'accélération, comme s'il fallait ne plus perdre de temps et aller droit au but, ce sont les thématiques de la séparation et de la perte qui forment le nœud des préoccupations et le nerf des échanges. Enfin, et même s'il est encore trop tôt pour en tirer des conséquences nettes, un des effets des vaporisations de climat guerrier fut bien d'opposer les générations les unes aux autres, avec violence : les jeunes étant réputés sans aucun risque, les vieux « encombrant » les services de réanimation quand ils ne s'agglutinaient pas dans la masse des morts anonymes des EPHAD. Cette façon inédite d'opposer les générations, dans la confrontation à la mort réelle, a pu, nous en serons témoins dans quelques années, rebatte les cartes des usuelles dispositions œdipiennes et des mythes censés les soutenir. Je risque ici l'hypothèse qu'une nouvelle forme d'angoisse sociale devant la mort a construit autrement le tissu ordinaire des solidarités et des antagonismes générationnels, ce d'autant que les ritualités de deuil furent extrêmement abrasées.

Un autre aspect des échanges téléphoniques est à souligner : ces échanges permettent de parler de ses propres peurs (peur d'être contaminé, de contaminer, de ne pas assez rendre propre et ordonnée la maison, etc.). Parler de ce qui fait peur est aussi parler de ses irrationalités. Répondre à ces personnes en panique en se limitant à leur donner des bons conseils (gestes barrières, masques, gel, etc.) rassure, mais pendant très peu de temps. La personne apeurée et/ou affolée se trouve dans la position suivante, elle a déjà tout ce savoir préventif à sa disposition, elle applique les règles du jeu, elle sait bien tout cela mais quand même... Il reste une angoisse. Sans trop jouer sur les mots, je pense qu'un des effets des séances au téléphone est bien de faire passer le sujet de la peur à l'angoisse, c'est-à-dire de la panique à la formulation de quelques autres peurs, plus intimes, plus personnelles, plus enfantines parfois. À partir de quoi les demandes d'orientation ou de soin peuvent se préciser, on peut utiliser ses angoisses, les repérer, les calmer et les comprendre, on ne peut pas faire usage de la panique. Voilà pourquoi je tiens pour important ce passage de la panique qui sidère à l'évocation raisonnée de quelques peurs qui peuvent se dépasser.

## Déconfinements psychiques

Je terminerai ces considérations sur les aménagements du cadre en mentionnant aussi ces personnes qui téléphonent au « psy » qu'ils n'avaient jamais rencontré auparavant, et dont ils ont eu le nom en surfant sur la toile, car c'est ainsi qu'ils situent et précisent leur démarche et leur demande. Qu'apprenons-nous alors d'inattendu et de capital ? Nous obtenons une photographie extrêmement précise des incidences subjectives que génèrent les casses du lien social, les exclusions, les désarrois psychiques majeurs.

Et appeler, ne serait-ce que quelques fois, est déjà une façon de franchissement, de « déconfinement » psychique, de sortie du retrait social et mental.

J'ajoute que, parmi ces appels, certains proviennent de sujets qui se sentaient plutôt protégés par le confinement, des sujets phobiques, mélancoliques, et qui vivent mal, contrairement à l'opinion publique, cette possibilité parfois ressentie comme une intimation d'aller « dehors ». Rien ne sert de les exhorter à reprendre la vie d'avant, à se réinsérer dans le cours ordinaire des évidences sociales, si l'on n'a pas entendu en quoi cette vie d'avant pouvait être difficile et à quel point le confinement fut un moment où, par l'invention de ses propres rituels – ou à tout le moins habitudes – le sujet a pu se sentir renforcé dans son être et rassuré dans et par ses conduites ainsi modifiées.

Il est à noter aussi que des personnes peuvent aussi nous appeler au téléphone pour rencontrer une voix humaine, c'est-à-dire quelqu'un qui prend leur parole au sérieux. Ce que je vais écrire est peut-être emphatique mais je tiens pour certain qu'une bonne frange des appelants qui ont cherché mon écoute sans m'avoir rencontré auparavant n'ont pas eu l'expérience d'échanger depuis longtemps avec un interlocuteur qui les écoute et les respecte. Permettre qu'une thérapie débute de la sorte offre à des personnes assoiffées de contact humain la possibilité de reprendre vie psychique dans les échanges, de s'abreuver à l'eau douce de la parole partagée. La Covid, c'est du réel. Il n'est pas un nous, un collectif qui réagit de même façon au réel. Ou, dit plus exactement, la tâche d'une analyse est bien de favoriser comment la masse d'angoisse traumatique peut être traversée et déplacée par des inventions singulières. On peut dessiner le virus, certes, mais il perturbe nos coordonnées imaginaires (quel corps est-il s'il est un corps ? Est-il vivant ? Cet hôte indésirable s'incruste-t-il chez nous une fois que nous sommes rentrés au foyer ? Et symboliques. Alors, chacun y réagit avec la façon qu'il a eue de s'éprouver et de se savoir vivant, chacun y va de son symptôme. D'aucuns font le ménage, fabriquent du vide – c'est salutaire pour qui a peur d'être envahi par l'immonde.

Du virus nul ne sait comment en parler, or, tous les jours, à grand renfort de bruits de tambour et de clairon, on fabrique le prophète, le gourou ou l'habile qui va sauver des vies, trouver la bonne potion d'antan capable de remettre tout le monde sur pied. Les voix prophétiques plaisent, elles contiennent une promesse de levée en masse contre l'ordre établi, puis les châteaux de cartes se défont, se redressent et se tassent à nouveau, les soufflés du jour en un rien de temps s'affaissent. La dernière étude du Lancet partie bille en tête contre le traitement promu avec beaucoup d'assurance pro domo par le Professeur Raoult de Marseille se révéla déficiente au plan des méthodes (il ne sert à rien de faire des moyennes d'efficacité selon les pays, par exemple) et les experts se rétractèrent. La publicité inconvenante faite à la recherche scientifique se révéla nuisible à l'éthique scientifique. La controverse sensée et fondée en raison avait peu de chances de plaire à un public que l'angoisse rendait avide de bonnes et promptes nouvelles... en vain. Faut-il ici redire qu'il n'est pas de science pure, dégagée d'enjeux idéologiques, politiques et financiers, et ce dans la recherche médicale, y compris. L'aurions-nous oublié ? Le réveil fut brutal qui révéla la demande que l'opinion fait à la science en dévoilant du même coup que la course au résultat devenait pour certains chercheurs une course à la gloire.

Le ballet des médecins occupe la scène. Le pouvoir semble obéir à l'impératif de se vouloir anxigène le moins possible. Cela a pu éviter d'affirmer les responsabilités impliquées dans la destruction des systèmes de santé et dans la pénurie de masques et de gels. En même temps, comme on le dit, le citoyen devait être hyperresponsabilisé, avec mesures de police à la clef, plutôt juteuses pour l'État. Mais, enfin, pour revenir à notre bien singulier printemps 2020, voir un policier contrôler nos petites autorisations sans porter le moindre masque ne fait-il pas de lui un agent pathogène ayant dans sa journée rencontré une centaine de personnes sans la moindre protection et dans une distanciation sociale toute chétive et réduite en cas de débat ou d'opposition avec les dits « contrôlés inciviques ».

Les médias comptent tout, les amendes distribuées, les recettes qu'elles rapportent, les cours de la Bourse... Les médias à nouveau comptent les trépas avec ce que l'impassible a d'obsène. Seulement, elle insiste la vie de la parole, la vie de la vie humaine. Hé non ! Un mort n'est pas un chiffre de plus ou de moins, c'est aussi une part de nous-mêmes qui nous est arrachée. Plus de deuil, plus de rituel de deuil, et c'est dans le grand gouffre du néant, comme le disait Bossuet, que cette part de nous s'abîme. Vertige, dérouté. Un regrettable esprit sanitaire a presque failli venir à bout de la condition rituelle de l'humain, *zoon* politique et être cérémonial tout autant ;

les habitudes anthropologiques sont des *habitus*. Notre rapport à la mort et aux morts allait-il être balayé ? L'anonymat du défunt attaque notre rapport à notre nom et à notre éros. Face à la mort, nous ne sommes pas concernés par la même réalité que l'est le discours strictement économique qui compte les unités en plus ou en moins. Peu de spectacles et de mises en scène ne me parurent aussi lugubres que ces impitoyables bilans des décès que des chaînes vouées à la destruction de l'esprit critique nous serinaient de soir en soir.

L'expression en vogue aujourd'hui est bien celle du « monde d'après ». Elle peut, cette expression, se réduire aux accommodements du marché, à la survie économique du marché après « la crise ». Les modélisations économiques et politiques du marché s'offrent comme des utopies salvatrices, ce d'autant que les craintes pour l'emploi sont vives, à juste titre. S'en déduit toutefois une idée de l'adaptation qui est rétrécie, et mortifère parfois.

Or les demandes d'écoute adressées aux « psy », la vie plus communautaire que connaissent nos hôpitaux psychiatriques en dépit de la précarisation croissante qu'ils subissent quotidiennement, nous apprennent ou nous rappellent à quel point les forces subtiles et impérieuses de notre humanité, sont supportées par des initiatives soignantes, d'autant plus nécessaires qu'ils s'affranchissent des logiques comptables visant à réduire

nos vies au couple présence/absence de nos forces de travail et nos institutions humanisantes dont les hôpitaux à des entreprises productives et comptables<sup>(3)</sup>.

Aujourd'hui, nous assistons au balancement d'une angoisse qui se traduit par un ballet cruel : confinement/déconfinement/risque de confinements à nouveau ? Allons-nous tous, dégrisés de nos angoisses, revenir à ce que nous croyons être la « vie d'avant » ? Et si, très profondément nos rapports à autrui, à nos anciens, à nos rituels, avaient connu, eux aussi, quelques effets de mutation ? Du monde comme reflet d'un organisme à protéger au monde comme rêve d'un corps à l'éros retrouvé, il se fera des passages. J'ose espérer que cela ne se soldera pas par trop d'amnésie et que des forces de joie et de justice pourront contrer ce retour de l'égoïsme auto-entrepreneurial et béat qui est le vrai poison de la parole humaine. Le soin médical est une nécessité, le panmédical faisant du biologisme le nom du contrôle de l'humain est une menace pour tout exercice de la démocratie.

Où en est notre santé est une bonne question et il est nécessaire qu'elle se double d'une autre question, celle de savoir où en est notre désir de démocratie, ce d'autant que la période dite de déconfinement (et une telle terminologie fait résonner d'autant plus le terme de confinement) est peut-être celle, parce que l'on se sent comme en sursis, qui est une véritable source d'angoisse.

(3) Cf. sur ce point l'excellent billet de Michel Lecarpentier : « Les mesures prises lors du confinement à la clinique de La Borde ». <https://www.oedipe.org/article/les-mesures-prises-lors-du-confinement-la-clinique-de-la-borde>.



## De La Peste au Covid 19, l'inconscient reste à l'œuvre

Marielle David

Comme nombre d'Italiens et de Français, j'ai relu lors du premier confinement *La Peste* d'Albert Camus. Quel homme et quel écrivain admirables ! À Roland Barthes, Camus écrit dans l'après-coup que « *La Peste dont j'ai voulu qu'elle se lise sur plusieurs portées, a cependant comme contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme.* » Ce récit est à la fois une métaphore et un compte rendu clinique, très bien documenté d'une épidémie que nous sommes en train de vivre et pour laquelle je vais essayer de dégager ce qui en jeu du point de vue de la psychanalyse. Nous étudierons ce qui est en commun entre *La Peste* et l'événement dont nous vivons actuellement toutes les étapes, depuis le confinement jusqu'à l'espoir de la libération qui n'est pas encore survenue.

À Oran, ville endormie sous le soleil méditerranéen, mais vouée au négoce, surviennent des rats morts. Le docteur Rieux met son épouse atteinte de la tuberculose dans un wagon-lit pour un lieu plus protégé, et sa mère arrive pour la remplacer.

Les rats morts dévalant les rues vont envahir l'essentiel de ses préoccupations avec les premiers malades qui se présentent.

Dès le départ, Camus différencie la mélancolie de ce qui apparaît chez certains malades. Un personnage, bien nommé Cottard<sup>(1)</sup>, fait une tentative de suicide. Toute autre est ce qui attaque le corps du premier malade, le concierge : d'énormes boules au cou, des ganglions qui deviennent durs, une fièvre à quarante, qui baisse à midi à 38,5°, et puis quelques heures après la fièvre remonte, le concierge délire, les rats sont là dans sa tête et puis il meurt. Vient alors la fin de cette période déconcertante et le début d'une autre : « *C'est à partir de ce moment que la peur et la réflexion avec elle, commencèrent*<sup>(2)</sup>. »

### La passion de l'ignorance

Le docteur Rieux est comme tout humain, nous a rappelé Marc Strauss dans son séminaire, atteint de la passion de l'ignorance dont Lacan a fait une passion au même titre que l'amour et la haine. Le docteur Rieux sait ce que veulent dire ces boules ganglionnaires qu'il faut

inciser. Mais il n'ose pas le penser. Un de ses confrères, Castel, vient le voir et lui dit : « *J'ai fait une partie de ma carrière en Chine puis j'ai vu quelques cas à Paris mais personne n'a osé leur donner un nom : l'opinion publique, c'est sacré*<sup>(3)</sup>. »

Le mot étant lâché, il faut encore en accepter la réalité, or « *nos concitoyens pensaient que tout était encore possible pour eux, ce qui supposait que les fléaux étaient impossibles*... » « *Quelques cas ne font pas une épidémie, pense d'abord Bernard Rieux et il suffit de prendre quelques précautions*<sup>(4)</sup>. » Fait notable, Camus dit que les « humanistes sont moins bien préparés que d'autres à accepter la réalité d'un fléau. » Est-ce une affirmation qui appelle Foucault quand il dit « l'homme, je ne connais pas », avant de mettre en lumière avec lucidité les grands troubles institutionnels ?

Car la peste n'est pas seulement affaire des médecins et de leurs diagnostics. Elle est une maladie hautement contagieuse et elle est une affaire qui regarde les autorités sanitaires et administratives. Lors de la rencontre avec le préfet, Rieux répond sur les deux secteurs. Médical, d'abord. « *Une fièvre à caractère typhoïde accompagnée de bubons et de vomissements. J'ai pratiqué l'incision des bubons... le laboratoire croit reconnaître le bacille trapu de la peste*<sup>(5)</sup>. » Épidémiologique ensuite : « *Il importe peu que vous l'appeliez peste ou fièvre de croissance. Il importe seulement que vous l'empêchiez de tuer la moitié de la ville*<sup>(6)</sup>. » Le préfet ferme la porte. La décision est prise. Les autorités supérieures sont prévenues et la dépêche officielle arrive : « *Déclarez l'état de peste. Fermez la ville.* »

La mise en italique du mot « *bubon* » ne fait pas partie du texte. Avant d'en donner l'explication psychanalytique, arrêtons-nous et comparons l'événement récent du Covid 19 avec ce récit imaginé par Albert Camus en 1947. « La passion de l'ignorance » s'y exprime de la plus claire façon. En Chine d'abord, avec plus de souffrance pour le corps médical que dans le récit. Les premiers médecins qui alertent se retrouvent au commissariat de police de Wuhan, accusés de malveillance. Mais quand le pouvoir central finit par prendre acte de la réalité de l'épidémie, il comprend que son avenir politique se joue.

(1) Le syndrome de Cotard est un délire de négation, forme grave de la maniaco-dépression.

(2) Albert Camus, *La Peste*, coll. La Pléiade, Éditions Gallimard, p. 1233.

(3) Op. cité p. 1243.

(4) Op. cité p. 1246.

(5) Op. cité p. 1254.

(6) Op. cité p. 1254.

Car en Chine il est traditionnel depuis Confucius que le souverain doive faire preuve de sa capacité à protéger son peuple des fléaux qui s'abattent sur le monde. Le 10 février, après les grands déplacements du peuple pour le nouvel an, Xi Jinping, qui mène par ailleurs son peuple d'une main de fer sans gant de velours, apparaît avec quatre collègues. Ils portent des masques chirurgicaux. Il annonce la gravité de l'épidémie, promet de sauver son peuple « du dragon » mauvais qui s'abat sur une partie du pays et ordonne une fermeture stricte de la région. Des hôpitaux sont construits en une semaine et deux mois plus tard la première vague est vaincue.

### La répétition telle que Freud l'a décrite

Le reste du monde continue sa vie. Le peuple où « la passion de l'ignorance » est sans doute la plus active est la France. Car elle est en proie à une autre passion : celle du politique où l'amour et la haine vont bon train. Les élections municipales doivent se tenir. Arrive alors un mécanisme bien connu depuis Freud comme moteur de la pulsion de mort : la répétition.

Le président Macron, semble-t-il, est conscient du danger et veut reporter les élections en juin. Mais le conseil constitutionnel, présidé par Laurent Fabius qui a déjà connu l'affaire du sang contaminé, va peser de tout son poids sur le maintien des élections le 12 mars alors que l'Italie, si proche, est déjà en proie à l'épidémie. Dans un pays, la France, où le principe de précaution est inscrit dans la Constitution ! Alain Duhamel, homme d'habitude raisonnable, dit à la télévision, que ce serait une faute constitutionnelle grave que de les reporter... Le samedi 11, au soleil printanier, la foule des grands jours se bouscule dehors. Le 12, des citoyens, qui se sont portés volontaires pour assurer les bureaux de vote, seront atteints par le Covid 19 qui démarre sa route macabre.

Quel levier le président va-t-il actionner pour convaincre la population de respecter le confinement ? À côté du drapeau, il invoque la guerre. « *Nous sommes en guerre* » martèle-t-il. Pourtant, rester chez soi est l'inverse de partir à la guerre. Mais l'autorité du président de la République repose dans la V<sup>e</sup> République sur la prérogative de décider ou non de la guerre et de la particularité terrible, tragique qu'elle a prise dans certains pays : connaître le numéro qui peut activer le déclenchement d'un conflit nucléaire. Le peuple français, souvent si rétif, obéit pendant deux mois. La lutte admirable du corps médical, pourtant éprouvé par des années de mépris et de restrictions budgétaires, la présence, d'habitude cachée, des professions au service de la vie quotidienne, rejoignent l'esprit qu'Albert Camus défend dans *La Peste*. « *La reconnaissance d'une communauté dont il faut partager les luttes.* » Paradoxalement, le premier confinement a fait apparaître les valeurs de solidarité,

et à l'inverse, hélas, a accentué gravement les situations de conflits conjugaux et générationnels. Dans le 93, les familles dont je m'occupe au CMPP, lieu où viennent les parents motivés pour aider leurs enfants, la période a été vécue avec courage.

Mais cette épidémie a fait apparaître les différences entre les nations, même si finalement, la majorité a adopté le confinement comme solution à l'épidémie. Bien sûr certains pays, non sans courage, ont voulu adopter la solution de l'immunité collective. En Suède, pays où la population est faible par rapport à la surface, les résultats sont discutables. Mais l'Angleterre, dans la mémoire du courage face à l'ennemi pendant la dernière guerre, a d'abord pris ce parti. La maladie de Boris Johnson et la montée de la mortalité l'ont obligé à y renoncer. Sorti de l'hôpital, le 10 mai 2020, il s'adressa au peuple de Grande-Bretagne. Quel style différent de celui d'Emmanuel Macron ! Simplement assis devant un bureau d'acajou blond, dans sa demeure du 10 Downing Street, au charme confortable et sobre d'une famille anglaise, pendant que la Reine, il est vrai, demeure dans son immense château de Windsor.

Remarquons toutefois une différence entre les pays gouvernés par des hommes et ceux par des femmes. Elles ont su, souvent, adopter la politique du « *care* », plus « naturelle » pour elles, aussi bien sur le plan philosophique que politique et pratique, qui leur a permis de lutter plus efficacement contre le virus en testant plutôt qu'en isolant. Le cas de la Nouvelle-Zélande est particulièrement frappant. État centralisé, la Première ministre avait toute latitude pour agir sur l'ensemble du pays. Seconde femme à avoir mené une grossesse tout en étant Première ministre, Jacinda Ardern évite les ravages liés au Covid 19, un an après l'attentat du 19 mars 2019 où un militant d'extrême droite attaque deux mosquées faisant 59 morts et de nombreux blessés. Elle arrive la tête recouverte d'un foulard pour signer son empathie avec les musulmans de son pays. Si nous suivons la conférence que Julia Kristeva a faite récemment à *Espace analytique* pour exposer « la reliance », passion qui caractérise la disposition d'une mère en lien avec son bébé, ne pouvons-nous pas émettre l'hypothèse, que cette passion est plus forte que la passion de l'ignorance, qui finalement norme la société où il est de bon ton de ne pas se passionner pour l'autre ? Quant à l'importance de ce qu'elle appelle l'abject, ne le voyons-nous pas à l'œuvre dans cette crise du Covid ?

### Le discours de la psychanalyse

Car qu'en est-il, à proprement parler du discours de la psychanalyse et de sa particularité, d'après notre maître Lacan dans la suite du discours freudien ? Il nous a appris

que l'agent de ce discours était ce qu'il appelle « l'objet a », « cause du désir » ou encore suite à Marx « plus-de-jouir ». Ceci est du discours. Voyons comment nous pouvons repérer sa présence dans La peste ou dans la crise que nous vivons du coronavirus.

Dans le récit d'Albert Camus, qui ne nous a pas caché la métaphore du nazisme, j'ai insisté sur le mot « bubon » qui représente une réalité palpable, c'est le moins qu'on puisse dire. Ce bubon qui envahit les aisselles, les cous, les pliures inguinales et qu'il faut exciser pour faire jaillir une matière putride. L'objet cause du désir a écrit Lacan est comme le ballon de rugby dans la mêlée, cet objet imaginaire qui par le fantasme a d'abord été extrait du corps de la mère et circule par le déplacement et les métonymies du langage. Un jour, dit-il, dans l'expérience analytique, il devient comme un excrément qui chute... Qu'advient-il dans la peste ? Il est transformé en bubon, puis en pourriture. Dans le nazisme, comme dans bien d'autres mouvements sectaires, il est l'objet de fascination, dont il faut soit se délecter, soit l'abattre. Au profit de l'image de soi et de sa race supérieure.

Le judaïsme a porté à son plus haut niveau la volonté, le choix que l'être de l'objet qui cause notre désir soit une lettre, venue du Créateur qui lui, n'est qu'assemblage de quelques lettres. Et de n'exister que par un lien avec un tissu, qui lui donne son plus, ai-je souvent redit, ouvrant la porte du Réel qui se différencie de la réalité par son lien au Symbolique. La lettre inscrite sur le tissu (le Réel) est directement liée au Créateur (Le Symbolique). Au détriment de l'image spéculaire, du corps même du Père.

Hitler s'est attaqué à cette structure pour lui insupportable pour mettre... sa moustache et son bras levé à la place de l'objet cause du désir. En cela l'objet cause du désir devient un bubon purulent dont il faut se défaire mais qui a miné de l'intérieur le nazisme lui-même grâce à la lutte et à l'alliance des forces armées qui nous en ont délivré(e)s. La peste s'est éteinte, les valeurs de l'homme reconnues mais d'autres fléaux s'abattront qu'il faudra combattre, tel est le message d'Albert Camus.

Et le Covid 19 ? Qu'est-il au regard de l'objet cause du désir ?

On lisait souvent à son propos : « cet ennemi invisible ». Mais pas du tout. Grâce à la microscopie électronique nous en voyions l'image quotidiennement, voire plusieurs fois par jour. Comme il est joli, avec son centre grisâtre et ses petites boules rouges qui le couronnent tout entier. Couronné il est, et la Reine d'Angleterre a bien compris qu'il fallait qu'elle montre la sienne pour que sa parole redonne aux Britanniques le courage de lui résister.

Pourquoi ce minuscule objet qui n'a d'existence que dans nos chairs laisse certains organismes indifférents et d'autres au contraire subissent de plein fouet le ravage immunologique qui les mènent à la mort ? J'ai écrit déjà qu'en France, la division entre marseillais et parisiens sur l'effet de la chloroquine, signifiait un transfert sur la personne du professeur Raoult susceptible d'avoir un effet favorable sur l'immunité en la renforçant, que le produit soit actif ou non.

Nous avons assisté, me semble-t-il, à un événement auquel nul ne pouvait s'attendre. Qui a prédit que le capitalisme mettrait momentanément un genou à terre pour sauver des vies humaines ? Qui, en découvrant les camps de la mort il y a 75 ans, aurait pu imaginer, sinon en rêve, qu'une femme à la tête de l'Allemagne serait une des dirigeantes les plus habiles, dans un premier temps tout du moins, à abattre l'épidémie ? Lors d'un dîner de la revue *Passages*, où Émile Malet invitait l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, Nikolaus Meyer-Landrut, homme remarquable. Je me suis cru maligne en lui demandant : « Depuis que l'Angleterre a quitté l'Europe, l'Allemagne démocratique ne va-t-elle pas juger que l'alliance avec la France est une mésalliance ? » Il me répondit que non. L'Allemagne attachait le plus grand prix à ses alliances européennes. Il a dit vrai. La chancelière allemande a fait alliance avec le président de la France pour lever des fonds qui « profiteraient à ceux qui ont le plus souffert » a-t-elle conclu. Celles et ceux qui ont, inscrites dans leur chair, les horreurs des deux grandes guerres du XX<sup>e</sup> siècle ne peuvent qu'y être sensibles. La lutte des femmes et des hommes contre le coronavirus pour sauver des vies humaines, n'est-elle pas le signe d'un incontestable progrès de la civilisation que Freud, qui a vécu la montée du nazisme, n'aurait pas imaginé ? Est-ce pour autant qu'il ne faut pas prendre conscience que les libertés sont en péril aussi bien par des dictateurs que par l'utilisation des propriétés inouïes de la Toile qui recouvre notre terre ? Ni prendre conscience du danger que fait courir le réchauffement climatique ?

Saluons les avancées, mais bien sûr ne retournons pas à la passion de l'ignorance que ce moment de traitement du covid 19 a réussi à vaincre hélas momentanément, entraînant la seconde vague dont, en novembre 2020, nous ne sommes pas encore libérés. Et cette fois-ci l'aspect positif des réactions de lutte contre l'épidémie s'oublie. Le virus ne semble pas produire les mêmes effets et certains états pathologiques relèvent sans doute de phénomènes biochimiques. Mais nombre de médecins, de psychiatres, alertent sur les effets clairement psychiatriques qu'engendre la seconde vague de l'épidémie avec la conséquence sur l'économie certes,

mais aussi sur la vie psychique. Faut-il avec Paul Laurent Assoun parler d'hypochondrie ? Réflexion faite c'est fort possible, mais des états dépressifs de nature plus névrotique, et post-traumatique sont actuellement très fréquents.

Les psychanalystes eux aussi entendront parler encore longtemps du coronavirus et de ses conséquences sur le tissu social. Nous sommes tous les jours témoins que la cure est un abri contre les angoisses générées par cette maladie qui peuvent s'y exprimer.

## Paradoxe et Covid

Frédéric de Rivoyre

Je reconnais que la question ouverte par Marielle m'a laissé assez perplexe. J'ai cherché comment m'y prendre.

J'ai finalement opté pour un abord de la question par le biais de ce qui a pu apparaître dans les cures que nous avons poursuivies par téléphone ou parfois visio, pendant le confinement précédent.

Ce qui au fond ne concerne pas proprement la CoVID mais plus précisément l'impact des mesures dites de distanciation sociale que nous avons dû respecter.

Ce serait le premier paradoxe auquel nous avons été confrontés.

Je voudrais donc centrer mon exposé sur la question du corps dans l'échange téléphonique.

Hier matin, par exemple, c'est un jeune patient de 21 ans qui franchit le seuil de mon bureau et me dit : « *Vous n'avez pas l'air bien, ça ne va pas on dirait.* » Et je reconnais là cette angoisse persécutrice et destructrice qui le poursuit beaucoup en ce moment. Je l'ai donc rassuré immédiatement. Je ne vois pas comment j'aurai pu faire de même par téléphone. D'ailleurs pendant nos séances au téléphone, il était resté très lointain, indifférent.

L'angoisse est perceptible physiquement, ainsi que la détente, ce message presque purement physiologique est-il à entendre comme un message inconscient ?

Si oui, alors il est indispensable pour l'exercice de la psychanalyse que les deux personnes soient présentes physiquement à la séance.

Ceci dit, il nous arrive de parler au téléphone avec des patients en ce moment. Il arrive que des cures s'y poursuivent.

La question demeure, celle de l'importance que les corps soient physiquement en présence. Et le rôle du corps est à situer dans la gestion des jouissances telles qu'elles surgissent dans la séance.

Et puis dans la mémoire physique, la mémoire d'un parfum, d'une odeur, d'une couleur, d'un mouvement de la main.

Comment entendre un patient sans son corps, par le truchement d'une voix recomposée, trafiquée, désaffectée ?

J'ai constaté une grande fatigue physique chez moi, dans ces entretiens téléphoniques et je pense qu'il s'agit d'une tentative de réinjecter du corps dans la cure, de projeter sur la voix une enveloppe charnelle à travers une attention et une attente réactivée, amplifiée.

On peut aussi bien interroger s'il est vraiment envisageable de poursuivre une cure par téléphone ou bien si cela révèle évidemment d'un empêchement majeur comme celui de ne plus pouvoir entendre la résonance corporelle dans les mots de celui qui les prononce.

Le paradoxe concernerait ici ce fait qu'il était devenu interdit par la loi d'urgence de se rencontrer alors que l'analyse n'existe pas sans la rencontre puis qu'elle en est le terreau, le socle.

Un corps peut-il s'entendre au téléphone ? Peut-il rester comme trace dans l'inconscient de l'analyste ? Peut-il se projeter comme une image inconsciente ?

Y-a-t-il un corps de l'absence ? Un corps dans l'absence ?

Ces questions ne me seraient jamais venues à l'esprit sans le drôle de temps que nous traversons.

L'importance du corps, Lacan la désigne parfois comme un émetteur d'énergie, ce qui est proprement freudien, mais aussi comme représenté dans des objets a qui en traduisent le langage.

Mais si l'on s'intéresse aux objets a dans un appel téléphonique le résultat est identique, il ne reste à peu près aucune trace d'elles sauf peut-être dans certaines inflexions de langage et dans la voix.

C'est pourquoi, il m'apparaît quasiment nécessaire de prêter voire de restituer un corps à ses analysants dans mon écoute quand ils en sont dépourvus malgré eux.

C'est effort là est épuisant mais nécessaire sans quoi est perdu un support de l'analyse.

« *Toute la question est justement de savoir qu'est-ce que c'est que ce qui est là contenté.* » dit Lacan dans le séminaire 11.

S'il y a une satisfaction dans le rapport de l'esprit au corps elle se communique de corps à corps.

C'est une dimension de notre travail que d'y être sensible, comme un accompagnement au discours du patient.

Il s'agit donc de travailler avec les « objets a » comme en écho des signifiants qui viennent dans la séance.

## 2

Aussi peut-on s'étonner que l'on puisse dans la voix seule du patient, par le truchement de filtres et de distorsions, pouvoir encore y entendre quelque chose.

Et pourtant il semble que ce soit possible.

Mais il y a un autre paradoxe à l'œuvre, c'est celui de devoir constituer un lieu sécurisant et fiable quand la réalité se trouble et devient incertaine pour nous également.

Nous savons nous dédoubler quand il le faut, mais ce dédoublement-là, est pour le moins singulier.

Il exige en effet d'une part, de garder notre attention semblable à ce qu'elle était en séance alors que l'autre est absent, de rester vigilant à la continuité psychique du patient, cela tout en devant affronter nous-mêmes une incertitude permanente et un effacement des repères sociaux. Ce type de paradoxe est un autre obstacle que nous avons à surmonter.

C'est ici que je dois mentionner brièvement ce qui me semble remarquable dans la notion de paradoxe chez Winnicott.

Le paradoxe n'est pas chez lui un obstacle, c'est un moyen.

Le paradoxe est la condition, le moyen de la créativité.

Quand l'enfant et sa mère font connaissance, ils jouent. Ils jouent dans un espace qui est le lieu même du paradoxe.

C'est pourquoi ce n'est pas un jeu de société, car il n'y a pas de règles, pas d'interdictions, pas de censure, c'est un jeu qui prend sens dans ce qu'il crée. Le paradoxe est créatif pour Winnicott car il relève d'un jeu qui en se développant, développe à son tour la créativité, comme une poussée vitale.

Selon Winnicott, nous devrions tous avoir une activité artistique, car la créativité est ce qui nous garde vivant.

C'est ainsi que nous pouvons nous demander si la curieuse période où nous vivons n'a pas cette qualité

de nous faire revenir à ce que Winnicott attribue au paradoxe, à savoir une situation dans laquelle la créativité doit se présenter comme une nécessité, une force motrice.

Il nous faut alors inventer un jeu avec nos patients pour maintenir l'objet de notre travail dans son propre mouvement.

### 3

Si c'est du bricolage, alors il faut sans doute s'en réjouir, car ce paradoxe que nous découvrons ne concerne plus seulement le fait de bricoler dans le cadre de la cure mais de bricoler aussi le cadre lui-même.

Ce n'est pas un problème supplémentaire dans notre exercice mais l'extension d'une même dimension, celle de la créativité, à l'échelle du cadre lui-même.

Sans doute que la pratique avec les enfants, de même que mon expérience auprès de nombreux psychotiques m'ont rendu plus sensible à cette créativité dans le maniement du cadre.

Je crois qu'elle fait partie normalement du travail analytique, ce ne sont ni Freud, ni Lacan, qui me contrediront je pense.

## En conclusion

Je me dis que le terme de paradoxe était bien choisi, l'incertitude et l'anxiété que nous vivons nous font éprouver une situation propice à retrouver en nous cette créativité fondatrice qui nous permet de supporter cette situation en restant vivants.

## Images dans la cure

Judith Toledano-Weinberg

Je ne suis pas la première à parler des effets créateurs de moments traumatiques, comme celui de l'arrivée du covid, du confinement, où chacun s'est retrouvé du jour au lendemain, cloué sur place, hors de sa réalité et de son lien aux autres habituels. D'autres que moi ont remarqué que cet écart par rapport à la vie ordinaire, mais aussi cette confrontation à la question de la mortalité, avait pu, outre les effets délétères, traumatiques, engendrer une certaine disponibilité à la création, à une ouverture à un travail de l'inconscient. Je pense au podcast de Wajdi Mouawad que j'ai trouvé intéressant quant à ces effets créatifs de la crise, de la période de confinement.

Mais aujourd'hui, je voudrais parler de cette question paradoxale des effets d'ouverture de l'inconscient qu'a pu produire la période, à travers un angle précis, qui est d'abord celui de la cure, et plus précisément encore, celui de l'image ou des images dans la cure.

Pendant ce moment historique tout à fait neuf que nous avons vécu en mars, les coordonnées qui fondent la réalité ordinaire de chacun avaient disparu. À ce moment-là, comme d'autres, comme la plupart des analystes, j'ai proposé à mes patients de poursuivre leur cure par téléphone. La plupart ont suivi, même si pas tous. Or il s'est trouvé que confrontée à des difficultés nouvelles dans ces cures, j'ai été amenée à proposer à certains patients au bout d'un certain temps, de changer de mode, et de passer à un outil qui intègre l'image, ce qu'on appelle la *visio*, Whatsapp, Skype, Zoom, on connaît ça. Et là j'ai pu remarquer des choses très intéressantes qui se sont produites, et c'est de ça dont je voudrais vous parler. De ces effets inattendus d'une pratique modifiée dans son cadre ordinaire, et de ce que ça m'a appris sur la question de l'image, qui n'est pas très à la mode chez les lacaniens. Je vais déplier quelques points à partir de là.

### Les séances en *visio*

Pour certains patients, à un moment donné pendant le confinement, est apparu que leur monde perdait le lien à la réalité, était submergé de rêves, d'angoisses, de cauchemars. Je vais évoquer dans un premier temps trois vignettes cliniques, trois cas où des séances à distance ont pu bénéficier, je crois, de la *visio*, et ce sont des cas qui m'ont menée à interroger la question de l'image et de l'imaginaire dans les cures en général et en particulier autour du traumatisme et des patients dits *borderline*, ou états limite.

Une première patiente, L., me raconte par téléphone un cauchemar, elle évoque une menace qu'elle qualifie d'*invisible*, ce qui l'étonne car habituellement elle peut voir dans ses rêves la menace qu'elle essaie de fuir. Cette fois, elle ne la voit pas. J'ai associé la menace de ce rêve bien sûr à la question de l'objet, de l'objet *regard* mais aussi dans le transfert, à la situation analytique particulière et au fait d'être à l'autre bout du fil, moi-même *invisible* pour elle. Il y a quelque chose de phobique là, qu'on entend bien. J'ai proposé à cette patiente de poursuivre les séances, si elle en était d'accord, par *visio*. Donc de rétablir quelque chose de l'ordre du visible, pour tempérer cette angoisse de l'objet *regard*. Ça a eu un effet d'apaisement, par la suite, elle a arrêté de faire ces cauchemars.

Un deuxième patient, C., lors d'une séance téléphonique, m'évoque un amour d'enfance, et à ce moment-là il se pose la question de son « existence », de si elle existe toujours, cette fille, dont il ne trouve pas trace sur les réseaux sociaux, c'est la question de l'époque, donc il se pose la question de l'existence de cette autre qu'il n'a pas « vue » depuis longtemps. Et même se demandant presque si leur histoire avait vraiment existé. C'est comme si du fait de ne pouvoir la voir, son absence renvoyait plus qu'à la mort, à la disparition, à la non existence. Cette articulation entre la disparition de l'image et la mort réelle surgit chez lui comme une pensée qu'il repousse (il n'est pas délirant) mais qui insiste.

C'est le petit enfant qui se demande si sa mère sortie de la pièce est toujours vivante. C'est la question du fort-da, de la symbolisation primordiale. Mais à ce moment-là, je me suis dit que si je voulais prendre au sérieux le transfert, je devais entendre la question qui m'était adressée à moi l'analyste, cachée derrière mon téléphone. Suis-je morte ou vivante, ai-je jamais existé ? Je lui propose à lui aussi que lors de la prochaine séance, il m'appelle selon une modalité qui rétablisse l'image, le visible. Peut-être justement pour rétablir l'*alternance* entre voir et ne pas voir, être là, ne pas être là, alors qu'il est plongé dans l'absence par cette disparition de l'image.

Il se trouve que ce patient à partir de là a pu commencer à évoquer des questions essentielles dans sa cure, ce qui n'était pas possible avant, depuis presque trois ans. Ce n'est pas forcément un effet direct de cette séance, évidemment, mais peut-être que cette période, ce travail sur la présence, sur l'image, rendu possible par cette situation inhabituelle du confinement, lui a

permis de se décaler de ses préoccupations ordinaires. La question de son père par exemple qu'il fuyait, qu'il était presque impossible d'aborder, est devenue d'actualité ; un engagement dans la cure a été possible à partir de là. Un père absent justement, *qu'il ne voyait pas*, avec lequel il a pourtant peu à peu repris contact, à distance, par écrit.

Enfin, je voudrais évoquer une troisième patiente, N., où quelque chose a pu s'articuler aussi au moment du confinement, et où il me semble que ce n'est pas sans lien avec la question de l'image et la mise en jeu de la *visio*. Lors d'une séance en *visio*, je ne l'ai d'abord pas reconnue, ou ce qui revient au même, j'ai eu l'impression de la voir pour la première fois (je la recevais depuis un an). C'est une patiente habituellement maquillée, apprêtée, et qui a une sorte de défaut de prononciation, elle ne fait jamais de véritable lapsus mais elle bute régulièrement sur les mots. Elle reste souvent en surface, il est difficile de produire un écart avec le sens de ce qu'elle dit. Et là, en *visio*, il se trouve qu'elle avait son téléphone à la main et qu'elle bougeait. Ce visage habituellement figé, bougeait, et d'ailleurs elle n'avait plus ce défaut de prononciation. Or lors de cette séance, où elle m'a raconté un rêve récurrent, elle a pu pour la première fois s'en décaler. Qu'est-ce qui a rendu cela possible ? Qu'est-ce que c'est que cette image d'un corps en mouvement qui a surgi et qui a entraîné un langage en mouvement lui aussi ?

## Une image réelle

Si je voulais théoriser rapidement ces éléments cliniques qui se sont produits, autour de la question de l'image, je commencerais par me demander de quelle image il s'agit. Pour la plupart de ces patients, lors des séances en *visio*, j'ai remarqué qu'ils me regardaient souvent de biais, me jetant des regards de temps à autre, ce qui m'a mise sur la piste d'une image pas simplement spéculaire. Il m'a semblé dans les trois exemples que j'ai exposés, que l'image de l'analyste sur l'écran, image en *mouvement*, articulait quelque chose d'autre, et amenait peut-être quelque chose d'une présence *réelle*.

Je m'explique. Je me suis demandé si la mise de côté de l'espace de la *réalité* ordinaire pendant le confinement, avec la disparition des coordonnées spatio-temporelles du cabinet de l'analyste, n'avait pas permis finalement d'accéder à ce qui est toujours sous-jacent dans la présence de l'autre, la part *réelle* non symbolisable, le reste de la

Chose. C'est-à-dire que cette image de l'analyste qu'on regarde de côté dans la *visio*, pourrait renvoyer plus qu'à l'accoutumée à l'image du *Nebennensch*, le premier être dont Freud dit qu'il est à *côté* de l'*infans*, du berceau, et qui tient sa vie entre ses mains.

Le livre de Georges Didi-Huberman, *Images malgré tout*, m'a beaucoup intéressée quant à cette hypothèse d'une image qu'il nomme « image-déchirure » qui n'est ni une représentation spéculaire (ordonnée par un refoulement), ni un fétiche, au sens d'un « substitut attrayant » à la réalité, d'une « image à l'arrêt », d'une « image toute<sup>(1)</sup> ». C'est une image qui ouvre un accès à l'expérience au lieu de venir le boucher. Dans une période de crise, traumatique pour certains, je parlais des cauchemars de la première patiente, L., peut-être que le voile habituel de l'imaginaire, est troué et laisse entrevoir le réel, comme c'est le cas dans les phobies aussi, quand surgit l'objet phobogène. Peut-être qu'alors dans une telle période, et notamment pour des patients fragiles, qu'on pourrait qualifier de borderline (la première patiente, L., a une problématique d'addiction) il s'agit dans la cure en premier lieu de donner figure à ce réel terrifiant pour le circonscrire, sans le figer. L'image de l'analyste sur l'écran étant peut-être alors une façon de lui donner figure. Quand je parle de la figure, je pense à la question du figural, chez Deleuze, par opposition au figuratif, c'est-à-dire à la représentation. Je vais citer Deleuze dans *Logique de la sensation* à propos de ce caractère de la figure : « la Figure elle-même est isolée dans le tableau, par le rond ou par le parallélépipède. Pourquoi ? Bacon le dit souvent : pour conjurer le caractère figuratif, illustratif, narratif, que la Figure aurait nécessairement si elle n'était pas isolée<sup>(2)</sup>. » Donc la figure, le figural, qui est une façon de convoquer le réel dans l'image, de circonscrire ce réel par l'image, sans pour autant le refouler, ni le figer dans le fétiche.

Je voudrais faire le lien avec l'intervention de Lacan qui s'intitule *La troisième* et qui date de 1974, que cite Roland Chemama dans son article « "Faire avec" la clinique contemporaine<sup>(3)</sup> ». Lacan y présente le symptôme d'une façon neuve, puisque celui-ci ne s'origine plus dans le symbolique mais dans le réel : « J'appelle symptôme ce qui vient du réel. » D'où l'interrogation sur l'efficace de l'interprétation signifiante dans la cure. Lacan demande : « Comment faire ? » avec le symptôme. Il s'agit selon lui de « l'appriivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque ». D'abord, donc, l'appriivoiser, comme on

(1) G. Didi-Huberman, *Images malgré tout*, Paris, Minuit, 2003, pp. 99-105.

(2) G. Deleuze, Francis Bacon : *Logique de la sensation*, Paris, la Différence, 1981, p. 9.

(3) J. Lacan, « La troisième », intervention au Congrès de Rome (novembre 1974), paru dans *Lettres de l'École Freudienne*, n°16, 1975, pp. 177-203, cité par R. Chemama, « "Faire avec" la clinique contemporaine », in J.-P. Lebrun (s.dir.), *Désir et responsabilité de l'analyste : Face à la clinique actuelle*, Toulouse, Erès, 2013.



apprivoise un animal, c'est-à-dire qu'on le rend « moins sauvage », qu'on y circonscrit la part d'étrangeté. Ce terme d'apprivoiser me semble intéressant car il a une épaisseur réelle que n'a pas celui d'interpréter. Il s'agit de *l'approcher*, réellement, ce symptôme, pas simplement de le déchiffrer. Et peut-être pour cela, de lui prêter corps.

C'est un travail qui se fait toujours dans la cure de patients notamment *borderline*, disons de patients pour qui l'interprétation classique ne semble pas avoir d'effets, mais la période de crise, du confinement, a permis, à mon avis, dans certains cas, en tout cas de ma clinique, d'y entrer plus frontalement, de permettre d'accéder à un type *d'image réelle* qui était auparavant masquée par des habitudes, par une réalité ordinaire. L'approche de Winnicott peut permettre d'éclairer ce qui s'est joué de spécifique pendant cette période. Cette réalité ordinaire qui était mise de côté pendant le confinement, on peut penser que pour certains patients, elle s'apparentait à un *faux monde*, comme Winnicott parle du *faux self*. C'est ce sentiment que j'ai eu face à la troisième patiente, N., d'un surgissement d'un *vrai self*, d'un corps noué au langage, plutôt que clivé, séparé du symbolique, et d'un langage vide.

Je me suis dit que les séances en *visio* finalement, ne sont ni au cabinet, ni chez le patient, mais dans un entre-deux, qui m'a évoqué l'espace transitionnel ou l'espace potentiel. J'ai pensé que peut-être que c'est aussi cet entre-deux qui a permis dans certains cas de remettre du jeu, dans les deux sens du terme, de renouer quelque chose comme le narcissisme primaire : ce n'est pas l'image du stade du miroir mais celle du visage de la mère comme miroir dont parle Winnicott<sup>(4)</sup>, celle d'un *imaginaire réel* antérieur à la formation du moi. Ce n'est pas toujours évident dans le cabinet pour ces patients fragiles, certains n'arrivent pas toujours à se défaire de ce que Winnicott a appelé le *faux self*, en tout cas de défenses massives. Mais du fait de la crise, d'un ébranlement des attentes de la réalité, mais peut-être aussi de la construction d'un espace commun, littéralement, entre-deux, par la *visio*, un travail devient possible. Il y aurait bien sûr matière à développer ces notions.

Je voudrais citer une intervention qui m'a intéressée lors des dernières journées d'*Espace filmées*, celle de Pierre-Henri Castel qui a abordé la cure chez Melanie Klein et Bion<sup>(5)</sup>. Il a dit, je le cite : « *C'est cette ouverture*

*qui fait le succès de cette notion de rêverie qui est pas du tout une saturation de rêverie, mais quelque chose de très austère qui est une mise en suspens, une ouverture de la disponibilité aux associations.* » Cette rêverie qui n'est pas saturée, qui n'est pas un fétiche, comme l'objet de consommation qui cherche à boucher le manque, c'est ça *l'image* dont j'essaie de rendre compte et à laquelle je crois que la *visio* par exemple peut donner accès, par cette image mouvante de l'analyste sur l'écran, image manquante aussi, et qu'on ne peut pas anticiper : ce n'est pas un enregistrement mais un lien direct, même s'il n'est pas en présence dans un lieu commun. Donc ce n'est pas à mon avis une image *saturée*, fétiche. Au contraire. Une image autre. Qui ouvre la voie vers la faille réelle et permet ainsi d'en dire quelque chose de cette faille.

Georges Didi-Huberman dit dans son livre : « *Pour savoir il faut s'imaginer [...] N'invoquons pas l'inimaginable<sup>(6)</sup>* », invitant à distinguer l'irreprésentable de l'inimaginable. Il s'agit selon lui d'« *arracher quelques images à ce réel-là<sup>(7)</sup>* ». Bien sûr lui parle à ce moment-là d'images de Birkenau, de « *lambeaux photographiques<sup>(8)</sup>* » de la Shoah, donc d'un réel traumatique absolu, mais sa théorie sur les différents statuts de l'image est bien plus large que cela. Dès ses premiers écrits sur l'image et l'histoire de l'art, son travail consiste dans une mise en perspective d'analyses esthétiques et philosophiques avec la psychanalyse, et la notion freudienne de l'*Unheimliche*. Il fait référence, depuis ses premiers travaux, à ce qui dans l'image ne se limite pas à la représentation mais fait tenir ensemble la forme et l'informe. C'est ce qui m'a intéressée.

## Le sujet contemporain

Le sujet contemporain est envahi d'images, qui cherchent à combler le manque. C'est la question des objets de consommation, qui visent à une jouissance continue. Les images publicitaires sont de cet ordre, de l'ordre du fétiche, qui brille pour masquer l'absence.

Mais dans un monde où le symbolique, la loi, la parole, ne font plus vraiment obstacle à la fascination par l'image, ne permettent plus de faire limite à la jouissance, peut-être est-il possible de construire un nouveau rapport à l'image, de se servir de l'image pour donner forme ou *figure* à l'absence, la nommer, puisqu'elle ne

(4) Voir D. Winnicott, « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », in *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975, chap. IX, pp. 203-214.

(5) P.-H. Castel, « Faire sans la pulsion. Remarques sur M. Klein et W. Bion », lors des Journées d'études 2020 – Actualité des pulsions, en ligne sur [espace-analytique.org](http://espace-analytique.org).

(6) G. Didi-Huberman, *Images malgré tout*, op. cit., p. 11.

(7) Ibid., p.16.

(8) Ibid., p.99.

peut être refoulée. C'est ce que propose l'œuvre d'art, comme celle de Bacon, sur laquelle Deleuze a écrit son texte sur le figural.

Pour en revenir à la cure, Lacan avait déjà remarqué que bousculer le cadre pouvait, en soi, produire des effets sur la cure : c'est la question très critiquée par ses détracteurs des séances courtes ou plutôt à *durée variable*.

De même la période du confinement, que ce soit par le passage aux séances par téléphone, ou en *visio*, a produit un changement dans le cadre, temporaire. À cette occasion, la question de l'image et plus spécifiquement de l'image non spéculaire, l'image réelle, *l'image-déchirure* selon l'expression de Georges Didi-Huberman, m'est apparue comme tout à fait centrale, notamment pour des patients que l'on peut dire *borderline*, ou à fragilité

narcissique, dans les dénominations actuelles. Ces patients que les lacaniens classent parfois dans la catégorie des hystéries, ou des psychoses ordinaires, mais dont on sent bien que la question phallique ne détermine pas tout à fait le rapport au monde et pour qui l'analyste doit peut-être accepter d'incarner réellement un grand Autre pas tout orienté par le symbolique.

Voilà quelques éléments qui me sont venus sur des effets paradoxaux d'inventivité dans des moments traumatiques ou en tout cas déréalisants comme ça a été le cas au moment du confinement. Bien sûr je suis repassée aux séances en présence, mais cette ouverture rendue possible par la *visio* a parfois permis des choses intéressantes de façon inattendue dans des cures, et m'a sensibilisée à la question de l'image dans le transfert plus largement.

## La condition pandémique à l'épreuve de la psychanalyse

Paul-Laurent Assoun

Pourquoi nous occuper, nous, du virus, au titre de psychanalystes ? Pour être de l'air du temps, empesté. D'abord parce qu'il est là et, par l'événement épidémique, pan-démique, il vient affecter et infecter le lien social. Ensuite parce qu'il détient aussi un effet de révélateur inconscient, qui doit mobiliser nos opérateurs théoriques et cliniques, ne serait-ce qu'en démarcation des éprouvantes généralités médiatiques.

Ce qui implique au reste en retour de mettre la psychanalyse même à l'épreuve du réel de ce que nous dénommons « condition pandémique ».

Comment, en ce forum cacophonique, ne pas se contenter de rajouter un « supplément d'âme » ou de sens inconscient, mais produire des éléments d'un discours qui ne soit pas du semblant... ou pas trop ?

Il ne s'agit pas de simples « problèmes sanitaires ». « *Les pandémies sont de grands personnages de l'histoire d'hier* » selon l'heureuse expression de l'historien Bartolomé Benassar, sauf qu'entretiens s'est imposée l'instance de la science, qui, on le voit, peut être mise en déroute, pour un temps.

### Le virus, l'agent et le signifiant

Commençons par rappeler de quoi on parle avec ledit virus.

Le virus est un agent biologique, biopathologique mais aussi et simultanément, dans la mesure où il touche, où il affecte des foules humaines, un événement social d'exception. Cela a toujours été le cas, depuis la peste noire et ses 50 millions de mort.

Le virus est un agent infectieux, un corps acellulaire, faisant partie de la famille des acaryotes, cellules dépourvues de noyau, qui fait son domicile dans la cellule d'un être vivant. Il utilise son métabolisme, ce qui ouvre un processus de réplication. Au point qu'il semble vivre et agir aux dépens de son hôte, comme un nid de coucou, comme un invité indésirable. Il est incapable de se reproduire par lui-même, par méiose, mitose, scissiparité, donc il doit emprunter le mécanisme de sa cellule hôte et, la fin justifiant les moyens, il doit l'infecter, c'est sa façon de vivre, son mode d'être de mener sa vie biotique. Avant de parasiter la cellule, c'est un « virion » : par son mariage forcé avec la cellule, par son viol de la cellule, il se met à mener en quelque sorte une seconde vie, ça le requinque.

Tous les virus ne sont pas pathogènes loin de là, le virus c'est (de) la vie, mais c'est un vivant incomplet, plus ou moins raté. Les biochimistes pensent que dans la « soupe primitive », il y avait des virus, flottant dans ce liquide chaud avec des matières organiques. L'épidémie, c'est sa chance – historique d'émerger. C'est important de l'aborder autrement que par la maladie, soit par le fonctionnement biotique.

C'est donc un agent biologique, pathologique par nécessité, pas un démon, mais l'être dit humain le ressent comme démoniaque – ce n'est pas anthropomorphique, c'est humain – qui semble détenir des pouvoirs déroutants. Comment ne pas discerner le mal dans le causeur de maladie, avec tout le mal qu'il fait. Microorganisme infectieux, invisible au microscope optique. .

Maintenant le signifiant, qui toujours agit.

Le mot virus signifie d'abord « humeur ». Puis venin, poison, par l'opération produite par Ambroise Paré au XVI<sup>e</sup> siècle initiateur de la modernité médicale.

Mais aussi « mauvaise odeur » (quand il est dans les parages « ça sent mauvais » !).

Toujours cette idée de quelque chose de volatile qui revient, une trace, évanescence mais d'une redoutable insistance. L'histoire médicale du mot virus est éloquente. C'est un médecin français Jean Hameau qui en parle dans ses *Réflexions sur les virus* entre 1837 et 1850.

Il acquiert son autonomie progressivement par rapport aux bactéries et les toxines Pasteur le fondateur de la microbiologie les appelle « infrabactéries », et pourquoi pas « supra » ?

Cet être montre son visage avec la microscopie électronique. Avec cet aspect effrayant des virus en général traversant les filtres qui arrêtent habituellement les bactéries dont il se distingue essentiellement par le fait qu'il ne possède qu'un seul type d'acide nucléique ARN ou ADN.

Voilà à quoi nous avons affaire.

### Le discours sur le virus

Voyons à présent le discours qu'il rend possible.

Déclaré « ennemi de l'humanité » par l'OMS : Tedros Adhanom Ghebreyesus, le président de l'OMS, dont certains soulignent qu'elle est assez systématiquement à contretemps quand il s'agit d'inattendu épidémique,

qualifie cette maladie infectieuse « *d'ennemi de l'humanité* », parle sans cesse de la santé : « *Ce coronavirus présente une menace sans précédent* ». Pas l'ombre donc d'un point de vue historique. « *Mais c'est aussi une occasion sans précédent de nous rassembler contre un ennemi commun, un ennemi de l'humanité* », lors d'une conférence de presse virtuelle, ce qui a été régulièrement répété.

Un « ennemi » qui n'en veut pas spécialement à son hôte, il s'en sert pour se multiplier, ce qui ne va pas sans dégâts allant jusqu'à la destruction, c'est donc un hôte tout à fait indelicat et intrusif, à l'occasion mortel. On peut nuire gravement (à la santé) sans vouloir du mal.

Mais suivant le conseil de Spinoza ne nous prenons pas pour « *un empire dans un empire* », même en temps de pire...

L'expression guerrière est compréhensible, car vouloir éviter la rencontre d'un être nuisible en fait un ennemi (littéralement) mortel, mais le virus est, il agit comme un ami biotique, un parasite indésirable, il se complète de ses victimes, il tend à se lier à elles sans leur consentement. On a peur qu'il nous choisisse et s'installe chez nous et nous modifie et il insiste lourdement, insistance, ça s'appelle une épidémie. On lui prête une intention donc à l'ère de la science, nous redevenons animistes en deux temps trois mouvements, nous re-croyons aux esprits instantanément à la première occasion, nouvelle confirmation que *Totem et Tabou* n'a pas pris une ride.

## L'inconscient viral ou l'*Entfremdung*

Cette caractérisation des virus en leur effectivité biologique permet de commencer à en dresser un portrait inconscient, au ras de son fonctionnement.

C'est un facteur d'*Entfremdung*, d'intrusion et d'étrangéification. Autrement dit un ennemi intime, qui se fraie une voie dans l'intimité anthropique. Il participe au vivant sans en être tout à fait un (manque d'autonomie), il se complète au moyen du vivant, en une espèce de commensalisme. Infecter est sa façon de vivre, d'aimer le vivant plus complet. C'est un érotomane du champ du vivant il a décidé, dans la logique du vivant, qu'ils doivent vivre ensemble, la cellule-hôte et lui, qu'il y a à cela une nécessité. L'infection est en quelque sorte une forme d'affection désastrante.

Cela illustre littéralement ce que Freud appelle *Einverleibung*, l'incorporation, le faire-corps dedans. Double mouvement : intrusion et incorporation. Mais le fait est qu'il dérange le vivant, qu'il lui gâche la vie, qu'il l'empoisonne. C'est aussi pour le vivant humain un poison de la vie sociale.

Il faut évoquer les sujets qui, déclarés guéris par la médecine, restent symptomatiques.

Ces néo-hypocondriaques, qui n'en souffrent pas moins d'une auto-destruction spéculaire, semblent avoir une nostalgie noire de l'agresseur, de ce viol somatique. Il suffit de relire le processus d'appropriation du corps par le virus pour comprendre qu'il reste à demeure au-delà de sa nuisance en acte. L'immunité certes encore à découvrir en ses effets paradoxaux d'« après-coup », mais aussi à articuler aux mécanismes inconscients de défense.

## De l'épreuve du réel au tragique sanitaire

Le virus est une figure du réel, en ce sens qu'il fait irruption, « on a oublié que ça existait. »

Il n'a pas d'existence continue lui-même, il vit par accès. La maladie qu'il crée s'insère dans une certaine continuité et une longévité indésirable, mais l'événement même de l'infection, l'entrée dans la maladie est hors contexte et hors sens, bref catastrophique.

On croyait avoir tout en magasin, transhumanisme oblige, mais il surprend. C'est le moment précis où elle touche à son impuissance (faute de vaccin) que la vaticination médicale se déchaîne, qu'on s'y accroche...

La condition pandémique, c'est de se retrouver tous logés à la même enseigne, du danger viral. Les infectés et les non infectés qui sont virtuellement infectés. Virus en tous ses états, en acte et en puissance. Il y a ceux qui l'ont eu, qui l'ont, qui l'auront, ceux qui peut-être l'aurons, et ceux qui, une fois passée l'épidémie, auraient pu l'avoir, cela s'appelle un survivant, celui qui aurait failli mourir. Nouvelle version des *morituri te salutant*, qui rappelle le tragique au cœur du sanitaire.

## Virus et lien social

Alors déplaçons-nous sur le versant social.

Point essentiel : tout phénomène de contamination de masse fût ce sans cause sexuelle, renvoie implicitement, dans l'association inconsciente, à la promiscuité sexuelle – ce moment supposé originaire de la sexualité où les corps étaient mélangés, entassement confus avant que ne vienne la séparation de l'interdit (grand débat sur le caractère fictionnel de ce moment, mais Freud la postule effectivement, là où Lacan parle d'un marquage symbolique premier, ce qui correspond d'ailleurs à l'usage anthropologique qui postule des règles précises). Avec le danger viral, finie la proximité, il s'agit de prendre ses distances... Le confinement prend ainsi le sens caché d'une punition, d'une déssexualisation, de l'ordre d'un retrait.

Ce qui est frappant dans le discours sanitaire, c'est l'obturation totale de la sexualité.

Même la consigne « arrêtez les embrassades ! » – on laissera juge de la syntaxe ministérielle – est anodine. Parce que l'auto-conservation chasse l'Eros et en restaure le déni. Reste que le premier et le dernier attroupement absolument interdit, ce sont les boîtes de nuit, avec inconscient de la défiance du frotti-frotta physique, en l'occurrence mis en musique.

## L'identification ou le trait unaire virulent

Plus fondamentalement, le virus occupe un lieu symbolique précis, j'ai bien dit symbolique, parce que c'est d'abord en soi un réel, au-delà de l'imaginarisation qu'il produit. Il en vient à se promouvoir en moment identifiant. À bien le considérer, c'est celui du « trait unique » de l'identification

Dans son essai de psychologie collective il y a juste un siècle en 1921, Freud décrit une institution comme une foule d'individus liés en leur moi par transfert et incorporation d'un idéal du Moi ainsi collectivisé et mis en commun, mais il remarque aussi que l'identification (individuelle) n'est pas globalisante, on s'identifie toujours par un « trait », un élément partiel. Je ne copie pas la personne paternelle, par exemple, mais un trait partiel, unique (*einziger Zug*).

Pour la « solidarité » dont on parle, il s'avère qu'elle est intermittente et ambivalente.

Je parle ici de ce lien que crée le virus comme « marqueur » négatif.

Point capital : on a vu le mouvement d'évidement et de déliaison du virus au plan du vivant, qu'il vient en même temps « parodier ». Mais il produit très paradoxalement autant que logiquement un pousse-à-l'identification. Le matérialise la mascarade formation réactionnelle à la présence et à la pression. Funeste bal masqué, la raison étant d'éviter la transmission par « postillonnement » (la parole s'en trouvant du coup embarrassée). Mais le fantasme est que le virus ne nous repère pas, nous contourne et nous évite. « Tous masqués », c'est le trait d'alignement l'*einziger Zug* qui « enfoule ».

« À la même enseigne », ça convient très bien. Même ceux qui ne l'auront jamais sont décomptés et agrafés. Le virus est donc bien l'*einziger Zug* conjoncturel de la communauté, de la foule pandémique, qui par ailleurs est séparée et fait de la distance réciproque la voie de salut. Véritable « foule solitaire ».

Le symbolise en aval le fameux masque (« Tous masqués ! », on y vient) comme pour que le virus ne nous reconnaisse pas il faut se voiler la face (sachant que « se voiler la face », c'est le premier réflexe face à l'irruption de l'infection), le masque étant le préservatif sanitaire.

On en confectionne même des formes fétichisées, de bal masqué destiné à tromper le séducteur viral, jeu de cache-cache. Homologue en cela, ironie de l'histoire, à la mondialisation, effet de miroir, décuplé comme tous désignables par le même virus, forme spéciale de « solidarisation ». Certains y voient naïvement le facteur providentiel de réunification, à quelque chose malheur est bon et de rénovation écologiste. Reste que le virus donc tombe comme un cheveu sur la soupe du lien social et fait surgir l'imminence de l'issue tragique

Ce que Camus a mémorablement restitué dans *La Peste*, en 1947 avec la peste d'Oran.

Il l'a épinglé comme moment de vérité de la communauté humaine.

Cette catastrophe virale, cette *dustukia* ou mauvaise rencontre, ce qui tombe mal, est un moment de vérité, à ce titre un réel.

Rieux, le héros camusien, c'est celui qui, avant même de chercher à la guérir, dit : « *il y a la peste* », qui fait subir et accepter cette énonciation fatidique déniée, qui persiste à dire que tout va bien, alors même que les rats meurent en plein air et que les signes du désastre se multiplient.

C'est le moment de vérifier la définition lacanienne du réel : « *ce qui revient à la même place, qu'on ne rencontre pas là où on cogite* ». Littéralement, quelque chose d'improbable

C'est ce qui vient surprendre la rationalité médicale, l'angoisser. L'*Ueberraschung*, l'effet de surprise rappelle que le réel résiste à la réalité.

S'il y a un enjeu au croisement du réel et du symbolique, on comprend que, pendant des millénaires, l'épidémie et a fortiori la pandémie ont été intimement liées à la religion

Dieu m'a envoyé un signe réprobateur. Mais là où la modernité, elle, veut le sérum, le vaccin, quand il ne vient pas (*En attendant Godot*), elle éprouve confusément la *Misère de l'homme sans Dieu* diagnostiquée par Pascal. La mutation de la condition épidémique de la modernité, c'est de n'avoir plus d'Autre transcendant et consistant comme répondant et adresse, d'extérieur au jeu humain, de travailler en *Huis clos* sartrien d'où il devient fatal que les autres jouent le rôle

L'Autre divin, c'est l'instance dans laquelle on peut déposer sa culpabilité, avec une voix qui énonce : « *réfléchissez, réveillez-vous* », « *c'est le moment ou jamais, qu'avez-vous donc fait pour mériter ça ?* » Que les services hospitaliers aient pris au pic pandémique le style d'un enfer sanitaire n'est pas fortuit, pas de lieu pour la prière. La culpabilité, c'est lourd, il faut la porter, mais ça a un énorme avantage psychique : ça donne un sens, illusoire mais qui soutient

La culpabilité de masse est consolatrice -- ce qui vérifie que, à ce titre « *la religion est increvable* » (Lacan).

Cela sacralise la peste, on pourrait relire de ce point de vue la plaie d'Égypte biblique, avec le trait, l'*einzigiger Zug* sur les maisons sur lesquelles rode la peste nocturne.

Le recours au sens survient chaque fois que le sujet est confronté à un réel coriace (et alors « le prêtre pullule ») (insupportable, ce qui est un pléonisme, car le réel pur ça défait le sens) Mais justement là, le prêtre doit changer de visage et les conclave se transformer en conseils scientifiques, il y a même tel hérétique qui fait bande à part, complétant le tableau...

On comprend le malaise de la modernité athée face à ce réel sur lequel il ne peut pas brancher d'Autre consistant, ne serait-ce qu'un temps, et où le seul messianisme est l'espoir de concoction du vaccin salutaire qui côtoie la potion magique. Jusqu'à ce qu'on tue le virus par le vaccin... jusqu'à la prochaine épidémie

Ce qui est symptôme, c'est que l'Église, les églises se taisent plutôt, ou ne font que se glisser dans le discours sanitaire, mais on voit se dévouer quelques petits prêtres laïques qui administrent la consolation ou menacent de la désolation... C'est curieux cette vaticination débridée des médecins au plus mauvais moment d'impuissance médicale.

Quant aux prêtres proprement dits, ils ne peuvent même pas saisir l'occasion en or, comme si, il faut bien le dire, ils avaient honte de leur foi, du discours de foi, ils ne savent pas où se caser et laissent la parole aux autres docteurs, ceux de la médecine.

Car le virus, ce réel, est aussi un semblant, à entendre et écrire, sur le mode suggéré par Lacan, comme « *sens blanc* », c'est décidément intéressant que ça ait commencé par désigner une humeur, on ne sait pas ce que c'est, on ne sait pas ce que ça veut dire, ça devrait avoir un sens, ça tue. À entendre et écrire, sur le mode suggéré par Lacan, comme « *sens blanc* », on ne sait pas ce que c'est, on ne sait pas ce que ça veut dire, ça devrait avoir un sens, ça tue, mais pour le moment ça se tait, mais c'est aussi, au plan symbolique, « une balle à blanc » (une énigme et pas seulement un problème biotechnologique). Il se vérifie que, dans un monde sans Dieu, l'angoisse se fait paroxystique et que ça pousse à un bavardage sans vergogne...

Ce qui ne peut qu'évoquer le passage liminaire de *La Troisième* où Lacan évoque spirituellement cette bactérie passée sous la porte du laboratoire du savant. Ces bactéries qui, si elles devenaient trop dures et trop fortes, pourraient bien glisser sous le pas de la porte. Au-delà de l'hypothèse de l'apprenti-sorcier, il y a cette suspicion

d'une complicité de la science avec le phénomène pathologique (qu'elle s'emploie ensuite à vaincre).

## La mort à l'œuvre et le désir

Cela pose la question de la mort et de la fin et de ce qu'on peut en dire la psychanalyse.

On en a vu d'autres, oui, mais pendant tout le temps que ce réel fait infraction et infection, cela met face à un rapprochement de l'idée de fin (sens originnaire de catastrophe).

« Jusqu'à quand ça va durer », voilà la question, combien de charretées encore pour cette Terre, et derrière l'angoisse létale : « En verrai-je moi-même la fin ? » L'héroïsme du soignant mort au combat est là à sa place. Alors cela fait mieux réaliser au passage en quoi et à quel point le transhumanisme réprime ce réel de la mort, entendons ce moment intraitable qui, pour être, fort heureusement, provisoire, n'en est pas moins, tant qu'il est là – temporalité autre imposée par le virus –, ce qui détraque la machine à savoir et à traiter, ce moment d'impuissance où l'angoisse collective montre son visage.

Freud souligne, dans ses magnifiques *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*, qu'il ne faut pas écarter la mort des comptes de la vie. Conseils aux humains, avec les ressources du savoir de l'inconscient : et s'il le dit, c'est que c'est une tentation majeure du vivant humain

Pas de l'animal qui ne la perd pas jamais de vue, par sa vigilance vitale instinctive, la possibilité de perdre la vie. L'être parlant, lui, bien qu'il n'ignore pas que sa vie aura un terme, dénie la mort par défense narcissique, cela a toutes sortes de conséquences, dont la névrose.

Cela implique, ajoute-t-il elliptiquement, d'autres « renoncements » et « exclusions » (*Verzichte und Ausschlüssungen*).

À quoi fait-il allusion ? Au fait que, si je me crois immunisé contre la mort, si j'oublie que « je dois une mort à la Nature », je vais sans cesse remettre les choses à demain, à un rattrapage hypothétique, par la procrastination, ce déni originnaire va produire toutes sortes de dénis, petits ou grands, dans une vie d'homme, dans sa vie dite privée notamment.

La procrastination n'est pas qu'une tendance chronique et une spécialité de l'obsessionnel, qui laisse pourrir dans l'espoir de ne pas mourir, dans le fantasme, c'est une tendance anthropologique foncière.

Le vivant humain, lui, survit par le déni, on ne peut pas le lui reprocher, mais qu'il ne se plaigne pas alors, s'il paie en symptômes ce déni, tous ces petits arrangements avec le Ciel qui le plonge dans l'imbroglie et le chaos d'une vie désaxée et lâche (au sens strict de la « lâcheté

morale ». Bref, si Freud, le rappelle, c'est parce qu'on ne fait que ça, qu'on peut le réaliser quand l'analyse marche, la psychanalyse donnant chance de remettre les comptes à jour...

La mort, c'est ce qui ne tombe pas juste, c'est ce qui fait que les comptes de la vie ne tombent pas juste, c'est la boîtierie absolue, la vie étant ce qui résiste à la mort, Bichat l'a vu, défalquer la mort de la facture de la vie, c'est ne vivre que pour ainsi dire, c'est être l'ombre de soi-même.

Disons que le sujet qui n'intègre pas le fait qu'il est mortel sera enclin à « céder sur son désir », à retarder des décisions qu'on appelle vitales. Les guerres et les catastrophes les réveillent, comme Joyce, que réveille le cauchemar de l'Histoire... « *Naviguer est nécessaire, vivre n'est pas nécessaire* », la formule de Pompée incitant ses soldats à ramer dans une mer infestée de pirates prend un sens essentiel dans l'éthique de l'inconscient. Et il est des moments dans la vie normale, dans le cours ordinaire de la vie, où l'on réalise qu'on n'a qu'une vie.

Dans les pandémies, on est en situation de le réaliser en groupe mais un par un, on s'accroche à la vie, on divinise la santé, ultime *summum bonum*, face au démon viral, mais on découvre, en sous-main, la vérité évidente et sans cesse recouverte, qu'on est mortel « pour de vrai », comme disent les enfants. Et que c'est pour cela qu'il y a une loi du désir.

Chaque jour de plus où le sujet survit à la peste, chaque jour où il survit au feu de l'ennemi dans les tranchées est un laps de temps où il réalise qu'une vie, il n'en a qu'une.

On ne peut plus dire « on verra demain », *hic Rhodus hic saltus...* *Carpe diem*, « cueille ce jour », c'est un propos de traumatisé plus que d'épicurien... Tout cela permet de comprendre la duperie de l'idéologie transhumaniste en même temps que son succès, significatif même si

éphémère, dans la mesure où l'idéologie ne tient pas à terme le choc du réel. Le but c'est d'exclure radicalement la mort des comptes de la vie.

Une vie qui exclut la mort, « c'est pas une vie », parce que ça mène à bien des tricheries par où on se leurre soi-même. C'est là une leçon majeure qui se vérifie dans la cure analytique. Reste que l'illusion a du bon, ça permet de dormir sur au moins une oreille...

Une vie, qui exclut le manque, donc la part du désir sans lequel le vivant est effroyablement égal à lui-même est implacablement routinisée et mortifiée. Le problème n'est pas que la vie ait un « sens », c'est qu'elle fasse sa place à ce dont le vivant s'insatisfait, le désir.

D'où l'acharnement croissant à détruire, avec la psychanalyse, ce symptôme qu'est l'analyste (du moins quand il a de la tenue face au *Malaise de la culture*). Un fleuve tranquille et sans fin, sans la « blessure du désir » qui écorne la santé, c'est une mort lente, plus subtile, mais qui produit en son enlèvement du malaise et du symptôme, le problème n'étant pas de commencer une nouvelle vie (ce qui ne veut pas dire grand-chose), mais d'avoir une vie animée par le désir (ce que Freud appelle vivre plus en conformité avec sa « vérité psychologique »).

N'est-ce pas ce que veut dire Freud concrètement avec les dégâts infligés à la vie sexuelle et à la psyché ? Quand il déclare, à l'époque de son étude sur le Président Wilson, que ce qui fera sombrer l'espèce humaine, ce n'est pas nécessairement quelque catastrophe cosmique, mais les dommages que cette espèce humaine a infligé à sa vie sexuelle.

À quoi Lacan dit en écho décalé : « *Toute vie réduite à l'infection qu'elle est réellement selon toute vraisemblance.* » Ce pourrait bien être l'angoisse fondamentale et la vérité du moment pandémique...

## Les paradoxes du Covid

Marc Strauss

Bonjour à tous. Mes remerciements vont d'abord, à Marielle David, à qui je dois de pouvoir vous dire quelques mots, à Alain Vanier pour son accueil toujours chaleureux et à vous tous qui êtes là grâce à Zoom et qui m'écoutez.

En quoi donc cette pandémie nous concerne-t-elle, non comme citoyens, non comme sujets, mais comme psychanalystes ? Le virus serait-il cette lamelle par laquelle Lacan nous annonçait la matérialisation de la libido, cette lamelle qui se glisse partout, en vous aussi, en vos rêves même, pourquoi pas ?

Certes, nos outils théoriques nous permettent d'analyser les réactions qui se manifestent dans la collectivité, comme Freud l'a fait pour les effets de la guerre. Il y a en effet une similitude : quelque chose nous tombe dessus, exactement comme la réalité de la mort en temps de guerre, si nous en croyons Freud. On sait bien que la mort existe, mais surtout pour l'autre, et en fait on n'y croit pas tant que ça. Tant qu'on respecte les impératifs collectifs, on arrive à vivre en paix avec son angoisse sociale. Je fais bien sûr référence au texte de 1915, dont a déjà parlé Paul-Laurent Assoun. Freud y fait allusion dans une de ses lettres à Abraham, le qualifiant de bavardages pour satisfaire le chauvinisme de son éditeur.

Une première question d'interprétation se pose à nous : que la pandémie nous tombe dessus en fait-elle un réel, au sens où nous l'entendons et utilisons ce terme ? Oui bien sûr, si nous nous référons à la première définition de Lacan du réel : l'impensable, l'impossible, ce qui fait trou. Mais non quand même, la pandémie n'est pas le réel, notre réel, celui que la science forçait et qui fait retour dans notre Discours analytique (D.A.), celui d'une jouissance singulière causée par le langage. C'est lui qui frappe de ses signifiants maîtres notre corps et imprime en chacun des traces ineffaçables qui nous déterminent comme sujets.

Nous pouvons tenter de chercher un passage entre ces deux définitions du réel mais je crains que ce ne soit aride et ce n'est pas ce qui nous réunit aujourd'hui. Alors, réelle ou non, remarquons que cet épisode pandémique avait été déjà imaginé par les auteurs de science-fiction et pensé par les scientifiques ; ce qui n'a pas empêché son arrivée de surprendre tout le monde, presque autant que si les extra-terrestres avaient débarqué. Tout simplement nous n'y croyions pas et il nous faut maintenant nous rendre à l'évidence de notre ignorance sur ce qui se passe.

La similitude de cette pandémie avec la guerre peut-elle être poussée plus loin ? Probablement les conséquences économiques et sociales encore incalculables produiront des remaniements dans la distribution des richesses et des pouvoirs. Mais il manque à la pandémie la dimension collectivement organisée et canalisée par l'État du déchainement autorisé des pulsions habituellement réprimées dans le collectif en temps de paix.

Le versant de la misère psychique l'emporte donc sur les joies mauvaises et à ce propos la distinction que fait Freud entre ceux qui combattent et ceux qui sont à l'arrière peut peut-être encore nous aider. Nous pouvons distinguer une armée de soignants qui sont au front et se battent contre le virus au risque du sacrifice, peut-être pas sans une certaine satisfaction, même si ça fait longtemps que nous ne pensons plus à les applaudir le soir, ils continuent à faire le job, comme on dit.

Pour les autres, ce que dit Freud reste d'actualité : *« Parmi les facteurs qu'on peut considérer comme les causes de la misère psychique des hommes de l'arrière et contre lesquels il leur est difficile de lutter, il en est deux que je me propose de faire ressortir et d'examiner ici : la déception causée par la guerre et la nouvelle attitude, qu'à l'exemple de toutes les autres guerres, elle nous impose à l'égard de la mort. »*

Quelle est la déception causée par le virus ? Nous saute aux yeux que les États se conduisent comme des voyous et usent du mensonge, que certaines entreprises abusent des aides publiques au détriment du contribuable, et que certains individus s'en font un escabeau médiatique au mépris de toute pudeur ? Ce dont parlait déjà Freud : la voile de l'hypocrisie se déchire et l'illusion se défait.

Et quel changement introduit cette bestiole dans notre attitude à l'égard de la mort ? Pour Freud, *« avec la guerre, il n'est plus possible de nier la mort ; on est obligé d'y croire. Les hommes meurent réellement, non plus un à un, mais par masse, par dizaines de mille le même jour. Et il ne s'agit plus de morts accidentelles cette fois. Sans doute, c'est un effet du hasard lorsque tel obus vient frapper celui-ci plutôt qu'un autre ; mais cet autre pourra être frappé par l'obus suivant. L'accumulation de cas de mort devient incompatible avec la notion du hasard. Et la vie est redevenue intéressante, elle a retrouvé tout son contenu. »*

C'est un passage très amusant de Freud, où il nous dit clairement ce qui fait l'intérêt de la vie : cesser de ruser avec la mort en s'imaginant pouvoir l'ignorer, mais l'affronter réellement. Là, ce n'est plus du jeu. Plus un



jeu de hasard en tout cas, mais un jeu d'alliances qui permet de distinguer bien les choses et où tout prend de l'importance : d'un côté, chacun est amené à renforcer son lien au groupe, avec son mode de vie, ses limitations et ses sublimations, et de l'autre, chacun peut déchaîner sur l'ennemi désigné ses pulsions mauvaises, égoïstes, haineuses, ravageuses.

Peut-être que Paul-Laurent a fait de ce texte une lecture un peu différente, permise par l'ambiguïté qui figure chez Freud entre la misère psychique des hommes de l'arrière et une vie qui pourtant retrouve tout son sens. Il me semble que ce que Freud veut souligner n'est pas tant une plus grande prise en compte, voire une plus grande crainte de la mort dans l'inconscient, que l'intensification des satisfactions pulsionnelles.

Pour revenir à la pandémie, au contraire de la guerre vue par Freud, l'accumulation de cas de mort n'abolit pas la notion de hasard, d'autant que son mode de transmission est des plus bizarres. Ce mutant de virus continue de déconcerter et sûrement pour un moment encore nos meilleurs détectives scientifiques. Il reste une loterie, dont nous ne connaissons même pas le gros lot, la fin. En plus, cet ennemi est invisible, insaisissable, comment le haïr ? Pas surprenant que les conspirationnistes, ces braves gens que le hasard rend malheureux, s'énervent. Rappelons ce que disait Freud : « *Il faut un haut degré de civilisation pour croire au hasard* ». Sous entendu : il faut beaucoup de renoncements...

Pourtant les illusions, fût-ce au prix de quelques hypocrisies, semblent nécessaires ; elles répondent toutes au besoin fondamental de l'humain, le besoin de protection. Le petit d'homme doit avant tout être protégé pour qu'il soit répondu à ses besoins organiques et l'affect, l'amour, joue un grand rôle dans la façon dont il pensera pouvoir se protéger lui-même. Or, la pandémie renforce la désillusion vis-à-vis de ceux qui sont censés nous protéger, elle tempère grandement la confiance que l'on pouvait mettre dans la science, sa perspective hygiéniste et son horizon transhumaniste que Paul-Laurent a évoqué. Avant, elle nous disait toujours plus ce que nous devions faire pour notre survie, la bonne façon de manger, de bouger, de pratiquer le sexe. Avec le virus, la survie reste l'impératif dernier, mais personne ne sait pas trop comment faire.

Bref, le sujet contemporain est confronté avec cette pandémie et ses confinements à répétition à sa solitude et à son impuissance, ce qui s'étale dans un article sur deux de notre presse quotidienne.

Nous pouvons ajouter que la psychanalyse apporte quelque chose d'inédit dans la compréhension de la solitude à partir de ce qu'elle sait aussi sur ce qui fait le lien entre parlants. Elle distingue la solitude du

sujet contemporain et celle d'antan. Elle l'interprète doublement, au niveau de l'inconscient en tant qu'il est propre à chacun, singulier, et au niveau du discours régnant aujourd'hui, que Lacan appelle Discours du capitaliste (D.C.) ou Discours de la science, un ordre qui fait de chacun un prolétaire, qui ne dispose que de son corps pour se représenter.

Ainsi, nous pouvons nous demander si cette épisode pandémique n'est pas précurseur de ce qui nous attend, un D.C. poussé au paroxysme, la pulvérisation absolue de l'Un que représentait le maître antique.

L'histoire de cette pulvérisation scande la psychanalyse : la guerre dite de 14-18, mécanisation aveugle de la mort des combattants ; celle de 39-45 y ajoutant la mécanisation méthodique de la mort de tous, réalisant du coup la mise à mort de la fonction du père. Élie Wiesel, nous l'a exposé dans son roman-témoignage, *La Nuit*.

Aujourd'hui, cette pandémie, comme toutes, accélère les grands mouvements de l'Histoire, donc la prolétarianisation en cours de tous, chacun se voyant réduit à son corps et ses besoins. Il n'est plus question d'entretenir des liens qui ne soient pas productifs, il n'est pas question d'en créer de nouveaux, et surtout pas de s'amuser. « C'est pas une vie », la plainte surgit de partout, accompagnée de ses vieilles compagnes, l'imbécillité collective et la quête d'une autorité protectrice qui de toute façon ne pourra pas être plus décevante que l'actuelle.

Quel intérêt autre que journalistique ont pour nous ces considérations, ces lectures des phénomènes sociaux et subjectifs qui accompagnent le Covid ? Elles ne changent rien, ne permettent de rien prévoir si ce n'est ce qui se passe déjà sous nos yeux, la convergence de la police et du sanitaire, pour un contrôle toujours plus étroit des masses. Quel que soit l'avenir, l'épidémie est un terrain d'expérimentation social aussi riche que les camps l'ont été pour la médecine au milieu du siècle dernier. La restriction des libertés individuelles, justifiée pour des raisons sanitaires, s'étend bien plus efficacement qu'avec la lutte contre le terrorisme, qui néanmoins reste toujours d'actualité.

À propos de l'impact de la psychanalyse, du savoir analytique dans la civilisation, Freud et Lacan ont suivi le même chemin : d'un certain espoir désenchanté à l'indifférence. Ainsi, dans une lettre à Lou Andréas Salomé, Freud déplore que les hommes n'aient pas tenu compte des découvertes de la psychanalyse, qui leur aurait épargné beaucoup de souffrances. En revanche, dans *Le Malaise* et dans sa correspondance avec Einstein, il est plus fataliste : ils sont comme ça, rien n'y changera.

De même Lacan, le 2 décembre 1966 : « ... *en cet enseignement se joue le sort qu'à tous réserve l'avenir de la science* »

– *laquelle court aussi, et bien en avant de la conscience que nous avons de ses progrès.* » En 1973, dans son interview à France Culture, il qualifie la psychanalyse de « *poumon artificiel* ».

Considérons notre minceur, un mot de Lacan à l'adresse des militants de la révolution et à la sienne propre : nous ne changerons rien à l'histoire, ce n'est pas nous, même si nous y faisons des cours de psychanalyse, qui empêcherons l'État chinois de faire fonctionner le D.C. peut-être mieux qu'aucun autre avant lui. D'autant que jouent en faveur d'une discipline de fer la limite atteinte des ressources de la planète et les moyens modernes de surveillance. S'ajoute à tout cela une manipulation possible des masses par l'excitation immédiate et permanente fournie par les écrans, une addiction causée et entretenue pour chacun par un

algorithme piloté par l'I.A., intelligence artificielle. Nous sommes loin des méthodes d'un des célèbres neveux de Freud qui a aidé les fabricants de cigarettes à faire fumer les femmes pendant que les hommes étaient à la guerre.

À tout cela nous ne changerons rien, mais nous pouvons toujours nous faire l'adresse, ou non, des désarrois subjectifs qui en découlent. C'est à nous, parmi ce tout-venant, de savoir conduire certains à l'analyse par la rectification de leur position subjective. Ce débat s'est tenu au Forum du Champ lacanien, et il a été souligné que l'analyse ne se règle pas sur le bien de tous, et encore moins sur les bons sentiments. Voilà qui explique peut-être un phénomène qui m'a frappé avec cette pandémie : nos collègues et nos patients ne sont ni angoissés ni déprimés par celle-ci.

## Le Covid-19 et le réel

Arllette Costecalde

En plein temps de 1<sup>er</sup> confinement, le 25 avril dernier, alors que le monde entier venait de s'effondrer, je recevais un mail de l'une de mes patientes psychotiques :

« Chère madame Costecalde,  
C'est la PREMIÈRE fois que je suis à ÉGALITÉ avec le monde entier .»

C'était la première fois que le monde entier ressemblait au monde d'Hélène. « *Ce monde*, me disait-elle, *où quand ma pensée s'effondre, j'ai l'impression que c'est le monde entier qui s'effondre.* »

Un virus inconnu, dangereux et mortel venait de contaminer le monde

Et le monde entier venait de s'effondrer

*Soudain, tout à coup, le rideau s'ouvrait sur l'horrible, le louche, l'inquiétant, tout ce par quoi, nous dit Lacan, nous traduisons comme nous le pouvons en français, le magistral Unheimlich, de l'allemand*<sup>(1)</sup>

Soudain, tout à coup, le monde entier venait d'être plongé dans une *inquiétante étrangeté*

Soudain, tout à coup, le monde entier se heurtait à l'inouï, à l'impossible, à l'impensable

Le monde entier venait de se heurter à la dimension du réel

Et par là même, à la nécessité d'une nouvelle articulation à l'imaginaire et au symbolique

Je vais reprendre ici, ma façon d'illustrer les trois temps psychiques nécessaires à cette articulation

### 1<sup>er</sup> temps ou encore *L'instant du regard*

Si vous vous promenez par un temps de brouillard et une nuit sans lune et que vous vous heurtez à quelque chose que vous ne pouvez pas nommer, c'est tout d'abord du réel, de l'impensable

De l'impensable parce que précisément de l'innommable

### 2<sup>e</sup> temps ou encore *Le temps pour comprendre*

Autrement dit, pour pouvoir nommer les choses, il va vous falloir avoir recours à un processus d'articulation : tout d'abord à l'imaginaire

Vous allez tout d'abord imaginer la chose rencontrée selon vos propres fantasmes, vos propres désirs, vos questions, vos angoisses : un voleur... votre percepteur... ou bien encore... l'amant n'ayant pas désespéré de vous attendre...

### 3<sup>e</sup> temps ou encore *Le moment de conclure*

Le recours à l'imaginaire ne résout pas pour autant la question. Il va vous falloir encore avoir recours à un symbolique

Il va vous falloir nommer, identifier la chose rencontrée autrement qu'à votre pure convenance

Autrement dit, il va vous falloir avoir recours à un processus métaphorique

C'est-à-dire, substituer un signifiant à un autre signifiant, fût-ce le plus souvent au prix d'une désillusion :

À la place d'un amant n'ayant pas désespéré de vous attendre... un simple réverbère, qui plus est sans lumière...

Trois temps psychiques nécessaires

Nécessaire articulation du réel, à l'imaginaire et au symbolique

Nécessaire nœud borroméen

Trois temps nécessaires à la pensée.

Mais là, tout à coup un virus inconnu, dangereux et mortel venait de contaminer le monde

Le monde entier venait de s'effondrer

Soudain tout à coup le rideau s'ouvrait sur du réel

Le nœud borroméen se désarticulait

Le réel, l'imaginaire et le symbolique ne tenaient plus vraiment bien ensemble

Ils se sont mis à pendre, tour à tour, le devant de la scène

Inflation de l'imaginaire et du symbolique sur le réel

Ce virus, inconnu, dangereux et mortel nous obligeait à repenser le réel, le réel de la vie d'être un être vivant, sexué et mortel.

Ce réel qui, depuis notre arrivée au monde, il nous a fallu tenter d'articuler à l'imaginaire et au symbolique, au prix de nos symptômes.

Nos symptômes : autant de tentatives de faire tenir, tant bien que mal, les trois anneaux ensemble.

Autrement dit, nos tentatives de créer des *sinthomes*.

Pendant le confinement, j'ai relu le séminaire XXIII de Lacan ce qui m'a permis de mieux comprendre je pense, cette fois-ci, le concept de *sinthome* qu'il propose : le *sinthome* serait à entendre, si j'ai bien compris, comme étant la représentation de l'une des fonctions du symptôme

(1) J. Lacan, *Séminaire, Livre X, L'Angoisse, Paris, Le Seuil, 2004, p. 90, «... et qui permet que surgisse, ce qui, dans le monde ne peut pas se dire.»*

Un moyen, une sorte de bricolage, que nous aurions trouvé, plus ou moins, chacun à notre façon, afin de faire tenir les trois anneaux ensemble. Un moyen, une sorte de bricolage afin de tenter de répondre aux questions essentielles de la vie

Chacun s’y essayait, personne n’y arrive vraiment

C’est bien pour ça que nous tenons tellement à nos symptômes, à nos bricolages

À cette façon que nous avons trouvée, afin d’essayer de vivre tant bien que mal notre rapport au monde, notre rapport aux autres

C’est bien pour ça que les symptômes doivent être respectés tant qu’ils sont nécessaires au cours d’une analyse ; contrairement à tout autre forme de thérapie qui ne cherche qu’à les supprimer

Mais là, c’était comme si ce virus inconnu, dangereux et mortel bousculait nos bricolages

C’était comme s’il nous infligeait à tous une interprétation sauvage, du style :

Ô vous, êtres humains, n’oubliez pas que vous êtes des vivants-mortels,

Que rien, ni personne ne saurait garantir ni votre présent, ni votre avenir

Que du jour au lendemain vous pouvez disparaître et que peuvent disparaître ceux qui vous entourent

Et que vous n’y pouvez rien

Que toutes vos croyances, vos théories, vos certitudes ne sont que des constructions pour tenter de donner un sens à la vie

Que toutes les promesses de bonheur, de combler vos manques afin que chacun de vos désirs se trouvent réalisés ne sont avant tout que des leurres

Et autant d’indécents mensonges de vous laisser croire que toute souffrance ne saurait être que passagère, qu’une bonne gestion de soi et du monde en serait le remède

Ou bien encore que grâce aux avancées de la science, quelques potions chimiques, voire magiques ou grâce à quelques lâcher-prises, vous pourriez retrouver le bonheur

N’oubliez pas que vos savants eux-mêmes, se heurtent à leurs propres limites

Et plus encore les Grands qui gouvernent le monde

N’hésitez pas si besoin, à relire Freud, entre-autre, son *Malaise dans la civilisation*

Vous vaquiez à vos occupations, bien empressés d’oublier ces choses

Vous n’y pensiez pas tout le temps, heureusement

Ça s’appelle le refoulement

Ça permet de faire semblant... pour le pire, mais aussi... pour le meilleur

Les psychotiques, eux, ne font jamais semblant

Ils savent tout le temps que le monde peut s’écouler à chaque instant

Que le soleil a besoin d’eux pour ne pas disparaître

Et que même s’ils penchent la tête pour l’empêcher de tomber,

Il recommence tous les jours

Certes, on entendait dire depuis quelque temps qu’un virus répandait la mort à l’autre bout du monde sans aucun moyen de l’arrêter et que des millions de Chinois étaient confinés

C.o.n.f.i.n.é.s !? C’est tout juste si nous réalisons en quoi cela consistait

De toutes façons ça ne pouvait pas, à nous, nous arriver

Et on s’est empressé de continuer à faire semblant

Nous et nos dirigeants

Et quand bien même si ce virus se rapprochait et commençait à faire des ravages en Italie, nous sommes – presque tous – allés voter

Mais quelques jours après, ordre a été donné de nous confiner à notre tour

Et là, il a été bien difficile de continuer à faire semblant

Il fallait prendre ce virus au sérieux et sa menace de mort, une réalité

Il était devenu dangereux pour nous-même et nous devenions dangereux pour les autres

Arrêt de tout activité

Arrêt de tout lien social

Murés chez soi, avec les siens parfois, souvent seul, ou si mal accompagnés

Enfermés, arrêtés, empêchés

Sinon risque de mort, surtout pour les plus fragiles

Mais nous sommes tous fragiles

Tous fragiles devant le réel de la vie

Et surtout, on ne savait plus à quoi se rattacher, à qui se référer

Nous voulions savoir

Nous avions besoin de savoir

Nous voulions connaître la vérité

Mais des informations et des recommandations contradictoires nous parvenaient sans cesse

Nos savants se refusaient à reconnaître leur ignorance et rivalisaient entre eux de façon obscène, faute de reconnaître leur impuissance à trouver un remède

Et plus nos dirigeants se voulaient rassurants, plus ils renforçaient cette inquiétante étrangeté

Nos repères s’effondraient

Nous qui avons tellement besoin de certitudes, tellement besoin de garanties

Nous qui avons plus que jamais besoin d'un lieu où s'inscrirait

La Vérité, La Vérité Absolue

Grand Autre absolu

Mais le grand Autre n'existe pas

Et il n'existe encore bien moins de garantie du Grand Autre

IL n'y a pas d'Autre de l'Autre

Alors l'imaginaire a pris le devant de la scène :

On nous cache la vérité

C'est un complot international

Nous sommes tous manipulés

Ce virus n'est pas si dangereux qu'on veut bien nous le faire croire

Il ne s'agit que d'une simple "grippette"

Il doit être à l'origine de manipulations humaines malveillantes

À moins que ce soit notre punition de traiter si mal notre planète

Quitte à retrouver nos vieilles explications du monde : la vengeance des Dieux, la colère de Gaïa notre Déesse-mère

Ce qui n'est peut-être pas sans une certaine vérité devant notre démesure, notre crime d'orgueil de prétendre être les maîtres du monde

Violence faite à la pensée humaine qui voudrait tout savoir, tout maîtriser

Nos bricolages, nos tentatives d'articulations afin de penser le monde étaient remis en question.

Quand les trois anneaux ne tiennent plus vraiment bien ensemble, ça fait toujours traumatisme

Traumatisme psychique

Traumatisme tout d'abord pour tous ceux qui ont été foudroyés par la virulence de ce virus, mourant seuls, loin des leurs

Traumatisme aussi pour ceux qui ont survécus aux soins intensifs très douloureux et souvent suivis de graves séquelles

Traumatisme pour leur famille qui n'a pu les accompagner, voire être là quand on les a enterrés (je crois qu'au pire moment c'est arrivé)

Impossibilité de reconnaître leurs corps-morts.

C'était comme une disparition

Un impossible deuil

Traumatisme pour tous ceux qui chaque jour, jour et nuit, se sont battus avec cet ennemi qui les mettait trop souvent en échec

Nous les avons reconnus comme des héros et applaudis

tous les soirs Ils faisaient leur métier, ça n'empêchait pas leur peur, leur désarroi et leur angoisse

Traumatisme pour tous ceux qui devaient aller travailler tous les jours, la peur au ventre, sans protection, sans masque (on disait à ce moment-là qu'ils n'étaient pas vraiment nécessaire, surtout qu'on n'en avait pas), la peur au ventre d'être contaminés et de contaminer ceux qu'on aime en rentrant chez soi

Quant à ceux qui étaient tenus de rester strictement enfermés, si pour certains ce fût une privation insupportable de liberté, pour d'autres au contraire, généralement confinés dans des conditions privilégiées, ce fut comme une sorte "de vacances obligatoires"

Déchargés de toutes contraintes sociales, ils disaient apprécier de pouvoir user de leur temps à leur façon, d'envisager de réaliser tout ce qu'ils rêvaient de faire depuis si longtemps, dans une sorte de "lâcher prise" à la mode

Mais généralement ce sentiment n'a pas duré très longtemps

On ne peut pas faire semblant tout le temps

Sauf à se retrancher derrière nos symptômes préférés !

Je n'oublie pas les inégalités du fait des différentes circonstances de confinement – des circonstances difficiles, particulièrement douloureuses ont été mises en évidence

Mais, les inégalités font aussi parti du réel de ce monde,

On l'oublie trop souvent

On ne naît pas tous égaux.

Nous sommes tous confrontés aux mêmes questions essentielles de la vie, mais nous sommes inégaux devant les possibilités d'y faire face

Ce confinement était complètement lui aussi de l'inédit, de l'impossible, l'impensable

C'était bien la première fois que devant une pandémie, une telle décision a été prise

Les pandémies ont existé de tout temps, terriblement mortelles, de tout temps

Qui se souvient de la pandémie dite de Hongkong qui rien qu'au mois de décembre 1969 a fait, paraît-il, 25 000 morts en France ?

C'est un article dans *Le Monde*<sup>(2)</sup> qui le rappelait

Et pourtant cette pandémie n'a pas marqué notre histoire

Personnellement je ne m'en souviens pas, j'étais pourtant déjà interne dans un hôpital psychiatrique

Notre rapport à la maladie, à la mort, à la vie aurait-il changé ?

J'en resterai pour l'instant sur cette question

D'autant que nous sommes de nouveau confinés et plus que jamais dans le temps pour comprendre...

(2) *Le Monde* du 12 mai 2020.



## Hommage à Moustapha Safouan

29 novembre 2020



Moustapha Safouan aimait dire : « *Je vis pour travailler, je ne travaille pas pour vivre* ». L'échange avec lui se nourrissait toujours d'une question personnelle, psychanalytique, politique, théorique ou scientifique. Ses *Œuvres complètes* seront publiées chez Hermann, le tout a déjà été préparé avec lui. Je pourrais dire que pour Moustapha Safouan, il n'y a pas d'analystes sans questions, ses travaux vont donc faire oeuvre par nos interrogations sur le réel de l'expérience.

C. H.

Hommages de Christian Hoffmann, Elisabeth Leypold, Daniel Bordigoni, Catherine Millot, Marie-Jo Schmitt, Guy Sapriel, Patrick Landman, Alain Vanier, Roland Chemama, Joel Birman, Luigi Burzotta, Claus-Dieter Rath, Thierry Sauze, Jalil Bennani, Farid Merini, Nadia Jamaï, Zhengjie Luo, Chunqiang Yang.

Extrait d'une lettre de François Wahl à Moustapha Safouan  
à propos de son livre *La Psychanalyse : Science, thérapie – et cause*, 2013.

## Christian Hoffmann

### Moustapha Safouan, analyste

Moustapha Safouan est né en 1921 à Alexandrie, il nous a quitté dans la nuit du 8 novembre 2020 pour rejoindre, comme il le disait, l'immensité. Il était centenaire, et ce signifiant avait toute son importance pour lui, il aimait dire à ce propos que Saint Jean est mort à 103 ou 104 ans.

Durant ses études universitaires de philosophie, il rencontre Émile Bréhier, André Lalande, Alexandre Koyré, Jean Grenier, John Wisdom, et c'est avec Moustapha Ziwar, philosophe, médecin et psychologue, premier psychanalyste égyptien, qu'il découvre l'oeuvre de Sigmund Freud. Ziwar lui conseillera également de faire une psychanalyse, ce qu'il a fait avec Marc Schlumberger, dont il disait, qu'il ne manquait pas de « sensibilité à la langue ».

Pour choisir un analyste de contrôle, il avait, comme ses camarades, le choix entre une analyse des conduites avec Daniel Lagache ou une analyse de la parole et du langage avec Jacques Lacan. Le choix de Lacan s'imposait et il est devenu psychanalyste en 1949. Il sera l'un des premiers à participer à son enseignement. Moustapha Safouan a suivi Lacan jusqu'à la fin de son École et il était de tous les jurys de la Passe de l'École Freudienne de Paris.

Quand il a quitté, comme étudiant, une première fois l'Égypte, il voulait aller à Cambridge pour rencontrer Wittgenstein. Ce projet ne pouvant pas se réaliser pour des raisons administratives, il est venu étudier à la Sorbonne, où il a présenté un projet de thèse à Bachelard, qu'il dit avoir jeté à la poubelle après cette entrevue. Sa chance a été alors, comme il le disait, de rencontrer Marc Schlumberger et il est allé à la Société psychanalytique de Paris, en 1947, où Lacan l'a tout de suite intéressé, « car il était le seul qui parlait de langage ; il parlait de la parole, ce qui fait que j'ai commencé à penser qu'il y avait quelque chose à faire en France. Dans le monde anglo-saxon, on parlait du langage mais pas de la parole. Je lui ai demandé un contrôle<sup>(1)</sup>. »

Il retournera en Égypte en décembre 1953, l'année où Lacan avait fait son premier séminaire à Sainte-Anne. Le coup d'État de Nasser l'a bloqué à l'Université pendant cinq ans, tout autre travail était impossible et

il n'y avait plus de visa de sortie. C'est pendant cette période en Égypte qu'il a traduit *L'Interprétation des rêves* de Freud en langue arabe, en compagnie de Greimas. Lors de sa parution, il a envoyé un mot à Anna Freud qui a demandé à la Hogarth Press de réclamer des droits à l'éditeur.

*De retour à Paris, il est enchanté par le séminaire de Lacan sur l'éthique de la psychanalyse*, il en fait un résumé, qui est devenu célèbre, sans jamais être publié. Nous avions le projet de le publier avec une longue « Préface ». Le travail est accompli, il sera publié prochainement.

Devenu célèbre, notamment par son art de l'interprétation dans sa pratique de la cure, il avait saisi très vite que *le sujet de l'énonciation est identifié à l'objet a* de Lacan, il devient aussi un travailleur infatigable, il disait souvent qu'il *vivait pour travailler et qu'il ne travaillait pas pour vivre*. Il considérait son travail achevé à 98 ans avec la publication de son ouvrage chez Hermann, *La Civilisation post-œdipienne*<sup>(2)</sup>. Il pensait mourir ce jour-là, et il disait, qu'il est tombé malade. Il a gardé son air malicieux et son humour jusqu'à son dernier souffle, on l'entendait dire que chaque fois qu'il avançait vers la tombe, celle-ci reculait, et qu'il allait finir par penser que la mort l'avait oublié.

De sa pratique d'analyste, Il disait souvent qu'il *est entré avec l'Œdipe dans la psychanalyse et qu'il sort de la psychanalyse avec l'Œdipe*. En 50 ans, il a fait la révision de l'Œdipe<sup>(3)</sup>, en inscrivant cette découverte de Freud dans les restes de la chute du patriarcat lors de la société industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les femmes se sont détournées du désir narcissique des hommes pour le pouvoir, ce que le théâtre de ce siècle met en scène à travers les pièces d'Ibsen, George Eliot et d'autres grands écrivains. Sans oublier, la philosophie de Nietzsche, que Moustapha Safouan a passé des mois à lire avec beaucoup d'intérêt et de plaisir, pour arriver à soutenir dans son livre de 2015, *Regard sur la civilisation œdipienne* : « *l'Œdipe n'est qu'une forme culturelle parmi d'autres, qui sont également possibles pour qu'elles accomplissent la même fonction, qui est la promotion de la fonction de la castration dans le psychisme*<sup>(4)</sup>. »

(1) Cf., « Le grand entretien avec Moustapha Safouan », de Michel Plon, En attendant Nadeau, N° 32, 9 mai 2017.

(2) Safouan M., *La Civilisation post-œdipienne*, Hermann, 2018.

(3) Safouan M., *Études sur l'Œdipe*, Seuil, 1974. Réédition chez Hermann, en 2018.

(4) Safouan M., *Regard sur la civilisation œdipienne. Désir et finitude*. Hermann, 2015, p. 179.

Il avait déjà commencé à développer deux ans auparavant cette thèse dans son livre de 2013, *La Psychanalyse. Science, thérapie – et cause*<sup>(5)</sup>, en rappelant que la structure dualiste mène à la mort, et que pour que la coexistence soit possible, il faut qu'il y ait une loi. Ce qui fait que le tiers, c'est d'abord la loi, la raison fraternelle, celle qui s'indique dans l'adage hégélien : il n'y a pas de satisfaction de l'un, sans la satisfaction de l'autre. Cette thèse avait déjà fait l'objet d'un livre, revu en 2010, sur : *La Parole ou la Mort. Essai sur la division du sujet*<sup>(6)</sup>. Il disait que ce livre est le plus lacanien qu'il a écrit.

C'est à l'étude de cette loi, comme limite à la jouissance, et qui « nous refuse (selon Freud) la pleine satisfaction (sexuelle) » ou qui entraîne (selon Lacan) qu'il n'y a pas de rapport sexuel, que Moustapha Safouan a consacré une partie de son œuvre depuis ses *Études sur l'Œdipe* jusque dans ses ouvrages récents pour développer sa théorie du désir pris entre le sujet désirable et le sujet désirant. Après *La Civilisation post-œdipienne*, en 2018, nous avons encore fait un petit opuscule en 2019 sur : *De la dualité à la division du sujet*<sup>(7)</sup>.

Dans le livre de 2018, qu'il considérait comme la fin de son travail, il fait l'analyse des mutations familiales, politiques et sociales qui ont mis la société en faillite au profit de l'individu néo libéral, pour qui le monde n'est que demande et satisfactions individuelles. Cette

politique n'est pas sans répercutions sur l'analyse, et ceci depuis les années 70, par le changement des demandes, la transformation des grandes structures subjectives, et l'apparition de ce qu'il a appelé, en pensant d'abord à l'Homme-aux-Loups<sup>(8)</sup>, les « cas limites<sup>(9)</sup> » dans l'analyse. Ces cas présentent un risque de faire un épisode psychotique pendant la cure, sans qu'il y ait une forclusion du nom-du-père, mais parce que la métaphore paternelle y reste inopérante. Ce qui se produit, d'après Moustapha Safouan, dans des familles marquées par l'absence de tout désir. Il est parti avec la conscience de laisser à notre charge ce programme.

Pour terminer, je me permets d'évoquer un rêve du début de ma première tranche d'analyse où dans le même rêve, je rêvais qu'il était à la place de mon père mort dans une festivité familiale, et dans la seconde partie de ce rêve, j'allais lui raconter ce rêve.

Bref, plus qu'un père, il venait pour moi à la place de l'Autre, d'où l'analyse du transfert devenait possible. Débarrassé du Maître, nos échanges hebdomadaires, depuis des années, laissaient toujours vide cette place de l'Autre.

Il avait indubitablement l'étincelle, comme le disaient déjà ses collègues à ses débuts. Ses *Œuvres complètes* seront publiées avec de nouvelles Préfaces et Présentations de sa part, aux éditions Hermann.

(5) M. Safouan, *La Psychanalyse. Science, thérapie – et cause*, Thierry Marchaisse, 2013.

(6) Safouan, *La Parole ou la Mort, Seuil, 1993, 2010.*

(7) Safouan M, avec C. Hoffmann, *De la dualité à la division du sujet, Hermann, 2019.*

(8) Safouan, *séminaire sur L' homme-aux-loups, 1994, à paraître.*

(9) *Il a commencé à parler des « cas limites » dans l'analyse dans Le grand entretien avec M. Plon, en 2017.*



## Elisabeth Leypold

Nul ne savait ni le jour, ni l'heure – de l'enterrement. Pourtant, une prescience m'a fait me rendre le matin au cimetière du Montparnasse et presque à mon insu – et j'en suis heureuse – j'étais là lorsque Moustapha a été, comme on dit, porté dans sa dernière demeure. Ce qui aurait pu être rassemblé dans un même lieu, en un même temps : sa famille, ma présence, ses amis, les proches de Moustapha Safouan l'analyste, ne l'a pas été. L'hommage d'aujourd'hui permet, de façon décalée, une parole.

Ce qui me vient en premier, ce sont les longs et nombreux étés passés en sa compagnie, en Sicile, à Mazara. Parce que c'est là le commencement de notre long compagnonnage. Il y retrouvait l'habitude ancienne à laquelle il tenait, de la vacance d'un été entier, à la chaleur forte et familière du bord de mer, tout proche. Aucune contrainte que celle qu'il se donnait : écrire, autant que la force et l'inspiration le portaient. Lorsqu'il avait terminé quelque chose, il me le donnait à lire. C'était des pages presque sans aucune rature, les lettres penchées vers la gauche, régulières ; celles des dernières assez souvent estompées, laissées à une négligence élégante, devaient se deviner. Mes interventions, jamais sur le fond, étaient textuelles : une phrase qui, peut-être, n'était pas tout à fait cohérente avec l'idée précédemment avancée, un développement peut-être à déplacer plus judicieusement, l'usage, à peine décalé de telle expression idiomatique, ou encore d'une formule argotique. Sans difficulté aucune, il tenait compte de mes remarques qui, en somme, portaient seulement sur la fabrique du texte. Les remerciements qu'il m'a adressés à la fin de ses livres tenaient, il me semble, au plaisir qu'il savait que je prenais à cette confection.

Outre une lettre de Lacan à laquelle il tenait, Moustapha m'avait remis son exemplaire des *Écrits*, dédié par Lacan : « À Safouan Chrysostome, le 10, XI, 66 ». Safouan Chrysostomos, bouche d'or, à la parole d'or. Je me dis que l'efficace de ce petit nom, son poids peut-être, consacrait, entre autres, la franche allergie de Moustapha pour la discussion, tant il était éloigné de la position du commentateur. Il me revient à l'instant qu'avec son sens de l'ironie, il avait suspendu en bonne place, dans la petite pièce où attendaient ses patients, son exemplaire bien numéroté de la gravure de Goya *Que pico de oro !*

Et il y avait les récréations. En fin d'après-midi, nous allions, comme nous disions, à l'opéra, écouter un des DVD qu'il avait rassemblé pendant l'année. C'était une sorte de rite : écouter, en début d'été, l'enregistrement du *Couronnement de Poppée* par Harmoncourt. Moustapha avait une passion pour la musique. Chaque œuvre qu'il aimait – il y en avait beaucoup –, tenait pour lui son existence à telle interprétation, pas à une autre, pour laquelle il avait une passion exclusive, tranchée. Et ça n'est pas une des moindres énigmes de la fin de sa vie : depuis qu'il ne pouvait plus écrire, il n'aimait plus écouter de musique. Il n'en revenait pas. Plusieurs fois il m'a dit combien ça le laissait confondu. À Mazara toujours, parce que les lieux spacieux s'y prêtaient, ouverts sur la mer, la sienne, la Méditerranée, nous avions tout notre temps pour regarder, à l'impromptu, un ballet. Il avait une collection d'interprétations, plus remarquables les unes que les autres, de ballets classiques, contemporains aussi. Il adorait bien sûr le couple Noureev-Margot Fonteyn, mais pas moins la folle allégresse, la jubilation maîtrisée de Baryschnikov. Son goût pour la danse n'était pas sans rapport avec la façon dont il pouvait être retenu par une sculpture. Il avait tenu à me montrer, au Musée du Caire, la statue en granit foncé d'un intendant, je crois. D'une extraordinaire présence. On avait le sentiment qu'il avait avec elle un sentiment d'appartenance. J'associe chez lui ce goût déclaré pour la sculpture à la remarque de Freud en 1904 ; à la psychothérapie Freud oppose la psychanalyse, en tant qu'elle relève du processus de la sculpture, de ce qui enlève *per via di levare*, de ce qui évide pour qu'apparaisse la forme, l'objet.

Il avait une façon à lui de visiter les expositions : il avançait, passait, pressant le pas devant les œuvres, et tout d'un coup restait sur pied et regardait avec une attention pénétrée le tableau qui l'avait arrêté. Je me rappelle la petite exposition Rembrandt, au Musée Jacquemart André, en 2016, combien le portrait d'Hendrickje Stoffels l'avait ému. L'extrême délicatesse de sa beauté retenue, la douceur de l'expression l'avait saisi. Sans doute est-ce parce que je l'avais aussi beaucoup aimé que le souvenir ne m'a pas quitté.

Et lui qui avait une presque inébranlable santé, lui qui avait tant aimé la vie, il est cruel que la mort n'ait pas voulu de lui sans la douleur de la fin.

## Daniel Bordigoni

Cher Christian,

Totalement d'accord pour le projet d'hommage à Safouan, même si je ne pourrai y participer comme prévu. Outre l'impossibilité de déplacement, des problèmes techniques et des contraintes sanitaires rendent impossible la solution Zoom, sûrement d'autres moments et conditions se présenteront de revenir sur tout ce que nous lui devons.

Pour autant une autre difficulté m'embarrasse, comment parler d'une relation amicale de cinquante ans qui s'est d'emblée située en marge du registre professionnel, sans le méconnaître, mais qui s'est jouée surtout dans le cadre « vacance » (au singulier comme au pluriel) ?

J'espère pouvoir en traiter autrement que d'une façon anecdotique, qui demeure la seule possible aujourd'hui.

Ainsi à propos de sa générosité en divers domaines, tant appréciée par certains quand d'autres lui tiennent rigueur de s'être parfois montré intransigeant dans la réalité. Me revient à ce sujet un souvenir : un soir dans un restaurant du Caire, il commande, pour quatre, un menu de poissons convenant pour dix, et demande ensuite au serveur d'en porter la moitié au chauffeur de taxi. J'ai alors perçu que ce n'était pas le geste du pacha mais celui de l'enfant d'Alexandrie. De même, accepter qu'un bon vin lui soit servi en théière et dans des tasses à thé, n'était pas chercher à sauver la face mais démontrer en quoi la transgression pouvait devenir un respect des conventions de l'autre.

Voilà, j'ai quand même cédé à l'anecdote faute de savoir, pour l'instant, comment aborder ce qu'est une amitié sans trop protéger le privé, quitte à y entendre le privilège dont il convient d'user mais aussi de rendre compte, un jour, d'une manière ou d'une autre.

En attendant de pouvoir se revoir, à toi, comme aux autres participants,  
bien amicalement.

Daniel

## Catherine Millot

### L'esprit d'Alexandrie

Il est un âge où le monde commence à se dépeupler. Pendant longtemps, la mort fait figure d'exception, voire d'accident. Avec la mort de Moustapha Safouan, j'ai atteint cet âge où l'on cesse de la vivre comme contingente. Elle clairsème les rangs. Quatre jours après qu'il se soit éteint, c'est Christian Simatos, frappé par le Coronavirus, qui mourut à son tour. Je les connaissais tous deux depuis près de cinquante ans. C'étaient mes contemporains, comme de tous ceux, parmi nous, qui étaient à l'École freudienne, nous qui allons devenir de plus en plus rares.

Je me souviens d'un dîner, il y a quelques années, où Moustapha nous avait conviés dans un restaurant qu'il affectionnait, la *Marlotte*. Il avait réuni Christian Simatos, Alain Vanier, Danièle Brun, Catherine Vanier, Elisabeth Leybold et moi-même. En me remémorant ce dîner chaleureux, je me rends compte que je n'étais pas loin de nous penser immortels, ou plus exactement appelés à nous réunir indéfiniment, comme ce soir-là. Ces liens, je les vivais comme allant de soi et destinés à durer, sans que leur permanence doive être menacée.

Moustapha aimait réunir ses amis. Il aimait les restaurants. Jusqu'aux tout derniers temps où il avait du mal à sortir, car la marche lui était devenue périlleuse, il vivait, alors qu'il était presque centenaire, comme un jeune homme. Il n'était pas un homme d'intérieur, sauf pour le travail, bien sûr. C'était à se demander s'il avait jamais eu une vie de famille. Il n'y avait pas de cuisine chez lui, c'est dire.

Ces dernières années, il évoquait souvent ses souvenirs du temps de son enfance et de son adolescence à Alexandrie. Son père faisait partie d'un milieu d'intellectuels érudits et amateurs de bonnes histoires qui aimaient se rencontrer dans les cafés. Des gens pétris d'esprit et de bonne humeur, maniant le double sens et aimant rire. Un mot les désignait, cumulant les deux sens de lettré et de lutin : *Asr al-gafarata*. Moustapha en était le digne successeur. Lettré, il l'était, et lutin aussi. L'esprit était, à ses yeux, l'essentiel de l'héritage alexandrin qu'il revendiquait. Le mot d'esprit fut son accès à l'inconscient. Il se rappelait volontiers qu'un jour où il accompagnait son père en promenade avec ses amis, l'un d'eux ouvrit un parapluie pour les protéger du soleil. Un autre fit à ce propos un jeu de mots qui fit rire tout le monde, et auquel le jeune Moustapha ne comprit rien. Merci, dit-il de nous donner de l'ombre, mais le verbe qu'il utilisa signifiait aussi quelque chose comme :

couvrir nos péchés. Moustapha disait volontiers que ce fut la première interprétation psychanalytique à laquelle il eut affaire.

Cet esprit d'Alexandrie fut décisif, il orienta sa vie entière. Sa passion pour le langage et la logique, puis la psychanalyse, en découla. Comme psychanalyste, il était particulièrement à l'aise avec l'équivoque, qui permet à l'interprétation d'échapper à la suggestion. Par son côté spirituel, il se démarquait des autres analystes. Cela m'avait frappée quand je l'avais vu et entendu pour la première fois, qui était aussi la première fois où j'assistais aux Journées de l'École freudienne, en 1972. Sa liberté de ton et d'allure était manifeste, qui contrastait avec l'air coincé ou imbu de soi de certains autres. Aujourd'hui, je la mets en relation avec son absence de goût pour le pouvoir. L'anecdote du parapluie me rappelle un autre moment égyptien, lorsque Gérard Pommier et moi, nous avons retrouvé Moustapha à Louxor. À cette époque, au début des années 90, je le connaissais encore peu personnellement. Quant à lui, c'était sa période égyptienne. Il avait acheté une maison à Hourghada, au bord de la mer Rouge, où il séjournait souvent. Il visitait volontiers l'Égypte avec ses amis français ou italiens : Paola Carola, Muriel Drazien (qui avait fait autrefois un long contrôle avec lui), Marie-Magdeleine Lessana.

En fait, il découvrait l'Égypte avec eux et c'était assez amusant de voir qu'il était comme un touriste dans son pays. Lors de ce séjour, il nous avait emmenés visiter des temples à Abydos et Dendara, sur la rive gauche du Nil. Un taxi local nous y avait conduits. Le long de la route, je remarquai de nombreuses maisons en construction inachevées. On voyait les armatures en fer du béton qui se dressaient dans le ciel. Répondant à mon étonnement, le chauffeur expliqua que cet inachèvement visait à éviter quelque taxe fiscale. Innocemment, je demandai ce qu'il se passait quand il pleuvait. Moustapha interrogea le chauffeur qui répondit : « Un jour, j'ai vu la pluie... ». Cela nous fit beaucoup rire : la façon dont Moustapha nous rapporta cette réplique en faisait un mot d'esprit. Ce qui m'avait frappée, au cours de ce séjour, était le côté spartiate de Moustapha. Gérard et moi étions descendus, en bons touristes, au Winter Palace, l'hôtel où Gide aimait contempler les petits jardiniers. Quant à Moustapha, il s'était logé dans un hôtel plus que modeste de la vieille ville égyptienne. Je ne suis jamais allée à Hourghada, mais les amis qui lui avaient rendu visite là-bas avaient été étonnés du manque de grâce absolu

de la maison où il avait élu domicile, dans cette ville elle-même sans grâce, livrée aux immeubles en béton du tourisme de masse. Moustapha était indifférent au cadre de vie. D'ailleurs, où qu'il fût, il travaillait tout le temps. En revanche, il était toujours d'une suprême élégance vestimentaire.

Homme d'esprit, aimant l'amitié et les bons vins, c'était en même temps un ascète et un travailleur infatigable. Il nous disait, à Rachel Saidani et à moi, dans les derniers temps, que depuis qu'il ne travaillait plus, depuis qu'il n'écrivait plus, il n'avait plus envie de vivre.

## Marie-Jo Schmitt

J'ai rencontré M. Safouan il y a tout juste un demi siècle, en 1970. J'étais étudiante en 5<sup>e</sup> année de médecine lorsque je suis allée le voir à Strasbourg pour lui demander une analyse. C'était pour des motifs pas vraiment didactiques n'ayant pas encore vraiment décidé de la spécialité que j'allais choisir.

M. Safouan était venu à Strasbourg en 1965, me semble t-il, à la demande de S. Leclair, pour y former des analystes. Il s'était alors lié avec L. Israël qui était agrégé à la Clinique psychiatrique des Hospices universitaires de Strasbourg. L'enseignement de L. Israël était alors suivi par de nombreux étudiants de psycho, de médecine, futurs psychiatres ou non. C'était un discours qui nous accrochait beaucoup, en rupture avec les enseignements classiques de la médecine. Il parlait de la relation médecin malade et, encore mieux, du désir.

À cette époque, toute la clinique psychiatrique était empruntée de psychanalyse. Mon choix s'est rapidement et naturellement porté vers ce domaine.

Comme analyste à Strasbourg, je n'avais pas beaucoup le choix, L. Israël était le « patron ». Nous, ses internes, ses élèves, pas très facile donc. Tous les autres, je les connaissais beaucoup trop bien, c'était tous des amis proches de notre couple.

Mai 68 était passé par là, avec la libération des mœurs et j'avais vécu personnellement les ravages causés par un certain style d'analystes, vraiment indiscrets, sans aucune éthique, mélangeant tous les registres.

M. Safouan avait, en analyse didactique, toute cette génération d'internes, chefs de clinique ou jeunes psychiatres installés depuis peu.

En 1970, sa réputation était faite : celle d'un analyste brillant, mais très exigeant, d'une exigence confinante à la rudesse et vraiment peu engageant. Cela ne m'a pas découragée.

J'avais décidé. Il me fallait un analyste « pur et dur », ni un copain, encore moins un concierge et vraiment je n'ai pas été déçue.

Effectivement, M. Safouan était exigeant. Il ne concédait rien, ne répondait à aucune demande. Inutile de lui demander de déplacer une séance car vous étiez de garde à l'hôpital ce jour là, ou une petite pause de quinze jours parce que d'urgence vous deviez terminer votre thèse. Rien, un point c'est tout. Des vacances ? Inutile d'y songer. On s'adaptait aux siennes et on s'y mettait à plusieurs pour essayer de repérer les dates probables.

En 1977, il a quitté définitivement Strasbourg. Certains, un petit nombre d'entre nous, ont poursuivi leur analyse avec lui à Paris. Trois séances par semaine groupées sur deux jours, l'hôtel, l'avion ou le train... Je vous laisse imaginer le prix et l'énergie que cela nous coûtait. À telle enseigne que l'un d'entre ceux qui l'ont suivi là-bas, et dont je faisais partie, lui a rétorqué un jour de grève des transports : « *Oui, je sais qu'on peut toujours se débrouiller, vous, vous avez sûrement lu dans le journal qu'il y a aussi la course à pieds Paris - Strasbourg.* »

« *Moi, je veille à votre analyse et vous, occupez-vous donc de vos examens ou de vos ennuis* » était la réponse sèche et parfois cinglante, qu'on récoltait.

Alors voilà, ça passait ou ça cassait. Mais ceci une fois posé et admis, il était un analyste remarquable.

Avec lui, l'analyse était vraiment une expérience du discours et de ce qui se signifiait dans ce discours au-delà de ce que le sujet croyait dire.

Il était très présent dans la conduite de la cure. Je ne veux pas dire par là qu'il intervenait tout le temps, loin de là, mais il intervenait à bon escient et avec tact.

Il avait un talent tout particulier pour saisir ce qui se signifiait dans vos rêves, ce qui ne veut pas dire qu'il vous l'assenait tout de go comme cela.

Pour lui, diriger l'analyse était vraiment répondre à l'appel qui se fait entendre, à l'occasion, dans ce discours, sans jamais qu'il n'y mette ni ses signifiants à lui, ni des significations de son cru.

Certes il y avait toute une gamme ou différentes modalités de son intervention.

Cela pouvait être la restitution de la partie refoulée d'une phrase, par exemple : est-ce que vous ne reconnaissez pas mon père (dans cette interdiction !) ou l'interprétation d'un rêve à lire comme un rébus.

Cela pouvait être la suspension d'une certitude, ou c'est arrivé, une levée de la séance avec un : « *Vous allez continuer longtemps à vous plaindre comme cela ?* »

Mais il savait aussi reconnaître un chemin accompli, authentifier un acte, ou être vraiment présent dans les moments de grande détresse.

Mais tout en restant très attentif à ce que ces très rares marques de sollicitude pouvaient entraîner. Comme anecdote pour illustrer ceci : un jour, dans une période de grande angoisse et de détresse, très figée comme cela face à la sensation du désir d'un autre, un moment où je n'arrivais plus à faire ni un pas en avant, ni d'ailleurs

un pas en arrière dans la relation qui m'agitait à ce moment-là, j'étais vraiment très mal et silencieuse sur le divan. Il est alors sorti brutalement de son fauteuil pour venir me chercher sur le divan, dans un mouvement très affectueux et tendre, ce qui n'était, je vous l'assure, pas du tout habituel chez lui. Mais bon...

Par la suite, ultérieurement, j'ai évoqué la surprise et le trouble, qui m'avaient saisie et je lui dis comme une espèce de parade :

« *Enfin, on sent que vous avez bien lu Lacan vous. Vous avez vraiment mis en application le passage où Lacan dit dans les Écrits, qu'une vacillation "contrôlée" de sa neutralité analytique peut avoir chez une hystérique plus d'effet que toute autre interprétation.* »

Et Safouan de me rétorquer derrière : « Bof, "calculée", ça n'est pas "contrôlée". » C'est tout, pointant par là, le lapsus que j'avais fait en citant Lacan. Mais cela remettait illico la question de mon côté (du côté du *Che vuoi ?*), et pas du sien, et moi sur la voie de l'analyse...

Avec lui, j'ai appris que l'essentiel du transfert est inconscient et que le transfert ce n'est pas au premier chef l'ensemble des sentiments positifs ou négatifs qu'éprouve l'analysant. Que si le fantasme ne tombe pas du ciel, mais se construit à partir des choses vues et entendues de l'histoire du sujet, c'est le même signifiant qui organise la relation du sujet à l'Autre, qui se rejoue dans la relation à l'analyste.

Un petit exemple, parmi bien d'autres qui me reviennent, illustre combien il était attentif et rapide pour repérer cela et savait saisir l'occasion : un jour, je relate dans une séance combien avait été difficile pour moi enfant le fait de lâcher mon pouce, un vrai déchirement, ce qui fait que lorsque je suis devenue mère, je ne voulais pas que mon enfant ait un jour les mêmes difficultés que moi. Et il se trouve qu'au moment où j'avais confié le bébé à ma mère pour quelques jours, elle me téléphone assez anxieuse pour me dire : « *Je suis embêtée, il a trouvé son pouce mais je t'assure, ce n'est pas moi qui le lui ai donné.* »

Il se trouve qu'après la séance où, des années plus tard, j'ai évoqué cet épisode, me retrouvant dans la rue, j'ai eu un grand blanc ! Absolument impossible de me souvenir de l'horaire de ma séance de l'après-midi. Pourtant cela faisait juste quelques années que je venais à Paris et que les horaires étaient immuables. Très embêtée, je finis quand même, un peu intimidée, par téléphoner à Safouan (on ne le dérangeait pas comme cela) pour lui demander de me rappeler cet horaire. Il répond aussi sec : « *14 heures trente* ». J'y vais, m'allonge, perplexe et bizarre, je savais juste une chose, que cet horaire n'était pas le bon. Je finis par le lui dire et il me répond : « *Évidemment que ce n'est pas le bon.* »

« *Mais pourquoi vous faites cela ?* » lui dis-je agacée. Réponse : « *On ne peut pas donner à un enfant le pouce qu'il a déjà !* »

Je pourrais me laisser aller à raconter plein de moments de cette analyse, comment il savait manier l'objet à partir des métaphores, décoller quelqu'un du fantasme. Beaucoup de choses qui sont restées vraiment très présentes pour moi. Je lui ai dit d'ailleurs, et tout récemment encore, que cette analyse avec lui, c'est le seul livre que j'aurais aimé écrire.

Il savait préserver la place de la vérité en tant qu'elle se dérobe au savoir et il ne faisait jamais dans ses interventions référence au moindre savoir théorique.

Je me suis demandée d'ailleurs si une analyse était après tout la responsabilité de l'analysant ou celle de l'analyste.

Je pense au bout du compte que c'est avant tout celle de l'analysant. Comme il l'a dit un jour, « *l'analyste ne peut jouer qu'avec les cartes que lui donne l'analysant* ». Il y a des analyses dont vous ne tirez rien, « *on ne crée pas du désir là où il n'y en a pas* » m'a-t-il dit plus tard.

Il n'empêche que l'analyste peut parfois empêcher l'analysant d'y arriver, quelquefois par inadvertance, mais d'autres par interposition de son désir mal placé à lui, et cela c'est sa responsabilité à lui, l'analyste. Ce n'est pas pour rien que Lacan mis le désir de l'analyste au centre de la cure.

Pour moi, M. Safouan incarnait vraiment le désir de l'analyste, et il savait préserver l'analyse comme un lieu nettoyé de la jouissance.

Il était très attentif à ne jamais prendre une position de pouvoir, ni celle d'une quelconque attente institutionnelle ou autre vis-à-vis de ses patients, en tous cas avec moi.

Je pense qu'il avait eu lui-même assez d'expériences d'analyses, qu'il avait eu à reprendre en seconde main, et qui avaient été largement gauchies par la demande de l'analyste quel que soit son mode, (d'ailleurs c'est des choses dont nous avons longuement discuté par la suite, bien après), pour en avoir tiré la conclusion que c'était très difficilement rattrapable et pour tout dire, jamais.

Que dire d'autre sur sa pratique :

Des séances courtes, je n'en ai pas connues beaucoup en vingt ans, quatre ou cinq. M. Safouan vous accordait du temps. Je ne croisais jamais personne dans la salle d'attente, tout au plus dans les escaliers. Mais il savait utiliser occasionnellement la fin de la séance, soit pour donner du relief à ce qui venait d'être dit, moduler ce que son analysant pouvait supporter d'angoisse à ce moment-là, soit aussi parfois pour casser un discours vide. Mais après la traversée, je dis traversée au sens de

reconnaissance du fantasme, et authentification de la déprise du sujet de ce fantasme, ce qui est encore une tout autre affaire, il pouvait vous laisser tout le temps de mesurer et la profondeur et l'étendue de la domination occulte de ce fantasme dans votre vie, y compris son rôle comme déterminant inconscient du choix de l'objet.

Il m'a permis d'effectuer jusqu'au bout ma tâche d'analysante. Presque vingt ans, de 1970 à 1993, avec une interruption de 1981 à 1985, je crois. Je lui en suis très reconnaissante et pense que j'ai eu beaucoup de chance de pouvoir travailler avec lui.

Je lui dois d'ailleurs tout de ma formation. Il m'est arrivé à deux reprises, je pense entre mes deux tranches, d'entreprendre un contrôle avec un autre analyste. Je m'en lassais rapidement, ne trouvant pas ailleurs le style qui à moi me convenait bien. Avec lui, je m'entendais parfaitement au sens littéral du terme. Donc si besoin, je lui demandais un entretien pour parler d'un de mes patients lorsque je me posais une question ou me trouvais en difficulté. Et il était toujours là, disponible. C'est arrivé peu fréquemment, je dois le dire, mais c'était toujours très éclairant.

Pendant toute la durée de mon analyse avec Safouan, j'ai assisté aux séminaires qu'il donnait à Paris. Il m'est apparu que mon analyste avait également la théorie de sa pratique et que je n'avais besoin d'aller chercher ailleurs pour compléter ma formation.

D'avoir suivi son enseignement est vraiment ce qui m'a permis d'avoir accès à la théorie analytique et à la théorie lacanienne, qui m'apparaissait au début comme un maquis où j'aurais peut-être renoncé à pénétrer.

Et après la fin de mon analyse, j'ai continué à suivre son enseignement les années où cela a été possible. Je me souviens d'un travail mémorable étalé sur plusieurs années, 1993 à 1996, je crois, son séminaire sur « l'homme aux loups ». Il avait choisi ce thème, disait-il, parce que c'est autour de cette observation et de ce qui est au centre de cette observation, c'est-à-dire la menace de castration, qu'on peut le mieux départager les positions entre ce qu'on peut appeler la vulgate freudienne et le lacanisme.

Ce séminaire n'a jamais été publié. J'en avais, en collaboration avec une amie, établi le texte. Christian Hoffmann vient de me dire qu'il l'a retrouvé, annoté, dans les archives de M. S. Alors peut être qu'un jour...

Et il arrivait que nous nous rencontrions occasionnellement le soir après le travail autour d'un verre avec quelques amis.

D'autres que moi reparleront et reprendront certainement ses publications et toute son œuvre, mais je voudrais quand même vous relater un épisode survenu dans ce contexte.

Lors d'une rencontre amicale dans un bar le soir, lors de sa venue à Strasbourg à la librairie Kléber, pour présenter son livre *Lacaniana* et celui qui est sorti presque en même temps : les *Dix conférences de psychanalyse*, c'était en 2001 je crois, nous évoquions les tensions institutionnelles, qui avaient agité la Convention Psychanalytique, institution qu'il avait fondée avec d'autres, dans les suites de la dissolution de l'EFPP, après la mort de Lacan.

Nous étions quatre ou cinq personnes, et j'étais assise à côté de lui. Il se penche vers moi et me dit que, après avoir eu une hémorragie un peu avant, il avait fait la veille un rêve, qu'il m'a alors relaté. J'étais un peu surprise de cette confiance à moi, son ex-analysante.

« *J'avais saigné, m'a-t-il dit, et mon sang s'étalait comme une grande nappe, mais ce n'était pas vraiment préoccupant, cette nappe de sang était plutôt belle. Ce sang était rouge très clair, lumineux et finalement même joyeux.* » Il ajoute alors : « *Et dans ce rêve je me disais : est-ce mon sang ou celui de X, un collègue ?* »

Voilà, c'est tout. Dans le fil de la conversation, nous sommes passés à autre chose. Mais le lendemain, j'ai n'ai pas pu résister au fait de prendre ma plume, pour le remercier d'être venu à Strasbourg et lui adresser les mots suivants :

« *Pardonnez-moi, cher Monsieur, d'associer librement sur le rêve que vous avez bien voulu me raconter hier soir, mais j'ai toujours pensé que c'était bien votre en-saignement, (en jouant sur le signifiant en - saignement, enseignement) qui s'étend au fil des années comme une nappe, qui est beau, clair, lumineux et je dirais même joyeux !* » (Safouan d'ailleurs était un conteur hors pair).

Ce faisant, je répondais, cette fois, c'était mon tour, à l'appel qui était inclus dans le rêve qu'il m'avait raconté à moi, une parmi d'autres de ses élèves proches, à savoir que son enseignement soit reconnu comme tel. Dont acte...

Puis, dans l'après-coup de mon analyse, nous avons noué de profonds liens d'amitié. Il était raffiné, sensible et attentionné, généreux, chaleureux et plein d'humour et toujours d'une très grande présence à l'autre.

Et je me souviens avec émotion de ces soirées au cinéma, au spectacle, au théâtre, à l'Opéra, des dîners qui suivaient au Plaza, au bar des théâtres, à la Coupole ou ailleurs, de ballades dans Paris, dans les galeries d'art, sur les quais de Seine et en tout dernier de la Fondation Vuitton, ensemble et surtout bien évidemment de nos longues conversations.

Vous savez, lorsqu'on fait un long travail d'analyse avec quelqu'un, vous finissez toujours, peu ou prou, par saisir quelque chose de la personne, homme ou femme qui est derrière vous.

« *Tu as pris toute une part de moi.* » est la dernière phrase que j'ai entendue de sa bouche, le dernier son de sa voix qui me reste, il n'y a pas si longtemps, alors qu'il était déjà très près de la mort et que nous savions et lui et moi, que c'était notre toute dernière rencontre.

C'est pourquoi j'aimerais clore ce témoignage, en évoquant la notice nécrologique que j'ai lue avec tristesse dans le journal *Le Monde*, le 9 novembre, alors que je venais d'apprendre la veille, par Ismaïl son fils, que M. Safouan nous avait quittés. Dans cette notice, on disait de lui : « *Un érudit qui aimait la gastronomie et les femmes...* »

M'est alors revenue une interview qu'il avait donnée il y a vingt cinq ou trente ans, parue je ne sais dans quel journal sous le titre : « *Nous n'avons jamais le temps de dire notre dernier mot.* »

À la fin de cet entretien, son interlocuteur l'interpelle à partir d'un passage du livre de Joseph Conrad, *Lord Jim*, sur « *cette nécessité intime de se colleter avec un autre être humain* », et des difficultés que cela entraînait.

Et M. Safouan de lui répondre : « *Bien sûr, que cela nous parle et comment !* », et d'enchaîner aussitôt sur

l'anecdote suivante : il, M. S., avait lu le matin même dans le journal que, à un commissaire priseur connu, on avait posé la question de ce qu'il aimait le plus. À quoi celui-ci avait répondu : « *Les femmes et prendre un bain.* »

Et de poursuivre aussitôt que, ma foi, lui, M. Safouan, il ne trouvait pas cela faux, mais d'ajouter aussitôt qu'il trouvait plus d'authenticité dans ce que disait Conrad. Conrad lui, a-t-il ajouté, ne dirait pas ceci : « *les femmes et un bain* » (et j'ajoute M. S. ne dirait pas : « *la gastronomie et les femmes* »), tout en sachant cette nécessité intime de se colleter avec un autre être humain et la difficulté que cela entraîne. Et il a ajouté : « *C'est cela la différence entre un con et un vrai type !* »

Alors je terminerai mon propos en disant que je n'ai jamais rangé M. Safouan du côté des cons.

S'il était là, à mes côtés, je me pencherais vers lui pour lui proposer de déplacer un peu l'adjectif en lui disant : « *Moustafa, un vrai type ou un type vrai ?* »

Et nous en aurions sûrement ri ensemble. Moustapha Safouan était un homme vrai.



## Guy Sapriel

Je n'aime pas les téléconférences, surtout pour un hommage. Je trouve que ça manque de convivialité. Mais Covid oblige. On va y aller...

Excusez-moi si ces mots sont chargés d'émotion à l'évocation de Moustapha Safouan. Dans mon parcours professionnel, comme dans ma vie il aura été quelqu'un de bien important. Il a été présent à toutes les étapes de ma formation d'analyste et même après.

J'ai connu Safouan en 1972 quand j'ai commencé à fréquenter l'EF. Cela fait près de 50 ans. Une longue fréquentation, fructueuse et sur la fin, amicale. Je l'ai rencontré dans le cadre du Contrôle, de l'analyse personnelle, du Jury d'Agrément de l'EF, de la constitution de La Convention Psychanalytique et du jury de la passe de la Convention Psychanalytique quand j'étais le secrétaire de la passe de cette association. Mais au-delà de ça, dans la fin de mon analyse, quand les projections sur l'analyste s'estompent, j'ai vu la générosité qu'il y avait chez cet homme qui acceptait de porter les habits que l'analysant vous attribue, jusqu'à ce qu'il apparaisse que ce sont ceux d'un autre. Sous l'analyste j'ai alors vu un homme d'une grande générosité et aussi d'une grande intelligence.

Je lui dois beaucoup. Bien sûr il y a aussi quelques autres que je n'oublie pas. Je citerai Ginette Raimbault et Jean Clavreul auxquels je dois aussi beaucoup. Mais ici, aujourd'hui c'est un hommage à Moustapha Safouan, donc c'est de ma relation à lui dont je parlerai.

Il était attelé au travail. L'année dernière encore, il avait souhaité que l'on travaille ensemble avec d'autres et avait demandé à Christian Hoffmann d'organiser une rencontre pour travailler où l'on s'était retrouvé comme aujourd'hui : lui, Christian et Marie Jo. Nous n'avons pas eu le temps vraiment de retravailler beaucoup ensemble, le premier confinement nous en a empêché et si nous sommes réunis ce jour pour travailler ensemble, c'est pour lui, en son honneur. Le travail c'était quelque chose pour lui ! Aussi je vais essayer de travailler un peu avec vous, et avec lui aussi, en tentant de ramasser une petite partie de son immense travail. J'ai pensé que je pouvais retracer son rapport, et l'évolution de sa pensée, concernant la question des associations d'analystes, de la formation, de la transmission, du travail entre analystes. Tenter d'ouvrir quelques questions ouvertes à la discussion.

Car comme le disait Christian Hoffmann, celui qui l'a le plus fréquenté ces dernières années, le plus grand hommage que l'on puisse faire à Moustapha Safouan

aujourd'hui c'est que cette réunion soit une réunion de travail.

Donc je vais aborder la question de Safouan et des associations d'analystes. Il a toujours été très attaché à la transmission de la psychanalyse et à la promouvoir. Son leitmotiv était : « comment être utile à la psychanalyse. »

Il s'agit ici d'un témoignage personnel et non pas d'une recension de son œuvre. Pour cela les livres qu'il a écrits sont nombreux et on peut s'y référer. Je voudrais parler de ce que sa fréquentation, son compagnonnage ont eu comme effet et ce que j'ai pu en repérer, de l'évolution de sa pensée par rapport aux institutions et du travail entre analystes quel que soit le niveau des uns et des autres. Car c'est ce travail là qui fait formation, qui fait transmission.

Sa conception des associations d'analystes a subi une longue évolution.

Son parcours, sa réflexion sur le travail entre analystes et la transmission, avaient débuté bien sûr avant que je le connaisse.

Il y a ses propres années de formation. Il avait fait son analyse avec Max Schlumberger, membre de la SPP, et aura effectué un long contrôle avec Lacan. Il sera présent lors de la première scission. Ce que l'on peut dire, c'est qu'à ce moment ses idées sont celles de l'époque : il y avait d'un côté les analystes et de l'autre les analystes en formation. Il y avait l'analyse didactique avec les didacticiens, et le contrôle qui se faisait souvent en groupe et qui était le viatique, validant, pour exercer la psychanalyse.

Ce qui dépeint le plus cette période est l'article de Lacan dans ses *Écrits* : situation de la psychanalyse en 56.

Il s'installe un moment en Égypte ; s'ennuie. Il dira qu'à cette époque, là-bas, il n'avait rien à faire. Il y traduira quand même en arabe de nombreux textes, de Freud bien sûr, mais aussi de La Boétie, Shakespeare ou bien Goethe. Dès qu'il le pourra, il rejoindra la France.

Il participera à la fondation de l'École Freudienne et sera vraiment confronté à la question de la transmission à Strasbourg où il a formé de très nombreux analystes. Sa réflexion sur la formation des analystes et l'institution, il la peaufinera avec l'expérience de la passe que Lacan promet avec sa proposition de 1967.

Il dira qu'à l'époque il avait pris cette proposition avec enthousiasme parce qu'il pensait que cela permettrait d'apprendre à être meilleur analyste. S'engouffre sur la question du devenir analyste et de la formation. De la reconnaissance de l'analyste. Mais il ne repère pas

trop le côté institutionnel que Lacan développe dans sa proposition, en particulier tout ce qui concerne la communauté des AE. Lacan pensait sans doute que la fin de l'analyse devait offrir une suite de travail dans l'Institution analytique par le biais de la passe. Et effectivement, je pense que s'il y a eu un échec de la passe, c'est à ce niveau que cela s'est produit. Il n'y a jamais eu communauté des AE. Ils ne se sont jamais réunis. La psychologie des foules a été la plus forte.

Mais il tient toujours à ce que l'institution reconnaisse et garantisse la formation de l'analyste. Et transmette un enseignement, une formation. Concernant le contrôle, sa pratique est marquée par le respect de la parole du contrôlant.

Mais voilà qu'en 1980, Lacan décide la dissolution de l'École Freudienne de Paris. Moustapha Safouan va se trouver alors, avec d'autres analystes, en particulier Jean Clavreul, à proposer une nouvelle Institution, par une déclaration de 1983 : « *La Convention Psychanalytique.* »

Il insistait beaucoup sur le terme « Convention ». Il s'agissait que des analystes d'accord sur un certain nombre de principes se réunissent. Il s'agissait de se réunir de manière conventionnelle sur un certain nombre de principes. Sans s'étendre particulièrement sur cette Convention, on pourra dire qu'elle était constituée d'un Conseil composé des rédacteurs et signataires de cette Déclaration, qui donnait des avis, mais n'avait aucune fonction de direction. Le principe retenu étant que l'analyste s'autorisait de lui-même, ceux qui se déclaraient en accord avec la déclaration en étaient membres.

La passe devait être une pièce essentielle dans la mesure où, de par leur parcours, ceux qui s'y seraient engagés, seraient amenés à un dire concernant l'institution. Car il ne s'agissait pas de créer une association avec une meilleure organisation que les précédentes, mais d'instituer une société qui soit articulée sur la parole. Il ne s'agissait donc pas d'aménagement mais d'une fondation dont la pierre angulaire serait la parole, la parole vraie, la parole qui circule, qui ne soit pas obérée par le moi idéal, le narcissisme, le déni, la dénégation.

En fait deux organismes étaient prévus : le conseil, qui était une instance chargée d'articuler les orientations analytiques et d'analyser l'expérience. C'était un pari sur la parole.

Le bureau était chargé de l'organisation. Au bout d'un certain temps il est apparu que cette dichotomie n'était pas tenable. Tout acte administratif implique l'analyse, et tout dire du conseil pour l'orientation peut recevoir à tout moment la réponse d'un « cause toujours ! ».

La dualité bureau-conseil ouvrait la voie à tous les désaveux possibles et la question d'un Comité Directeur

est apparue qui élaborerait les questions analytiques et les mettrait en application lui-même.

Et c'est là que la divergence est apparue entre Safouan et Clavreul. Safouan soutenant à l'époque que le dire implique des actes et Clavreul souhaitant pour la Convention Psychanalytique laisser les choses évoluer pour leur propre compte et refusant un rôle de direction.

Il faut dire que Lacan lui-même y semblait tenir, à son Institution. Puisqu'il écrit déjà, lors de la proposition de 67 : cette proposition « *a un rôle directeur dans l'organisation de l'École.* »

Puis l'on sait qu'après la dissolution, il s'empressera de fonder une autre École. À ce point, Clavreul s'éloignera de la Convention Psychanalytique. Plus tard Safouan aussi s'en éloignera, au moment de la création de la Fondation Européenne. Celle-ci n'était au départ qu'une association scientifique, regroupant des analystes, et qui ne s'occupait pas de la formation.

Concernant ce différent théorique, il s'en expliquera plus tard. Lors du décès de Clavreul, il lui rendra hommage et fera un retour sur cette affaire. Il dira que ce différent l'avait mis au travail et que Clavreul était dans le vrai et avait raison. Dans un retournement que l'on voit rarement dans nos milieux analytiques (mais l'honnêteté intellectuelle est caractéristique de Safouan) il reconnaîtra que la position analytique est incompatible avec l'inclusion dans une association. Que le pari sur la parole vient se briser sur la psychologie des foules et des grands groupes. Que la Direction organisationnelle ne sied pas à l'analyse, ni à l'analyste.

Plus question de la reconnaissance de l'analyste, plus question de hiérarchie, plus question d'organiser la formation. Il insiste sur la question de « *l'analyste s'autorise de lui-même... et de quelques autres.* »

Il en tirera les conclusions. Ces dernières positions sur le travail entre analystes sont mentionnées dans la réponse qu'il fait à Christian Hoffmann qui lui demande : « *Qu'est-ce que vous auriez envie de souhaiter à nos amis chinois qui reprennent aujourd'hui l'expérience de l'analyse à leur compte ?* »

En leur souhaitant beaucoup de succès, il insistera sur la tolérance naturelle essentielle entre les membres d'un groupe (ailleurs il parlera d'un esprit de camaraderie). Il leur recommandera de ne pas se regrouper autour d'un moi-idéal et de retenir le principe de : « *L'analyste s'autorise de lui-même... et de quelques autres.* »

Il terminera son adresse de la façon suivante : « *Travailler à promouvoir la psychanalyse dans notre siècle, on ne peut que les remercier.* » Reconnaissance pour qui promeut la psychanalyse dans le monde.

Développer « un esprit de camaraderie ». Chose rare en effet dans nos sociétés où règne le plus souvent la frénésie. La relation fraternelle est-elle la chose la moins bien analysée chez les analystes ? Ou bien le passage de l'analyse personnelle à l'institution, surtout confronté à la psychologie des grands groupes, tend-il à refouler cette question ? À ce point du questionnement, il faut remarquer que ce chemin que nous montre Safouan, beaucoup d'analystes l'on emprunté. Analyse personnelle, institution, éloignement institutionnel et travail juste avec quelques-uns.

Qu'en serait-il exactement ? Lacan avec la création de l'École Freudienne et la passe considérait l'institution

comme une nécessité après la fin de l'analyse. Comme si le travail analytique devait se continuer dans le cadre institutionnel. L'École Freudienne devait être un écrin pour recevoir cette suite : la fin de l'analyse.

Y aurait-il un pas de plus à effectuer ? Comme il y aurait une fin d'analyse, y aurait-il pour l'analyste une fin d'institution ?

Ceci soulève quelques questions : qu'en est-il de l'utilité de l'institution analytique ? Est-elle une étape nécessaire dans le parcours d'un analyste ? Et y a-t-il un moment où elle devient superflue et aliénante ? C'est en tous les cas la question que semble poser le parcours de Moustapha Safouan.

## Patrick Landman

Mes premiers contacts avec Moustapha Safouan ont été difficiles. Ils se situent au début des années quatre-vingt, quelques temps après la dissolution de l'EFP. Jean Clavreul m'avait invité à participer aux dernières réunions préparatoires au lancement de la Convention Psychanalytique. Nous étions une douzaine d'analystes, parmi lesquels les anciens membres du jury d'agrément de l'EFP, pour aborder la phase finale avant la création de la Convention. Safouan, je pense, me considérait comme un jeune arriviste soumis aux ordres de Clavreul.

Une fois la Convention lancée, nos relations sont restées distantes jusqu'au moment où j'ai écrit un texte qui valait candidature au Conseil de la Convention qui était une instance analytique et non administrative.

Je me souviens qu'il m'a accueilli avec un grand sourire et a dit : « *Mon cher Landman vous avez compris : la reconnaissance ça ne se demande pas ça s'arrache* » ; J'ai compris que j'avais gagné sa reconnaissance. Puis, quand je suis devenu président de la Convention Psychanalytique, j'ai

pu observer le tact, la finesse, l'esthétique de Safouan dans l'exercice du pouvoir. Safouan ne recherchait pas le pouvoir, il n'en jouissait pas, il réintroduisait de l'analytique dans les échanges institutionnels. Il déstabilisait le pouvoir par son énonciation. Je me suis mis à lire ses livres et j'ai découvert un grand théoricien de la clinique. J'ai reçu de lui une transmission qui m'habite depuis.

Nos rapports se sont de nouveau distendus quand il s'est brouillé avec Clavreul. Car j'ai choisi de suivre Clavreul pour des bonnes et des mauvaises raisons transférentielles dans son idée de séparer l'analytique de l'administratif dans une association. Puis ils se sont réconciliés, mais entre temps ils avaient quitté la Convention, et moi je suis parti à Espace analytique.

Dernier souvenir, un dîner amical avec lui et sa compagne où j'ai pu échanger avec lui sur l'époque de la Convention Psychanalytique.

Quel grand analyste nous avons perdu !

## Alain Vanier

Nous sommes tous très touchés par la disparition de Moustapha. Catherine et moi, comme vous tous, avons perdu un ami, au sens fort de l'amitié, devenue rare aujourd'hui. Que dire de nos rencontres très fréquentes depuis au moins vingt-cinq ans, de ces dîners si chaleureux au restaurant ou à la maison, avec des amis ou en groupe plus restreint ? Il me revient sa fête d'anniversaire, à la maison, en 2008, dont j'ai retrouvé les photos il y a quelques jours ; l'une d'entre elles figure maintenant sur le site d'Espace. Nous avons organisé cette fête avec Elisabeth Leypold, et elle nous avait dit que Moustapha avait été étonné que tous soient venus pour lui. Il n'y croyait pas, il ne s'y croyait pas.

On sait la place que le travail avait dans sa vie, aussi je me limiterai à évoquer cet aspect-là de Moustapha. Deux points seulement. Tout d'abord l'ouvrage *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre ?*, que nous avons traduit de l'anglais, Catherine Vanier et moi. Or, ce livre n'a pas été reçu, pas entendu dans le « monde arabe » comme il le précise lui-même dans l'introduction à l'édition anglaise. Mais il faut bien dire il n'a pas été mieux accueilli, pas mieux entendu en France où il avait ajouté à cette édition un dernier chapitre auquel Elisabeth Leypold a contribué. Ce dernier chapitre avait provoqué des réactions assez vives, et, en le relisant, je me rends compte qu'il a été une fois de plus mal compris. L'enjeu du livre, la politique de l'écriture, où Moustapha voulait redonner leur place aux langues vernaculaires et à leurs écritures, c'est-à-dire à ce qui a fonctionné comme langue maternelle pour chacun, la langue comme dépôt de l'histoire et de la culture de chacun des pays du « monde arabe » me semble tout à fait d'actualité, et pas simplement pour le « monde arabe ». Il faut d'ailleurs préciser que ce terme « monde arabe », c'est pourquoi je le mets entre guillemets, Moustapha Safouan le récusait. Le « monde arabe » du titre du livre est un choix de l'éditeur, en anglais le titre disait « les Arabes » (*Why are the Arabs not free ?*). De même lorsqu'il s'était agi de créer un *Groupe pour la Psychanalyse dans le Monde arabe* – le premier nom qui avait été proposé – il avait mis son veto à cette dénomination. Le groupe s'est alors appelé *Groupe arabophone pour la Psychanalyse*, ce qui lui semblait aussi problématique à cause de l'unité « arabophone ». Maintenant, de façon, me semble-t-il, plus en accord avec ses positions, il se nomme *Groupe pour la Psychanalyse au Maghreb et au Moyen-Orient*. Pas d'unité du monde arabe, c'est pourquoi il avait d'ailleurs traduit *Othello* en égyptien. Ainsi politique de l'écriture, politique de la langue, sont des questions cruciales dans

son œuvre. On le percevait jusque dans sa fréquentation. Un style dans la conversation, des formules magnifiques, percutantes, parfois radicales, mais aussi dans son souci de l'écriture qui le conduisait à se faire aider par François Wahl, Thierry Marchaisse, Elisabeth Leypold, etc.

Quand ai-je entendu parler pour la première fois de Moustapha Safouan ? À mon arrivée à l'École freudienne de Paris, me semble-t-il, ce qui m'a conduit à lire *Le Structuralisme en psychanalyse*, les *Études sur l'Œdipe*, comme le faisaient tous les petits souliers qui fréquentaient l'École dans les années 1970. Ils appartenaient à ces quelques textes qui nous ouvraient des portes dans l'enseignement si difficile de Lacan. Car bien que fréquentant le séminaire, je dois dire que, sans ces ouvertures, je n'aurais guère avancé. Mais il y a un autre rapport à son travail, bien avant de le connaître, qui concerne l'institution psychanalytique. Dans les années 80, peu après la fondation du Centre de Formation et de Recherches psychanalytiques (CFRP), l'association s'est assez rapidement trouvée dans une impasse concernant le fonctionnement, les nominations, etc. Les Mannoni ne croyaient pas aux institutions, ni aux dispositifs. Du coup, ils avaient adopté les statuts standards que l'administration suggère aux associations de la loi de 1901. On pourrait à ce propos évoquer la fondation de l'École de Bonneuil par Maud Mannoni, lieu-dit d'antipsychiatrie, à entendre comme voulant, certes, subvertir l'institution psychiatrique, mais plus radicalement instaurer un lieu de passage qu'elle nommait lieu de « thérapie négative ». Les Mannoni ne croyaient pas aux solutions qui pourraient permettre d'éviter les impasses de la psychologie des foules telles qu'elles se manifestaient imparablement dans toutes les institutions. C'est ce qui avait conduit à la notion d'« institution éclatée » pour Bonneuil. Mais, en même temps, ils pensaient qu'un analyste ne peut pas travailler seul sans le travail d'un collectif, les échanges avec ses pairs. Elle était « un mal nécessaire », disaient-ils. Ils ne voulaient pas reprendre les dispositifs en cours à l'École freudienne de Paris, c'était sans doute à la fois un effet de l'époque, mais aussi une des lectures possibles de l'« échec de la Passe », tout comme de la dissolution. Or, très rapidement, nous nous sommes trouvés confrontés aux difficultés mentionnées plus haut. Deux collègues, Christiane Bardet-Giraudon et Jacques Sédat, furent alors chargés de mener une enquête auprès des membres du CFRP pour leur demander comment ils envisageaient leur institution. Au terme de cette enquête, je fus chargé de rédiger des

propositions de statuts qui seraient ensuite débattues. Je dois dire que l'enquête ne donnait pas beaucoup de pistes, j'étais jeune et je me trouvais confronté à une question qui ne m'avait guère préoccupé jusque là. Puisque les dispositifs de l'EFP étaient exclus, je me suis tourné alors vers ce qui avait été inventé ici ou là dans la communauté analytique comme dispositif répondant à cette tâche si difficile et délicate : la garantie à donner à une formation psychanalytique, l'organisation des échanges de travail entre collègues. J'ai rencontré des membres du IV<sup>e</sup> Groupe, les Silvestre, pour m'éclairer sur leurs dispositifs, en particulier l'Analyse Quatrième, puis je me suis saisi du livre qui venait de paraître de Moustapha Safouan : *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*. Ce livre, me semble-t-il, est toujours actuel car il pointe, il interroge d'une façon très aigüe les impasses imparables des sociétés analytiques. Mais à la fin de l'ouvrage, Moustapha Safouan proposait très rapidement quelques principes à mettre en œuvre pour tout projet d'institutionnalisation analytique. Et c'est sur ces principes que je me suis appuyé à l'époque. Je me permettrai de les citer *in extenso* :

« 1. Un principe qui exclut que cet effort soit caprice : ne pas ériger en règle universelle ce qu'on ne peut pas démontrer – ce qui ne veut pas dire que tout ce qui se démontre devient automatiquement une règle universelle.

2. Un principe qui met cet effort à l'abri de la méconnaissance : ne pas écarter les "règles descriptives" au profit des "règles normatives".

3. Un principe où s'affirme l'autonomie des analystes : écarter toute forme institutionnelle qui prétendrait donner corps à l'Autre-tiers.

4. Un principe de critique interne et externe : quiconque exerce une fonction s'engage du même coup à faire partie d'un collège ayant pour but d'analyser l'expérience commune de cette même fonction.

5. Un principe qui pare à l'inflation administrative : rien ne doit être entrepris dont l'initiative ne vienne des analystes eux-mêmes. »

Moustapha Safouan ajoutait que si ces règles lui paraissent nécessaires, elles ne sont pas pour autant suffisantes : « *Leur adoption n'assure pas le succès* ». Il ajoute que ce qui est décisif tient aux « *responsabilités que (chacun) prendra vis-à-vis de l'institution* ». De là, nous avons choisi de séparer au mieux un axe administratif à qui revient d'organiser les possibilités de travail, d'un axe scientifique, analytique où l'initiative revient à quiconque appartient à l'institution. Ainsi la création d'un séminaire des membres, autonome, où, entre autres, chacun de ceux qui occupent des fonctions dans l'institution vient rendre compte d'un point de vue analytique de son expérience, où viennent également rendre compte, au-delà du cas, les jurys d'association tout aussi autonomes, tout comme la possibilité laissée à tout un chacun de faire un séminaire, d'organiser un colloque, etc. à la condition, là aussi, d'en rendre compte devant les collègues. Espace Analytique aujourd'hui, trente-six ans plus tard, fonctionne toujours sur ces mêmes principes.

En me conviant à cet hommage, Christian Hoffmann m'a conduit à cette relecture, et me donne, ainsi, l'occasion de reconnaître notre dette au travail de Moustapha Safouan. Ce n'est sans doute pas tout à fait un hasard de penser qu'il accepta, après l'échec de ses aventures institutionnelles antérieures, d'être membre d'honneur d'Espace Analytique. Ces principes sont toujours à l'œuvre, et comme toute institution, nous ne cessons pas d'y résister mais aussi d'y revenir. Il me faudrait aussi mentionner tous ces propos, ces réflexions au cours de ces moments informels que furent nos très nombreuses rencontres, ces paroles qui ne laissaient non seulement jamais indifférent mais qui vous remaniaient, pour dire à quel point l'absence de Moustapha va compter.

## Roland Chemama

Nous ne pouvons certainement pas, dans le temps qui nous est imparti, dire tout ce que Moustapha Safouan a apporté à la psychanalyse. Cela viendra plus tard, et dans un autre cadre. Aujourd'hui, je souhaite surtout dire quelque chose de ce que la rencontre de l'œuvre, dans un premier temps, et ensuite, bien après, celle de l'homme, m'ont apporté personnellement. Il me semble qu'à travers cela je vais pouvoir dire quelque chose de Moustapha Safouan comme psychanalyste, et sans doute aussi quelque chose de ce que nous pouvons attendre de la publication de ses œuvres complètes.

Au début de l'année 1971 j'ai commencé une analyse, sans la moindre visée didactique. Je n'étais pas totalement ignorant concernant Lacan et quelques uns de ceux qui l'avaient suivi. Pourtant le début de ma cure, qui s'est faite avec un psychanalyste lacanien, un praticien et un théoricien dont je continue à penser le plus grand bien, a commencé par m'étonner. Même si j'essayais, tant bien que mal, de lire Lacan, l'idée que je me faisais de ce que c'est qu'une cure était sans doute liée à ce que j'avais cru comprendre à travers la lecture de quelques textes de Freud, en particulier les articles réunis sous le titre *La Technique psychanalytique*. Je m'attendais donc à ce qu'on me propose des interprétations, qui auraient révélé le sens caché de mes paroles ou de mes rêves.

Ce n'était pas le cas et ça me posait vraiment question. Or je dois dire que ce n'est pas la lecture de Lacan, que je n'avais peut-être pas prise par le bon bout, qui a pu, à ce moment-là, m'aider vraiment. En revanche, il était paru, trois ans plus tôt, un livre collectif sur le structuralisme, Moustapha Safouan avait écrit, pour cette publication, la partie consacrée à la psychanalyse, et c'est ce texte qui m'a permis d'y voir plus clair. Comme il l'a souvent fait, Safouan se servait, pour évoquer la psychanalyse, de références à la poésie. Par exemple, ces quelques vers de Verlaine, qui depuis me sont toujours restés en mémoire. C'est extrait du poème « Colombine » :

*L'implacable enfant  
Preste et relevant  
Ses jupes  
La rose au chapeau  
Conduit son troupeau  
De dupes ?*

Safouan avait choisi ce poème qui était commenté par un auteur nommé Henri Morier, dans son *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*. Disons, pour faire vite, que cet auteur présente ce qu'il appelle une « allusion » (relevant ses jupes), comme s'il ne s'agissait que de

signifier autre chose (montrer ses jambes), comme s'il ne s'agissait que de désigner par C (relevant ses jupes), ce qui à proprement parler s'appelle B (laissant voir ses jambes). Or C, montre Safouan, ne signifie pas B mais le refoulement de B, et à partir de là, la production d'une signification nouvelle, à savoir que c'est sans le viser spécialement que « *l'implacable enfant (...) conduit son troupeau de dupes* ». C'est, dit en effet Safouan, « *du fond de son indifférence quant à chacun, voire de sa nescience, qu'ils sont tous par elle conduits.* »

Alors lire ça, cela me permit de ne plus chercher ce que signifiait, par exemple, tel fragment de rêve. Cela me permit d'entendre plutôt quelque chose des déplacements que le rêve organise, les déplacements, par exemple, entre les restes diurnes et le rêve manifeste, ces déplacements qui portent en eux quelque chose du désir inconscient qui y circule.

Maintenant, puisque j'en suis à dire que Safouan m'a fait entendre quelque chose à la nature du rêve, quelque chose qui a accompagné l'expérience que je faisais de la parole dans la cure, je citerai rapidement son deuxième livre, les *Études sur l'Œdipe*, qui a été non moins important pour moi. Je citerai en particulier le texte qui s'appelle « Langage et satisfaction ou de l'interprétation ». Là aussi Safouan critique la conception réductrice de l'interprétation qui, à partir d'un terme, consisterait à révéler son sens caché.

Cela peut être, par exemple, à propos d'un rêve rapporté par Freud, l'interprétation qui, lorsqu'il est question d'auberge, irait bien vite à dire que cette auberge, finalement, c'est un sein. Or, outre qu'on peut dire plutôt, comme dans l'exemple précédent, que ce qui compte c'est la substitution d'un signifiant à un autre, la métaphore, qui produit un effet de sens, Safouan relève que dans le texte du rêve manifeste l'auberge est censée se trouver dans la rue X, ce qui, dit le rêve, est inexact. Dès lors, à l'analysant trop pressé d'affirmer que l'auberge de son rêve est en réalité un sein, il conviendrait de faire remarquer qu'il s'agit d'une auberge, oui, « mais comme il n'en existe pas en réalité ».

Je dois dire que les deux pages que Safouan consacre à l'analyse de ce rêve m'ont beaucoup éclairé quant au statut de l'objet pour la psychanalyse, beaucoup plus en tout cas que ne firent par la suite nos ritournelles habituelles sur l'objet perdu, beaucoup plus même que nos élaborations théoriques et topologiques sur l'objet a. Et j'ajouterai que depuis ces deux premiers livres que je cite, je n'ai pas cessé, dans mes lectures de Safouan, de

donner la première place à ce qu'il nous indique quant à la pratique analytique, à ces indications si souvent appuyées sur une attention précise à la langue, prise surtout à partir de la fonction poétique, puisque c'est la fonction poétique qui éclaire au mieux notre pratique.

Je pourrais, bien entendu, solliciter bien d'autres références, par exemple dans ce texte sur l'interprétation ce qu'il dit à propos du proverbe, puisque c'est à partir de ça que j'ai écrit un de mes premiers articles psychanalytiques. Mais est-ce bien nécessaire ? Les textes que j'ai cités, déjà, montrent suffisamment que Safouan était vraiment, profondément, intimement, un psychanalyste, ce qui est moins courant qu'on ne le croit parfois.

Je ne peux cependant pas en rester là. Il est nécessaire aussi pour moi d'évoquer ma rencontre de cet analyste précisément, cet analyste en personne, aussi bien dans le cadre de réunions de travail, que dans celui d'échanges que je dirais volontiers amicaux, autour d'un repas par exemple. J'insiste sur la dimension amicale parce que j'ai

été étonné, parfois, qu'il puisse à ce point faire oublier que par rapport à lui je n'étais qu'un apprenti.

Un des temps forts de nos relations, au début des années 2000, s'est développé lors de nombreuses réunions que nous tenions, en petit groupe, pour préparer le deuxième tome de *Lacanianana*. C'est là aussi que j'ai pu apprécier la façon dont il intervenait dans nos dialogues, parce qu'il savait ne jamais se mettre à la place d'un maître qui ferait travailler des disciples.

Loin de prétendre avoir une réponse aux questions que nous nous posions, et ces questions, concernant les séminaires de Lacan, étaient nombreuses, loin donc de prétendre répondre, il savait changer de terrain, il savait nous amener à nous déplacer du point qui faisait pour nous difficulté. Et là encore, je crois bien que ce que je percevais était une fois de plus un style d'analyste, un style dont je pense qu'il nous a transmis quelque chose, ce dont je ne manque pas de le remercier aujourd'hui qu'il nous a quitté, comme je l'ai fait, peut-être trop rarement, quand il était vivant.



## Joel Birman

### Réception au Brésil de l'œuvre de Moustapha Safouan

D'abord, je voudrais rappeler que, pour moi, Moustapha Safouan a toujours été un maître depuis le début de mes études de psychanalyse. Je l'ai déjà lu avant de le connaître personnellement, dans les années 90, par les publications de ses livres en langue française, lorsqu'il était encore méconnu au Brésil. Même les dernières années, lorsque je l'ai rencontré, à plusieurs reprises, avec mon ami Christian Hoffmann, de façon informelle, il a toujours été un maître pour moi.

Ensuite, il faut rappeler que j'ai connu personnellement Moustapha Safouan en 1994, à Paris, dans son cabinet de consultation, lorsque je suis allé faire le post-doctorat de psychanalyse et psychopathologie fondamentale à l'Université Paris Diderot, sous la direction de Pierre Fedida, entre 1994 et 1996. J'ai fixé un rendez-vous avec lui par la médiation d'un ami français, un anthropologue social, qui a beaucoup travaillé en Amazonie et qui avait établi un transfert de travail avec Safouan, pour penser les rapports entre la psychanalyse, l'anthropologie et la politique par le biais de Freud et de Lacan. J'ai également travaillé cette question à partir de la sublimation, ce qui était d'ailleurs mon projet de recherche de post-doctorat. Ainsi, dans ce contexte, j'ai envoyé un petit article que j'avais écrit à Safouan et qui a été publié dans une revue française de psychanalyse. On peut dire que Safouan a été très réceptif et gentil avec moi, en énonçant plusieurs suggestions très importantes pour problématiser mon article, de façon à l'enrichir.

Je connaissais Safouan déjà par ses ouvrages publiés en français depuis la fin des années 60, avec la publication de *Le Structuralisme en psychanalyse*<sup>(1)</sup>. Ainsi, à l'exception de son ouvrage sur le structuralisme qui a été publié en 1970 au Brésil<sup>(2)</sup>, dans une petite édition sur le structuralisme, les

autres ouvrages de Safouan ont été publiés en portugais seulement à la fin des années 70, avec la traduction des *Études sur l'Œdipe*<sup>(3)</sup>, par une importante maison d'édition à Rio de Janeiro<sup>(4)</sup>. Dès lors, d'autres ouvrages de Safouan ont été publiés en portugais, à savoir, *L'Échec du principe du plaisir*<sup>(5)</sup>, en 1983<sup>(6)</sup>, et *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*<sup>(7)</sup>, en 1999<sup>(8)</sup>.

Après les années 1996, plusieurs autres ouvrages de Safouan ont été publiés, à savoir, *Malaise dans la psychanalyse*<sup>(9)</sup>, en 1996<sup>(10)</sup>, *La Clinique lacanienne*<sup>(11)</sup>, en 2000, et *Lacanianas – Les Séminaires de Jacques Lacan* en 2005<sup>(12)</sup>, ainsi que le livre avec Christian Hoffmann<sup>(13)</sup>, en 2016.

Les traductions des ouvrages de Safouan en portugais ont été faites après les voyages de Safouan au Brésil, soit à São Paulo, à Rio de Janeiro, à Campinas et à Salvador, à la fin des années 70, où il a fait plusieurs cours et des conférences dans des institutions lacaniennes au Brésil. En effet, c'était déjà le début du mouvement lacanien au Brésil, qui a réaménagé le champ psychanalytique du Brésil, qui était jusque là sous l'hégémonie de l'IPA.

Ce que j'ai retenu de très important pour moi lors de ma première rencontre avec Safouan à Paris, a été l'indépendance de son esprit à l'égard du mouvement psychanalytique et même du mouvement lacanien de cette époque, qui était déjà divisé en plusieurs institutions. En effet, il ne s'inscrivait pas dans ces institutions et il était très critique envers toutes les institutions psychanalytiques.

Cette autonomie remarquable d'esprit de Safouan associée à la rigueur de son travail intellectuel ont toujours été un motif d'admiration pour moi.

(1) Safouan, M., *Le Structuralisme et psychanalyse*, Paris, Seuil, 1980.

(2) Safouan, M., *Estruturalismo e psicanálise*, São Paulo, Cultrix, 1970.

(3) Safouan, M., *Études sur l'Œdipe*, Paris, Seuil, 1974.

(4) Safouan, M., *Estudos sobre o Édipo*, Rio de Janeiro, Zahar, 1979.

(5) Safouan, M., *L'Échec du principe de plaisir*, Paris, Seuil, 1979.

(6) Safouan, M., *O fracasso do principio do prazer*, Campinas, Papyrus, 1983.

(7) Safouan, M., *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Paris, Seuil, 1983.

(8) Safouan, M., *Jacques Lacan e A formação dos analistas*, Rio de Janeiro, Zahar, 1999.

(9) Safouan, M., Julien, Ph., Hoffmann, Ch., *Malaise dans la psychanalyse*, Paris, Arcante, 1995.

(10) Safouan, M., Julien, Ph., Hoffmann, Ch., *Mal estar na psicanálise*, Campinas, Papyrus, 1996.

(11) Safouan, M., *A clinica lacaniana*, Rio de Janeiro, Companhia de Freud, 2000.

(12) Safouan, M., *Lacanianas*, Rio de Janeiro, Companhia de Freud, 2005, Vol. I e II.

(13) Safouan, M., Hoffmann, Ch., *O desejo das mutações familiares e sociais* São Paulo, Langage, 2016.

## Luigi Burzotta

### Mes années avec Moustapha Safouan

J'ai rencontré pour la première fois Moustapha Safouan en 1982, l'année de mon entrée à l'Association psychanalytique la Chose Freudienne dirigée par Muriel Drazien, une élève de Lacan qui avait fait avec lui une analyse de contrôle et qui l'invitait chaque année à apporter sa précieuse contribution à l'activité du Laboratoire ; mais en tant que lecteur assidu de Lacan j'avais déjà lu ses livres sur l'Œdipe, la sexualité féminine et le structuralisme.

Intellectuel de culture très étendue, clair et précis dans ses analyses, Safouan considérait Lacan comme « *le continuateur le plus authentique de l'œuvre de Freud* », reconnaissant à l'enseignement de son maître le caractère d'apport d'un tournant innovant dans la recherche psychanalytique.

Toutefois, ce serait une erreur de considérer l'œuvre de Safouan comme une illustration de la doctrine de Lacan au sens d'une réduction aux fins de la compréhension ou d'une simplification, car en mettant en évidence ses coordonnées fondamentales, il donnait une lecture originale de son enseignement, non sans y apporter à son tour sa contribution personnelle.

Pendant toutes les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, j'ai eu ainsi l'occasion de suivre personnellement les conférences qu'il venait faire ponctuellement en Italie, à Rome, au Laboratoire de la Chose freudienne, mais aussi à Naples au Centre Lacanien de Paola Carola.

Au mois de novembre 1991, Moustapha Safouan venait à Rome pour donner sa contribution au Congrès international dit « Lacan en Italie », projet ambitieux qui – faisant écho à la formation (le 16 juin) dans la même période de la Fondation Européenne pour la Psychanalyse – avait bénéficié de l'affluence massive du monde lacanien européen. Les occasions de rencontrer Moustapha Safouan étaient devenues toujours plus fréquentes au cours du temps car il répondait présent aux colloques internationaux organisés à Rome par la Direction de la Chose freudienne dont je faisais partie (*Du corps au Corps*, 1995 ; *La psychanalyse est-elle une thérapie efficace ?*, 1997 ; *L'Autre et la psychose*, 1999), toutefois, face à cet illustre et estimé psychanalyste au port distingué et détaché, j'avais toujours gardé une retenue respectueuse sans jamais chercher à m'en approcher de manière familière.

En 1998, au Congrès de Berlin de la Fondation Européenne pour la Psychanalyse, j'ai été amené à

faire partie du Secrétariat international qui était alors composé, en alternance tous les deux ans, par deux des quatre fondateurs : Claude Dumézil, Charles Melman, Gérard Pommier et Moustapha Safouan.

L'année suivante, après une réunion du Secrétariat international à Paris dédiée à l'organisation du Congrès de Marseille en 2000 durant laquelle le projet de réaliser deux Journées d'Études à Mazara del Vallo à l'automne 2001 fut approuvé, au moment où, au terme d'un déjeuner convivial, je partais en livrant mon intention de me rendre dans quelques commerces de gravures, Moustapha Safouan me prit cordialement par la main et proposa de me guider dans le centre de Paris pour visiter quelques ateliers spécialisés dans ce domaine qu'il connaissait.

Cet après-midi là, l'échange amical qui allait caractériser pendant plus de vingt ans notre conversation, commença ; car durant cette promenade, mon nouvel ami me demanda si je pouvais lui trouver un logement en location dans le lieu retenu pour le Colloque de la FEPP en Sicile.

Après une première installation dans l'Hôtel Hopps de Mazara del Vallo où se déroulèrent, au mois de novembre 2001, les Journées d'études de la FEPP, Psychanalyse et Culture aujourd'hui, nous avons trouvé pour l'année suivante, à deux pas de ma résidence estivale, sur la promenade de bord de mer Fata Morgana, une villa en location où Safouan ne put séjourner que pendant deux ans.

L'année suivante, grâce à un sort favorable, c'est dans la villa pour deux familles et à deux niveaux, dont j'occupais le rez-de-chaussée avec ma famille, qu'un appartement se libéra au premier étage.

Dès lors, l'étage de notre résidence d'été ne serait plus occupé par un étranger mais par un ami. La villa dispose de deux entrées avec deux petites allées indépendantes conduisant aux appartements du rez-de-chaussée et du premier étage, chacun avec son jardin, répartition qui permet à chaque unité de vivre, en observant la réserve nécessaire, dans la plus grande discrétion. J'avais ouvert un passage dans le petit mur qui séparait nos deux terrasses en vis-à-vis de la mer, passage muni d'une grille qui est restée ouverte tant que Safouan a continué à louer son appartement.

Il suffisait de passer cette petite grille pour rejoindre l'occupant du premier étage et vice et versa pour

permettre à ce dernier de s'unir aux amis du rez-de-chaussée. L'après-midi, quand mon voisin n'avait pas d'invité, je me rendais souvent chez lui pour passer quelques heures à converser dans son grand salon avec deux verres pleins à ras bord de whisky avec glaçons.

Nos conversations plaisantes finissaient sans intention aucune sur la clinique et la théorie psychanalytique et souvent, sur le thème dont mon interlocuteur s'occupait à ce moment-là car celui-ci, dans son *otium*, n'arrêtait jamais d'étudier et d'écrire, sans distinguer le jour et la nuit, persévérant de la sorte, étendu sur un lit jusqu'à ce que le livre ou le crayon lui tombent des mains jusqu'au sommeil ; de sorte que mes visites constituaient une pause de détente sereine qu'il appréciait beaucoup tout en ayant leur volte-face de réflexion créative. En fait, parfois notre dialogue se concluait sur la construction d'une phrase dans laquelle il avait, lui, enfin trouvé la façon de tirer au clair une question gardée en suspens, donnant finalement une forme improvisée à ce dont nous parlions, dans une combinatoire de paroles heureuse et synthétique. Je retrouvais ensuite régulièrement ses formulations dans le livre en cours qui serait publié.

La période du séjour de Safouan à Mazara aura été une des plus fécondes de sa production d'essayiste.

Pendant ce temps, la Fondation Européenne pour la Psychanalyse traversait une période de crise et, lors d'une première réunion tenue à Bruxelles au printemps 2003, on avait aussi pensé à la possibilité de la dissoudre. La solution trouvée par Moustapha Safouan fut celle de donner à la FEPP une vraie structure associative avec une présidence élue. C'est ainsi que Charles Melman proposa quasiment par défi à Moustapha Safouan d'assumer lui-même la première présidence. Sur ces mots, Safouan accepta comme par jeu et à l'encontre de ses propres principes.

Dans une réunion élargie du Secrétariat international, tenue à Bruxelles au mois de septembre de la même année 2003, il fut décidé de donner à la FEPP, dès le dépôt des statuts à Rome, le fonctionnement d'une Association.

Le 14 mai 2004, dans l'office du notaire à Rome où les statuts étaient conservés, s'est réunie l'assemblée des membres de la FEPP qui avaient répondu à l'appel d'une convocation régulière pour modifier les statuts et ratifier la composition du nouveau conseil de l'association, appelé Bureau : Moustafa Safouan, Président, Luigi Burzotta et Claude Dumézil, Vice-Président, Virginia Hasenbalg, Trésorière, Juan Bauzá, Secrétaire scientifique.

Le passage à la nouvelle organisation est illustré par Moustapha Safouan dans le Préambule publié dans l'annuaire 2005 avec les nouveaux statuts, où il donnait les raisons du nouveau fonctionnement en précisant que :

« *La Fondation Européenne pour la Psychanalyse n'est pas une institution psychanalytique au sens où, telle institution se donne comme objectif prioritaire la formation des analystes mais est telle qu'elle a pour objet de permettre aux psychanalystes ainsi qu'aux hommes et femmes de lettres qui se réfèrent aux enseignements de Freud et Lacan, de faire connaître, discuter collégalement et élaborer leurs productions.* »

L'expérience de Safouan comme Président de la FEPP se termina avant l'heure en raison d'un accident grave subi à Mazara où il fut renversé par une moto sur le bord de mer devant la grille de sa villa ; accident dont il se remit après quelques mois mais qui lui interdit de participer au Congrès qu'il avait voulu et programmé pour le mois de novembre de l'année 2005 à Padoue, « La Psychanalyse et la Science ». Les actes de ce congrès ont été publiés ensuite par mes soins dans une édition bilingue chez F. Angeli, éditeur.

Dès l'été de l'année suivante, il était de nouveau à Mazara où il reprit son style de vie en intensifiant ses activités d'études et d'écriture.

*Pourquoi le monde arabe n'est pas libre*, Denoël 2008, est le premier livre médité et réélaboré durant son séjour à Mazara. Depuis longtemps il avait une ébauche manuscrite de ce livre et il la conservait à part dans l'attente d'une traduction en anglais car il me répétait que c'était seulement à cette condition que le livre aurait pu être diffusé et lu dans les milieux culturels égyptien et arabe. Ceux qui ont pu mettre en regard le texte original en anglais avec la traduction en français de ce livre, ont trouvé beaucoup plus résolue, d'un point de vue linguistique, l'écriture originelle en anglais.

Au mois de mai 2009, deux journées d'études de la FEPP eurent lieu à Mazara del Vallo autour des thèmes de ce livre : le sujet et les langues entre sacré et profane. Lui cependant, travaillait déjà avec zèle à un texte auquel il tenait beaucoup, s'inspirant aussi du comportement de ma nièce dans ses rapports au père qu'il pouvait observer, attentif et curieux, durant son séjour d'été : *Le Langage ordinaire et la différence sexuelle*, qui sera publié en 2009.

Le livre de longue haleine, qu'on peut toutefois considérer comme ce qu'il a laissé de fondamental pour l'étude de la psychanalyse et la compréhension des apories et contradictions propres au mouvement psychanalytique est publié en 2013. Il s'agit d'un projet qu'il avait en chantier et que l'ami Alain Vanier a eu le mérite de l'avoir encouragé à construire, en l'invitant à tenir, trois années de suite, des séries de conférences au siège d'Espace Analytique et qui ont débouché sur l'œuvre *La Psychanalyse. Science, thérapie – et cause*, Thierry Marchaisse. Le titre synthétise de manière fulgurante le contenu substantiel de l'œuvre. Ce qui est à la racine de la psychanalyse et en justifie le dispositif bizarre,

implique que le principe radicalement subversif qui cause la psychanalyse, ne peut qu'être en contradiction avec toute tentative de l'organiser dans un mouvement associatif ou un système institutionnel.

C'est en cela sans doute que doit être recherchée la raison qui rendait Moustafa Safouan réfractaire à toute espèce d'implication institutionnelle dans ce que l'on appelle aujourd'hui la saga lacanienne, quoiqu'il ne pouvait pas ne pas se laisser impliquer de manière permanente, par son maître, dans le jury de la passe.

Passé ses quatre-vingt-dix ans, Moustapha Safouan me disait commencer à sentir le poids de son âge avancé, me confiant, chaque année passant, qu'il n'aurait jamais cru pouvoir rejoindre un tel âge ; je constatais cependant que son esprit était encore le même que dix ans avant quand il avait été ravi par la cité qui l'accueillait et qu'il rejoignait périodiquement, pas seulement pendant les longues vacances d'été mais aussi pour des séjours plus brefs en hiver et au printemps.

Il niait même avoir déclaré au début, ce qui était devenu un lieu commun dans le cercle des amis de Mazara, que la cité de Mazara del Vallo l'avait capturé car elle lui avait semblé, en plus petit, son Alexandrie d'Égypte, mais sans les contradictions de sa cité natale.

Évidemment, ce refus traduisait qu'il avait bien compris ma réponse amicale, la fois où il avait formulé avec un sourire que je ne saurais décrire, les épaules

abandonnées sur l'abside antique arabo-normande de la cathédrale, la demande de vouloir mourir à Mazara ; je lui disais qu'il n'était certainement pas possible de chercher dans cette cité sicilienne ce qu'il n'avait jamais trouvé dans son Alexandrie.

Lorsqu'il ne loua plus l'appartement, il revint plus d'une fois à Mazara, dans un hôtel avec vue sur mer, pour de brèves vacances qui coïncidaient pendant un arc de temps avec les miennes et celles de Bianca, mon épouse. Dans ces occasions, il me parlait des livres qu'il écrivait tel que *Regard sur la civilisation œdipienne*, Hermann 2015, dont il vint parler à Rome dans les locaux du siège du Laboratoire freudien, de même qu'il évoquait un quelque chose d'une recherche qui l'impliquait dans le champ de la science et qui donna vie au livre *Le Puits de la vérité*, Hermann 2017, un panorama raisonné des avancées théoriques scientifiques du XX<sup>e</sup> siècle, confronté au savoir psychanalytique dans son rapport à la vérité, dont je présidais avec plaisir la présentation pour le compte de la FEPP à Paris en 2018.

Enfin je ne peux passer sous silence son dernier livre dont les thèmes avaient été depuis longtemps entre nous objet de discussions animées et vives, *La Civilisation post-œdipienne*, Hermann 2018.

Pour finir je rapporte les mots qu'il a voulu me dédier dans l'exemplaire de son dernier livre reçu en cadeau : « À Luigi avec mon amitié que j'ai beau vieillir mais qui, elle, reste jeune. » Moustafa

## Claus-Dieter Rath

### En souvenir de Moustapha Safouan

En mars 1991, j'ai rencontré Moustapha Safouan pour la première fois. C'était lors d'un week-end pendant lequel je m'étais rendu de Berlin à Strasbourg pour mon analyse de contrôle ; il y donnait ce jour-là une conférence à la Bibliothèque de recherche freudienne et lacanienne. À ma surprise, celle-ci portait, entre autres, sur la délégation, la délégation de pouvoir en se référant à un texte de Pierre Bourdieu<sup>(1)</sup>.

Le pouvoir se référait ici aux questions posées par la représentation d'un enseignement par ses représentants, questions qui touchaient à la détermination de la fin d'une analyse, à l'autorisation de pratiquer l'analyse etc. Safouan n'abordait pas ces questions de manière sociologique, mais plutôt en établissant que le savoir psychanalytique ne se totalise pas, qu'il n'est ni quelque chose de fermé (ou totalisable), ni un « *champ de jouissance* », mais un « *champ de travail* ». Il affirmait que : « *La croyance est l'âme de l'existence sociale, comme la délégation est l'archétype de tout pouvoir.* »

Or lui-même avait été délégué (au temps de la Société Française de Psychanalyse) pendant les 15 années (à partir de 1959) au cours desquelles il travaillait à Strasbourg trois jours par semaine.

Le sujet de la délégation caractérisait également son attitude envers Lacan. Pas tant le Lacan qu'il rencontrait pour l'analyse de contrôle que celui qui se produisait devant son public, ses élèves, surtout à partir de 1964, date de la fondation de l'École Freudienne de Paris.

Si Safouan admirait Lacan, son horizon analytique était bien plus large et il s'intéressait aux autres analystes qu'ils soient contemporains de Freud ou actuels. Safouan ne disait pas que Lacan était un génie, mais il montrait ce qu'était le génie de Lacan, en quoi consistait le génie de Lacan.

Le travail de Safouan témoigne de ce que signifie être un psychanalyste lacanien sans avoir à prendre la position d'un représentant ou d'un adjoint lacanien. Il travaillait avec la contribution lacanienne aux enseignements de Freud et, ce faisant, la problématisait tout naturellement.

De sa formation philosophique et d'autres études, il n'a pas fabriqué une psychanalyse « philosophique », mais il a utilisé la logique, l'anthropologie et la linguistique

pour son travail psychanalytique. Sa formation a aiguisé les sens des relations logiques, comme dans le travail de Freud sur le déchiffrement du récit du rêve (rêve manifeste vs. rêve latent) et sa grammaire des destins de la pulsion.

Le langage, la langue et la parole constituant son champ principal d'étude (déjà à l'époque de l'université), il était tout naturel pour lui de travailler de manière interdisciplinaire, comme l'avaient suggéré Freud et aussi Lacan.

Il m'avait parlé du projet d'une revue dans laquelle des psychanalystes, des anthropologues et des linguistes examineraient des textes afin de travailler sur les problèmes communs et d'affiner les concepts. (Les deux volumes *Lacanianana*, qui traitent de l'ensemble des séminaires de Lacan, s'inscrivent dans cette démarche.)

À l'âge de 70 ans, il a fondé la Fondation européenne pour la psychanalyse avec Claude Dumézil, Charles Melman et Gérard Pommier. Dans une situation de fragmentation des groupes lacaniens, ce cartel d'anciens de l'EFP a réuni des analystes de plusieurs pays européens et de différents groupes, lors d'une réunion à Paris en 1991, afin de créer une société de membres inscrits en leur nom propre qui voulaient échanger entre eux, et non une confédération d'associations.

Quelques semaines après ma première rencontre avec Safouan à Strasbourg, ma collègue berlinoise Jutta Prasse et moi-même – à l'initiative d'autres collègues français – avons été invités à participer à cette réunion fondatrice de cette Fondation européenne. Lors de cette première réunion qui regroupait une quarantaine de collègues à l'hôtel Lutétia à Paris, Safouan a proposé Berlin comme lieu du premier congrès de la Fondation. C'est ainsi qu'en mai 1992, nous avons organisé le colloque « *Lacan und das Deutsche. Le retour de la psychanalyse de l'autre côte du Rhin* » – retour qu'il faut entendre comme opposé au retour – après la période du nazisme – de la psychanalyse américanisée. Un des sujets traités était la différence des langues de Freud et de Lacan, un autre les poussées de refoulement historique des deux cotés du Rhin concernant la psychanalyse, la pratique psychanalytique<sup>(2)</sup>. Ceci en coopération avec des collègues français.

(1) Pierre Bourdieu « *La délégation et le fétichisme politique* ».

(2) Lacan und das Deutsche. Die Rückkehr der Psychoanalyse über den Rhein, Freiburg i. Br.: Ed. Kore 1994

Ce fut un événement qui s'accompagnait d'une certaine ouverture des cercles Freud-Lacan allemands. Une sorte de chute du mur de Berlin. D'autres conférences de la Fondation ont eu lieu à Berlin au fil des ans.

Je n'ai pas connu Safouan organisateur. Sa position était, je l'ai entendu dire, que lorsqu'il y avait un travail intéressant à faire, l'organisation s'arrange toute seule. Il s'est appuyé sur le fait que les personnes intéressées pouvaient devenir actives de leur propre chef uniquement par la force d'une contradiction ou d'un paradoxe qui les occupe. Ce n'est bien sûr pas la position de quelqu'un qui joue un rôle moteur. Il ne se laissait pas aimer comme un maître exigeant.

Il aimait la pensée, la parole mais aussi le silence. Mais ce penseur rigoureux qui – comme il disait dans une interview<sup>(3)</sup> – se voyait « *victim of words* », avait aussi un côté joueur. À la liberté de la pensée il ajoutait une liberté de mouvement. À Rabat, Maroc, en 1995, nous assistions ensemble au colloque « Du droit à la parole » à l'institut Goethe<sup>(4)</sup>. Lors d'une promenade dans la Kasbah, Moustapha Safouan me racontait que le soir dans sa chambre d'hôtel il avait vu un film avec Fred Astaire et qu'autrefois il aimait ce genre de film. Et aussitôt, il en interpréta une scène en esquissant une petite danse au milieu de la Kasbah, debout sur une jambe, en équilibre avec sa canne.

---

(3) Interview avec Colin MacCabe. <https://www.zamyn.org/interviews/maccabe-safouan/interview.html>.

(4) Du Droit à la parole. Du symbolique (sous la direction de Abdelhai Diouri), Ed. Casablanca (Le Fennec) 2000 [Séminaire Rabat, 26 octobre 1995].

## Thierry Sauze

J'ai rencontré Moustapha Safouan autour des années 1980 à l'occasion de la création de « la convention psychanalytique ». Je le « connaissais » depuis l'année 75 par la lecture de ses premiers écrits devenus désormais célèbres, et j'ai assisté à partir de là à tous ses séminaires jusqu'au dernier. Au fil de ce parcours, je l'ai également rencontré à titre personnel, à la fin de mon analyse, pour une série d'entretiens qui ont constitué en quelques mois une véritable « tranche » d'analyse et ont été décisifs à tout point de vue y compris, bien sûr, pour ma pratique d'analyste.

L'aspect le plus marquant de cette rencontre restera pour moi celui de son tact, et de son art consommé de « bien dire ». Moustapha Safouan prenait un soin extrême dans ses prises de parole. Ses interventions étaient posées avec la plus grande justesse et il manifestait au plus haut point, par sa sensibilité aiguë au signifiant, cette faculté de « cueillir » la signifiante, au moment disait-il, « où elle écloit sur la bouche même de l'analysant ». Il était perceptible avec lui que le travail de l'interprétation est la réalité de l'éthique psychanalytique en acte.

Moustapha Safouan usait volontiers de la métaphore de l'oracle pour parler de l'intervention de l'analyste, au sens effectivement où l'oracle laisse à celui qui questionne le soin de trancher le sens. Mais la comparaison s'arrête là parce que celui qui rendait l'oracle par la bouche de la pythie à Delphes était un « maître de vérité ». Alors que Safouan ne parlait jamais comme un maître.

Le maître ne suscite pas le transfert dans son aspect fécond et créateur (que Safouan appelait le transfert « analysant »), mais la fascination et la soumission. Et puis l'oracle est signifiante ultime qui clôt la parole et scelle ou précipite un destin. Alors que ce qui caractérisait le style de ses interventions était marqué

par le souci de « laisser être » l'inconscient et le refus de toute signification conclusive.

Moustapha Safouan était un homme généreux, volontiers enjoué, toujours respectueux, toujours prêt à apprendre des situations cliniques les plus difficiles dont il m'invitait souvent à lui parler de vive voix ou par écrit. Il était animé de cet esprit de « discrète fraternité », qui nous constitue comme égaux et comme séparés, et d'un esprit d'amitié fait de réserve et d'amabilité dont il ne s'est jamais départi dans nos échanges au cours de toutes ces années écoulées.

Il est courant de valoriser le caractère fécond de l'amitié, comme événement qui vient faire ouverture dans l'existence. Mais cette tendance relève d'une certaine idéalisation de la rencontre qui oublie volontiers son caractère essentiel. Comme on parle en psychanalyse du travail du deuil ou du rêve, ou du transfert de travail, il y a fondamentalement un travail de l'amitié. Loin du caractère illusoire des bons sentiments l'esprit d'amitié a ses exigences : il est toujours lié au fait d'œuvrer à quelque chose avec quelqu'un.

C'est pourquoi Moustapha Safouan restera pour moi un modèle : non pas le modèle idéalisé et faux qu'on imagine volontiers comme exempt de toute division, mais le modèle fécond et vrai du désir, qui ouvre à chacun la possibilité d'advenir à ce type de désir particulier qui s'appelle le désir de l'analyste. Mais cela n'est possible que si l'analyste est, comme il le fût, celui qui subit tout le travail de dés-idéalisation, qui se soumet à la loi de ce qu'il interprète, et qui supporte par son effacement de se maintenir dans ce lieu de non-signifiante par quoi on advient à sa propre finitude.

C'est en ce sens qu'il fut aussi pour moi un maître : un maître qui ne se voulait pas ainsi, mais que j'ai choisi parce que j'étais animé du désir d'apprendre avec lui.

## Jalil Bennani

### Ce que je dois à Moustapha Safouan

Après ma réussite au concours d'internat en psychiatrie de Paris, j'ai décidé de commencer une analyse. Au cours des années soixante-dix, il était difficilement concevable d'être considéré comme étant un bon psychiatre si on n'était pas passé par le divan. Sans hésiter, je me suis adressé à Moustapha Safouan. Après avoir écouté mon histoire, il me posa la question : « *Pourquoi vous êtes-vous adressé à moi ?* » Ma réponse fut : « *Parce que vous êtes Arabe et que vous pouvez mieux me comprendre.* » Il me dit alors qu'il valait mieux que je vois quelqu'un d'autre car en psychanalyse l'essentiel n'était pas de comprendre. Je ne renonçais pas à ma demande et j'insistais : « *Oui, mais pourquoi pas, si c'est ce qui me motive pour venir vers vous ?* » Il me répondit que si cela pouvait être aisé au départ, dans un deuxième temps il me serait plus difficile d'analyser le fantasme que ma demande recouvrait. Il me conseilla alors deux autres analystes. J'entrepris le travail avec l'un d'eux. Je compris plus tard que je cherchais en Moustapha Safouan un bon père arabe. De plus, j'avais parlé avec lui en français et non pas dans ma langue maternelle, ce qui confirmait davantage le fait que ma demande ne se référait pas à la langue que l'analyste était censé avoir en commun avec moi, mais à une supposée même appartenance culturelle.

Six années plus tard, mon analyse touchant à sa fin, j'ai décidé de rentrer au Maroc, mais non sans avoir pris soin de choisir mon analyste pour le contrôle. Je revins alors voir Moustapha Safouan. Cette fois, sans qu'il n'ait à me poser la question « *Pourquoi moi ?* », je me suis avancé avec le motif que j'aurais des patients parlant l'arabe au Maroc et qu'il était important que je puisse restituer les mots de mes futurs analysants dans leur langue, que ce soit l'arabe ou le français. Il me donna comme seule réponse : « *On verra.* » J'avoue que j'étais déconcerté. Ce n'était ni un oui, ni un non. Je me suis posé beaucoup de questions. Lorsque j'ai commencé à

exercer au Maroc, j'ai enfin entendu ce que sa réponse signifiait. S'il m'avait répondu « *Oui, je vous prends en contrôle* », il m'autorisait à exercer en tant qu'analyste, ce qui est contraire à l'enseignement de Lacan. Je précise que je n'avais, à ce moment-là, pas encore de patients marocains. Après mon retour au Maroc et après avoir reçu mes premiers analysants, je suis revenu le voir. Il accepta de me prendre en contrôle.

À distance de ce travail qui dura cinq années avec des allers et retours mensuels entre Rabat et Paris, je lui ai demandé un rendez-vous pour avoir un avis et un conseil. J'étais sur le point de fonder, avec quelques collègues, la première institution psychanalytique au Maroc. Nous étions peu nombreux comme analystes et nous ne pouvions pas prendre en analyse des collègues dont nous étions proches. J'ai alors pensé à une solution non orthodoxe, celle de faire venir un analyste de Paris à Rabat une fois par mois pour prendre en analyse ces collègues avec un rythme espacé des séances. Moustapha Safouan me répondit que c'était possible et m'y encouragea. Il me fit même part de son intérêt pour ce travail en me demandant de le tenir au courant. Lorsque j'ai voulu le payer, il refusa et me dit : « *Non, ça c'est la politique !* » Il avait des mots justes et tranchants, une grande rigueur et une éthique de la psychanalyse.

Enfin, j'ai eu le bonheur d'être associé au projet qu'il avait de créer une « Union des psychanalystes arabes », projet qui avait commencé au Liban et s'est poursuivi au Maroc puis en Égypte. Il avait souhaité créer cette « union » au Maroc, pays arabe dans lequel les conditions sociales, juridiques et politiques lui paraissaient favorables pour cette fondation. Le projet n'a pas abouti comme il l'avait pressenti dans la lettre qu'il nous avait adressée. Mais il m'a permis d'avoir de riches rencontres, de mettre au travail mon désir d'analyste et mon désir de transmission de la psychanalyse au Maroc.



## Farid Merini

J'ai eu la chance de le rencontrer dans différents cadres en France, au Liban et au Maroc et plus particulièrement lors de colloques à Beyrouth organisés par feu Adnane Houballah avec la participation de collègues d'Égypte, de Syrie, de France et du Maroc. Ces rencontres ont abouti à des réunions tenues à Paris et à Beyrouth, dans la perspective de création d'un espace arabophone de psychanalyse dont le premier colloque s'est tenu à Rabat.

Moustapha Safouan représentait pour moi non seulement le disciple de Lacan et un grand psychanalyste mais aussi le traducteur de l'interprétation des rêves de Freud en arabe. Cette question de la langue fut au cœur de notre démarche depuis la création de la société psychanalytique marocaine.

Lorsqu'au sein de notre association, la question de la formation s'est posée, et qu'elle fut portée par Jalil Bennani auprès de Moustapha Safouan, le choix d'un psychanalyste ayant accès à la langue arabe fut adopté et

le choix d'Elie Doumit proposé par Moustapha Safouan. Une transmission donc qui relèverait depuis la fondation de la SPM de la question de la langue et des mouvements transférentiels portés sur Moustapha Safouan et Elie Doumit.

C'est ainsi que s'est tissée depuis la fondation de la SPM, une transmission appuyée sur la langue et nourrie de mouvements transférentiels autour de Moustapha Safouan et d'Elie Doumit.

Je me souviens que lors d'un des entretiens avec Moustapha Safouan, je suis revenu sur cette question de la langue dans la cure. Il m'a répondu ainsi : « *Mais de quelle langue arabe vous parlez ?* » Cette question fut curieuse mais en même temps libératrice. Elle a constitué un tournant et une mise au travail avec mes collègues de la SPM, dans le cadre de séminaires et de journées de travail, autour de la question de la traduction comme transfert de la psychanalyse dans cette langue et dans cette culture.

## Nadia Jamaï

Moustapha Safouan nous laisse un héritage théorique et clinique riche d'enseignements.

Il a beaucoup œuvré pour le développement de la psychanalyse dans le monde arabe et il a très tôt manifesté son intérêt pour la Société Psychanalytique Marocaine. Il a soutenu la formation des psychanalystes marocains et c'est par son entremise que la SPM a fait la connaissance d'Elie Doumit, un autre passeur de poids, qui allait devenir une des principales chevilles ouvrières de cette formation.

J'ai rencontré Moustapha Safouan en juillet 2008 lorsqu'il m'a reçue pour une première séance de contrôle. Ce suivi allait se poursuivre durant quatre années au cours desquelles je me déplaçais régulièrement du Maroc pour venir, rue Guénégaud, chercher guidance auprès de lui.

Au-delà de ce que ses interventions didactiques ont pu apporter au mûrissement de ma pratique et au-delà du puissant éclairage sans cesse renouvelé que la lecture de ses écrits continue à m'apporter, je voudrais témoigner d'un autre enseignement, tout subjectif celui-là, celui dont j'ai fait l'expérience face à la qualité très particulière de son écoute : une écoute qui donnait l'impression saisissante que l'homme tout entier s'y trouvait ramassé, un peu comme si, au bout du long parcours qui était le sien, il en était arrivé à travers son écoute à ne plus faire qu'un avec son art.

Un autre trait de sa pratique qui m'a particulièrement marquée concerne le style de ses interprétations et sa capacité remarquable à réagir par des formules promptes, justes et quasi lapidaires en empruntant à l'autre ses propres signifiants pour les renvoyer dans un effet de rebond des plus percutants : lui parlant un jour de la circonspection que je me sentais tenue d'observer dans mes propos face à un patient psychotique par crainte de le voir décompenser, j'avais dit : « *Avec lui, je marche sur*

*des œufs* » et sa réponse cinglante a immédiatement fusé : « *Mais il n'y a pas d'œufs !* » De quoi m'amener au plus près à la fois de ce qu'il en est de la faillite du registre symbolique chez le psychotique et de ce qu'il en est de la fascination phallique qui continuait à s'abriter chez moi derrière ma persistance à vouloir illusoirement combler à l'aide d'un objet (et quel objet !) ce rien.

La question du père ainsi que celle de l'articulation du désir à la loi sont des thèmes prégnants dans l'œuvre de Moustapha Safouan. L'étude qu'il a faite de leur impact sur le fonctionnement des institutions politiques et religieuses dans le monde arabo-musulman ouvre une voie de réflexion importante qu'il nous appartient, en tant que psychanalystes arabes, de développer.

Un autre chantier, sur lequel il a porté une attention particulière et qui reste plus que jamais ouvert à notre élaboration ultérieure, concerne les difficultés inhérentes à la mise en place et au fonctionnement des organisations psychanalytiques : difficultés liées aussi bien aux enjeux de pouvoir qui peuvent y régner (enjeux dont il dit qu'ils « *dominent d'autant plus qu'ils sont déniés ou couverts d'idéalisme missionnaire* ») qu'aux choix éthiques que ces organisations peuvent faire dans leurs modes de fonctionnement et de transmission selon qu'elles se positionnent plus du côté du narcissisme ou davantage du côté du désir.

Rappelons que, pour Moustapha Safouan, une société psychanalytique ne saurait se reconnaître d'autre idéal que celui du bien dire.

Si, selon la formule consacrée, nous sommes tous « *comme des nains assis sur des épaules de géants* », il nous reste à espérer que nous continuerons à développer la créativité théorique et pratique ainsi que le plaisir de penser et le « *plaisir d'écouter* » que de tels promontoires ont pu nous inspirer.

## Zhengjie Luo

Cher M. Safouan, vous êtes notre vrai ami qui nous accompagne, qui nous guide, qui nous aide. Je voudrais profiter de cette occasion pour vous exprimer notre gratitude, notre respect et nos adieux.

Je me souviens que, deux ans avant la naissance de notre enfant, mon mari et moi nous avons participé régulièrement à votre séminaire à Espace Analytique. De 21h00 à 23h30, vous nous avez apporté avec éclat vos dernières réflexions sur la psychanalyse, de Freud à Lacan, des premiers séminaires du mercredi à l'Internationale Psychoanalytical Association, de la philosophie grecque ancienne à la science contemporaine, vous nous avez déroulé un magnifique panorama de l'histoire de la pensée humaine, que vous connaissez par cœur comme votre propre histoire séculaire légendaire.

D'ailleurs, lors de la rédaction de ma thèse, j'ai rencontré des difficultés sur la théorie de Lacan et je vous ai demandé de m'aider. Vous avez accepté sans hésiter. Dès lors, nous, deux jeunes psychanalystes chinois, avons continué à nous rendre chez vous. Vous nous avez reçus chaleureusement et avez répondu à nos questions entre vos activités professionnelles. Parfois, vous nous avez même invités à dîner lorsque la discussion était tardive. Peu à peu, nous avons appris à mieux nous connaître, et vous êtes devenu à la fois un professeur et un ami dans nos cœurs.

En fait, vous avez toujours été plein d'espoir pour le développement de la psychanalyse en Chine, estimant

que la structure familiale traditionnelle et la culture paternelle de la Chine fournissent le terrain nécessaire au développement de la psychanalyse. En même temps, vous avez toujours voulu venir en Chine pour des échanges psychanalytiques, et vous avez failli le faire une fois, mais vous avez annulé à la dernière minute pour des raisons de santé.

Au cours de notre longue amitié, j'ai tout d'abord perçu en vous l'intellectuel, c'est-à-dire de maintenir toujours un désir pour la vérité, poursuivre l'indépendance de la pensée et l'esprit critique. Deuxièmement, vous êtes un véritable psychanalyste. Vous avez personnellement traversé toutes les différentes périodes du mouvement lacanien, mais vous avez choisi de garder votre distance par rapport à lui, ce qui vous permet de conserver un point de vue plus indépendant et de réfléchir aux questions fondamentales de la psychanalyse.

Vos livres sont en train d'être traduits en chinois, et vos œuvres complètes sont déjà publiées en France. Je crois que les qualités que vous nous avez transmises : amour du travail, indépendance de la pensée, amour des maîtres mais plus encore amour de la vérité, continueront à nous inspirer en tant que psychanalystes chinois. Enfin, je voudrais conclure mon discours par une citation chinoise, favorite de Léonard de Vinci : « *Un jour de travail mène à une nuit de sommeil ; une vie de travail acharné mène à un long et heureux sommeil.* »

## Chunqiang Yang

Cher M. Safouan, je n'aurais jamais pensé vous dire au revoir cette année, une année où nous avons tant de projets pour travailler ensemble !

Depuis longtemps, nous voulions vous inviter à Pékin pour pouvoir écouter votre séminaire et vos conférences. C'était l'espoir de beaucoup de nos jeunes analystes chinois, et c'était votre rêve depuis longtemps. Ce n'est que cette année, lorsque de nombreuses conférences ont dû être données en ligne en raison de l'épidémie, que nous avons pensé à vous inviter à communiquer directement avec les analystes chinois sur Internet. Je me souviens de la première fois où je vous ai parlé de ce projet avec le professeur Christian Hoffmann, vous avez immédiatement accepté. Vous avez parlé avec verve des sujets à discuter et des deux dates : le 12 et le 20 septembre de cette année. Dans nos communications autour des événements de ces deux *Dialogues*, nous avons senti à maintes reprises que vous aviez toujours une préoccupation particulière dans votre cœur pour la Chine lointaine.

D'autre part, la nouvelle des deux *Dialogues* en tête-à-tête avec vous a reçu un grand nombre de réponses d'analystes et de psychologues chinois. Comme vous l'aviez suggéré, nous avons d'abord discuté et soulevé de nombreuses questions importantes liées au développement de la psychanalyse en Chine, notamment la formation des analystes, le positionnement de l'association psychanalytique, l'étude de la théorie lacanienne, la traduction de certains concepts lacaniens, etc.

Au moment où tout était prêt, la nouvelle est tombée que vous deviez être hospitalisé d'urgence pour des raisons de santé, et que les deux *Dialogues* devaient être annulés. Je crois que c'était un grand regret pour vous, et pour nos psychanalystes chinois !

Cependant, même pendant votre grave maladie et votre hospitalisation, vous étiez toujours préoccupé par le développement de la psychanalyse en Chine, espérant compenser l'annulation du *Dialogue*. À cette fin, vous nous aviez transmis, par l'intermédiaire du professeur Christian Hoffmann, les mots suivants, qui, lorsqu'on les réécoute aujourd'hui, sont clairement le testament d'un vrai ami et psychanalyste :

*« Je leur souhaite évidemment beaucoup de succès. En tout cas, la tolérance naturelle entre les membres d'un groupe est essentielle pour la vie même du groupe et pour ses activités, et j'espère qu'ils ne se laissent pas impliquer par le regroupement autour de quelque chose, qu'on appelle le moi-idéal.*

*Travailler à promouvoir la psychanalyse dans notre siècle, on ne peut que les remercier. »*

Au nom des psychanalystes chinois, et au nom de l'Espace Analytique en Chine, nous voudrions également vous adresser nos remerciements et notre respect les plus sincères. Merci pour votre souci constant, votre soutien et votre aide à la psychanalyse chinoise.

Enfin, permettez-moi de vous dire adieu à la manière chinoise :

M. Safouan 千古 !

## Extrait d'une lettre de François Wahl à Moustapha Safouan à propos de son livre *La Psychanalyse. Science, thérapie – et cause*, 2013

Très cher ami,

Je viens de lire *Analyse* en deux nuits. C'est dire que le livre ne m'a pas été indifférent. Je l'ai lu avec une passion que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps. Passion intellectuelle pour ce qui y est énoncé et remémoration de ce qui m'y a situé.

La première partie est admirable, non seulement de mise au point mais aussi de mise en place de Lacan dans la tradition de Rank et Ferenczi, et pas seulement de Freud. C'était pour moi (Lacan s'étonnait de mon absence d'intérêt pour toute cette histoire) un bain de jouvence.

Il faut ici introduire une remarque éclairante pour la suite : le rôle des générations. Quand Lacan m'a invité à suivre le Séminaire (le VI), il était déjà, après le discours de Rome et diverses interventions, pas seulement pour moi mais autour de moi, une sorte de point de départ qui se légitimait du retour à Freud mais non sans rendre Freud quelque peu archaïque. J'ai plusieurs fois raconté, à vous aussi sans doute, le dialogue entendu sur le quai du RER à Bourg-la-Reine entre un professeur (de philo, manifestement) et un lycéen. Le prof : - Tiens, vous lisez Freud ? L'élève : - C'est pour comparer avec Lacan. Je buvais du petit lait. Mais après tout, moi-même, si j'avais lu Freud (très partiellement) avant Lacan, il y a toujours eu ce problème que le discours structuraliste et logicien de Lacan me parlait beaucoup plus que celui de Freud. Il va de soi qu'à partir de 64, ce trait n'a pu que s'accroître dans l'École.

La seconde partie démarre un peu laborieusement (vous avez toujours avancé un peu trop vite dans votre exposé des jeux du langage) puis vous fournit l'occasion d'une mise en place de la problématique de la différence sexuelle à la fois consistante et (si le mot a un sens en l'occurrence) complète ; je veux dire que vous montrez que l'argumentation linguistique/logique qui est la vôtre suffit pour en venir à la même fonction des manques que Lacan instituait désormais plutôt mathématico-topologiquement. Je crois que, pour tout un champ de lecteurs, il aurait été éclairant que soit explicitée cette différence. Et je regrette que vous ne soyez pas revenu sur le concept de pulsion dont vous aviez annoncé l'importance. Quoi qu'il en soit, votre texte enseigne.

La troisième partie a toute la saveur de l'histoire au quasi-présent mais se lit par moments avec difficulté du fait des dates qui se chevauchent. Inutile de dire que vous êtes là, comme vous l'êtes toujours, d'une honnêteté admirable. Et solitaire.

(...)

Voilà une lettre qui aura paru dévier. Mais non. C'est la trace des problèmes de fond que vous avez soulevés.

Votre très fidèle,

François Wahl



**CENTRE OCTAVE ET MAUD MANNONI**

12 rue de Bourgogne

75007 Paris

Tél. : 01 47 05 23 09

E-mail : [contact@espace-analytique.org](mailto:contact@espace-analytique.org)

Site internet : [www.espace-analytique.org](http://www.espace-analytique.org)